ACADEMIE DES SCIENCES D'ALBANIE
SECTION DES SCIENCES SOCIALES

STUDIA ALBANICA

XXXXI[e] Année 2 / 2008

TIRANA

STUDIA ALBANICA

CONSEIL DE REDACTION

Rédacteur en chef: Seit MANSAKU

Adjoint: Kristaq PRIFTI

Membres: Jorgo BULO, Shaban DEMIRAJ, Muzafer KORKUTI,

Marenglen VERLI, Afërdita ONUZI

Rédactrice: Drane KOÇI

© Académie des Sciences d'Albanie, 2008
Tous droits réserv s

Adréssé: Acad mié dés Sciéncés d 'Albanié
Séction dés Sciéncés Socialés, Tiran - Albanié

Idriz AJETI, Shaban DEMIRAJ

EQREM ÇABEJ - LE CENTENAIRE DE SA NAISSANCE[1]

Nous sommes rassemblés aujourd'hui dans cette réunion scientifique organisée par l'Académie des Sciences d'Albanie et l'Académie des Sciences et des Arts de Kosovë, pour commémorer respectueusement l'un des plus illustres fils de la nation albanaise : l'académicien Prof. Dr. Eqrem Çabej, à l'occasion du centenaire de sa naissance. Cet érudit rare, qui à juste raison fait partie des plus illustres fils étant sortis du sein de l'ethnie albanaise, par son œuvre grandiose a fait que la culture et la science albanaise s'élèvent à des niveaux tels qu'elles ont vite attiré aussi l'attention et l'estime des chercheurs étrangers. En même temps son œuvre immense a immortalisé le nom de ce rare scientifique, qui a eu davantage d'honneurs posthumes que de son vivant, ce qui, entre autres, est témoigné également par les nombreuses réunions scientifiques organisées en son honneur au cours de ces trente dernières années, non seulement à Tirana mais aussi ailleurs, de part et d'autre des frontières de l'Etat albanais. Et une chose pareille n'était pas inattendue car Eqrem Çabej entre dans la pléiade des gens illustres dont l'activité devient d'autant plus grandiose par les années qui passent. Ceci est témoigné également par l'absence d'un second Çabej, qui poursuivrait l'œuvre interrompue de ce grand Maître.

Mais qui était Eqrem Çabej ? Lorsqu'on parle d'Eqrem Çabej, en général il est vu comme un grand linguiste qui a travaillé avec un zèle extraordinaire pour la langue albanaise. Et, dans son essence, une telle considération est juste car la plus importante contribution de ce scientifique d'envergure européenne a été justement dans le domaine de l'étude de la langue albanaise et de son histoire. Mais il serait

[1] Exposé présenté à la séance d'ouverture de la Conférence Scientifique « Eqrem Çabej dhe vendi i tij në shkencat albanologjike. Me rastin e 100-vjetorit të lindjes, 1908-2008 » (Eqrem Çabej et sa place dans les sciences albanologiques. A l'occasion de son 100e anniversaire, 1908-2008) organisée par l'Académi des Sciences d'Albanie et l'Académie des Sciences et des Arts de Kosovë.

injuste de penser que ses intérêts scientifiques ont été limités uniquement dans des questions diverses de la langue albanaise et, en particulier, de son histoire. Il s'est toujours intéressé de tout ce qui concernait la culture de son propre peuple. D'ailleurs, son premier article, publié en 1929, lorsqu'il était un jeune homme de 20 ans, s'intitulait *Poezia e Lazgush Poradecit* (*La poésie de Lazgush Poradeci*), où il fait une bonne analyse de l'œuvre de ce grand maître de la poésie albanaise. Même le premier livre publié par Eqrem Çabej en 1936 s'intitule *Elemente të gjuhësisë e të literaturës shqipe, me pjesë të zgjedhura për shkollat e mesme* (*Eléments de la linguistique et de la littérature albanaise, avec des morceaux choisis pour les écoles secondaires.*)(Tiranë), une publication qui avait attiré même l'attention des albanologues étrangers.

Çabej s'était intéressé notamment de la créativité populaire albanaise, en la considérant souvent même en comparaison avec la créativité populaire des autres peuples balkaniques. Il suffirait, pour cela, de mentionner qu'il s'était intéressé très tôt pour le chant légendaire de Dhoqinë ou de Doruntinë, dont le motif est présent même dans les créations populaires des autres pays des Balkans.

En tout cas, ce savant concentra ses plus grands efforts dans le domaine des recherches linguistiques, où il a eu aussi les acquis les plus évidents, surtout après 1945. Mais, même dans ce domaine, les intérêts scientifiques de ce savant dépassent largement les limites de l'albanologie, dans le sens strict de ce terme. A chaque fois qu'il a été nécessaire, il a comparé les faits de l'albanais avec ceux des autres langues des Balkans et d'ailleurs. Et il ne pouvait pas en être autrement pour un scientifique de cette envergure, pour lequel les études albanologiques ne pouvaient pas être conçues séparées de celles balkaniques ni européennes. Ses nombreuses contributions par des articles scientifiques publiés dans des revues spécialisées, reconnues en Albanie et à l'étranger, sur des questions de la balkanologie et, surtout, sur les phénomènes linguistiques communs entre l'albanais et le roumain, montrent clairement qu'il était l'un des plus illustres représentants même pour les études balkaniques.

En jetant un coup d'œil sur les arrières de l'activité créative de Eqrem Çabej, l'on ne peut pas ne pas remarquer que durant toute sa vie a dominé son intérêt constant sur des questions de l'albanologie, en général, et de l'histoire de la langue albanaise en particulier. Une chose pareille se fait remarquer même avant 1945 lorsqu'il a dû

s'occuper, entre autres, même de travaux pédagogiques dans les écoles secondaires de l'Albanie. Quoi qu'il en soit il s'était consacré entièrement à l'étude et aux solutions des questions de l'albanologie, en général, ainsi qu'aux études étymologiques dans le domaine de l'albanais, en particulier après 1945, lorsqu'il a eu d'abord un poste à l'ancien Institut des Sciences et, plus tard, à l'Institut de Linguistique et de Littérature, à Tiranë. Ainsi, malgré les difficultés de cette période-là, on lui avait créé des conditions plus favorables pour se consacrer davantage à la réalisation de son rêve qui, à cette époque-là, s'était transformé pour lui même en une obligation morale à ranimer les efforts pour les études albanologiques qui, dans les conditions après la Seconde Guerre Mondiale ne pouvaient se développer plus loin, et l'on peut même dire qu'elles avaient commencé à chuter dans l'Europe de l'après guerre. Une grande partie des albanologues étrangers avaient vieilli ou s'occupaient d'autres études scientifiques, tandis que N. Jokl avait été tragiquement éliminé par les nazis. L'Europe et le monde de l'après-guerre avaient d'autres problèmes majeurs à résoudre. C'est pourquoi même les linguistes étrangers qui se sont occupés des questions de l'albanologie après 1945 étaient peu nombreux et, en plus, ils n'étaient pas du calibre de Meyer, de Pedersen, de Jokl etc., lesquels avaient jeté les premiers fondements scientifiques de l'albanologie à un moment où en Albanie le retard séculaire n'offrait pas de possibilités à faire des recherches scientifiques pouvant jeter de la lumière sur des questions difficiles de l'histoire du peuple albanais et de sa langue ancienne. Et c'est déjà une chose connue que, surtout durant le XXe siècle, l'intérêt des scientifiques étrangers pour l'histoire des peuples et des langues de l'Europe du Sud-est, y compris les Grecs, a apporté des résultats évidents.

Mais, dans les circonstances créées après la Seconde Guerre Mondiale il incombait justement aux linguistes albanais de s'occuper des questions de leur propre langue. Et, malgré les grandes difficultés évidentes, ils ont fait face audacieusement à cette tache historique, en apportant chacun sa propre contribution. Et le temps a montré que, pour ce qui était des questions aiguës et tant discutables de l'albanologie, parmi eux tous a vite brillé le linguiste diplômé à l'université de Vienne, le Dr Eqrem Çabej.

Il était tout naturel que ce scientifique talentueux se consacrait en premier lieu à l'étude et aux recherches sur des questions de la

langue albanaise et, notamment, de son histoire. D'ailleurs, même quand il s'occupait des questions de la littérature et du folklore, ce scientifique n'hésitait pas à faire également des remarques linguistiques d'intérêt. Et cette « poussée interne » se faisait remarquer depuis qu'il était étudiant à Vienne. Ainsi, dans une lettre que Çabej avait envoyée au grand chercheur danois de l'indo-européen, Holger Pedersen, après avoir lu son œuvre intitulée *Albanesische Texte mit Glossar*, de 1895, il écrivait que le mot *shklata*, que l'on retrouvait dans les contes tchames recueillis par lui, était un mot composé provenant de l'expression *sh kle ata* (=*ç'qe ata* = pourquoi). Et Pedersen, dans sa réponse du 23 janvier 1932, après l'avoir remercier, lui écrivait : « Sans doute, vous avez absolument raison ». nous avons mentionné ce cas pour mettre en évidence non seulement cette « poussée interne »-là pour la langue albanaise, qui a accompagné Eqrem Çabej durant toute sa vie, mais aussi son talent exceptionnel de ce savant, qui s'est fait voir chez lui dès son jeune âge. Certes, un tel talent s'explique non seulement par sa rare intelligence innée, mais aussi par son grand travail de recherche afin de nourrir et développer toujours plus sa propre culture. Et, le meilleur témoignage du travail de recherche et des études systématiques de cet illustre savant c'est la grande série des ouvrages, des monographies, des communications tenues dans des forums scientifiques nationaux et internationaux ainsi que le nombre important d'articles scientifiques publiés non seulement dans les régions albanaises mais aussi dans des revues scientifiques internationales renommées.

Naturellement, Çabej n'a pas travaillé dans un terrain incultivé avant par des Albanais. D'autres fils illustres de cette terre, tels Konstandin Kristoforidhi, Sami Frashëri, Aleksandër Xhuvani etc., avaient travaillé avec ardeur et amour pour le développement de la culture et de la science albanaise. Un bon travail dans ce sens avait été fait également par des chercheurs des Arbëreshs d'Italie, tels Dhimitër Kamarda, Marko La Piana etc. mais, grâce à l'activité multiple d'Eqrem Çabej et, surtout, à ses contributions tant appréciées dans le domaine de l'histoire de la langue albanaise, la culture et la linguistique albanaise ont connu un développement tel qu'elles ont été érigées au niveau européen contemporain. Ce qui plus est, inspirés par lui et en poursuivant son exemple, toute une pléiade de chercheurs albanais, non seulement à l'intérieur des frontières de l'Etat albanais,

mais aussi au-delà de ses frontières et surtout en Kosovë, ont eu le courage d'entreprendre l'étude des questions difficiles, encore non étudiées, de l'histoire de la langue albanaise, du peuple albanais et de sa culture héritée de génération en génération. L'on a eu ainsi la formation d'un centre important d'études albanologiques au sein des Albanais même où, qui plus qui moins, ont apporté leur contribution à la solution des questions difficiles de la langue albanaise et de son histoire. Ainsi, en plus des nombreuses contributions personnelles de ce grand savant dans des domaines divers de recherche, cet encouragement tacite aussi pour que d'autres Albanais poursuivissent résolument son exemple, a été également une aide très précieuse.

La grande série des travaux scientifiques d'Eqrem Çabej, qui serait sans doute encore plus importante si la mort impitoyable ne l'avait pas pris au comble de son activité créatrice, comprend une thématique large et variée de divers domaines de l'albanologie et de la balkanologie. Mais il est déjà clair pour tous que la place d'honneur dans la riche créativité de ce grand savant revient à ses études linguistiques, par lesquelles il a donné une contribution de valeur non seulement pour les études étymologiques, pour la phonétique, la grammaire et la dialectologie historiques de la langue albanaise, mais aussi pour l'histoire de cette langue et l'origine du peuple albanais, ainsi que pour des questions diverses de la balkanologie et en particulier pour les corrélations entre l'albanais et le roumain. Il a rendu un très grand service à l'albanologie même avec la translittération, la transcription de maître et la publication de l'œuvre de Gjon Buzuku, à laquelle il a consacré des années de travail et un zèle admirable. De la grande valeur des contributions importantes d'Eqrem Çabej dans tous ces domaines de recherche parle clairement le fait, que dans chaque étude dans ces domaines, faite par des chercheurs albanais ou étrangers, la mention de son nom et de son œuvre est présente. Et ceci n'est pas fortuit, car les travaux d'Eqrem Çabej non seulement s'étendent sur une large gamme de sujets importants du domaine des études albanologiques et balkanologiques, mais ils sont caractérisés par une argumentation scientifique approfondie et une perspicacité du jugement, ce qui lui a permis d'aboutir à des conclusions fondées sur des faits concrets, expliqués avec une objectivité scientifique admirable. Et l'on peut affirmer sans hésitation que la méthode de l'argumentation scientifique avec une attitude objective dans l'explication des faits et

des phénomènes étudiés a été l'un des facteurs décisifs ayant donné la possibilité à ce scientifique talentueux d'obtenir des résultats successifs dans ces travaux nombreux et si importants. Il était très exigeant en lui-même dans son travail de recherche scientifique. Et une telle exigence il l'avait même envers les autres, surtout envers ceux qui se passaient pour des philologues, mais qui étaient loin de la science. Et pour cela il suffit de mentionner son article de 1929 intitulé « Contre les pseudo philologues ». il y fustige à bonne raison lesdits philologues de son temps, qui n'avaient pas la formation philologique requise. Malheureusement, cet article d'Eqrem Çabej est bien d'actualité même de nos jours où, pas mal de gens, manquant d'une formation linguistique requise, osent écrire sur l'histoire de la langue albanaise des choses qui nuisent à la sciences albanaise, en arrivant jusqu'à faire des efforts pour expliquer, presque toute langue du monde, par le moyen de la langue albanaise, sans tenir compte, au moins, du fait reconnu que l'albanais actuel, tout comme toute autre langue, au cours des siècles a subi une évolution permanente dans tous ses sous-systèmes et, par conséquent, elle a subi des changements importants par rapport à son état ancien.

La place d'honneur dans l'œuvre de Çabej revient sans doute à *Studime etimologjike në fushë të shqipes* (*Etudes étymologiques dans le domaine de l'albanais*) que lui, malheureusement, n'a pas pu les voir toutes publiées. La raison pour laquelle il avait décidé d'entreprendre un tel travail, au lieu de rédiger un nouveau dictionnaire étymologique de la langue albanaise pour remplacer celui de Gustave Meyer, de 1891, est expliquée par l'auteur même dans le premier volume de son œuvre, à la page 46, où, entre autres, il affirme :

« En saisissant maintenant de plus près la façon dont nous voyons l'étude étymologique de la langue albanaise, celle-ci, après l'examen de l'information, c.-à-d. le classement objectif du matériel mentionné plus haut, se résume en deux aspects : la conception de l'objet et la méthode.

Selon notre conception, une conception formée dès le début du travail et développée au fur et à mesure, et où nous rencontrons plus ou moins quelques nouvelles orientations apparues dans ce domaine de recherches, l'étymologie n'est pas identique à la recherche de la source d'un mot, ni ne doit s'arrêter à la mise en évidence de cette source. Elle comprend quelque chose de plus

complexe : ce que l'on peut appeler la vie des mots en un sens général. Ainsi son objet est constitué par la zone de diffusion, hier et aujourd'hui, du mot, par le milieu où ce même mot est né, son histoire et son développement interne, sa capacité d'engendrer par la suite des séries de formes et d'acceptions secondaires, par sa capacité à former des dérivations, l'objet directement par un saut de l'état actuel droit à la source première du mot. La recherche même, au lieu de s'attacher à certains éléments inatteignables et approximatifs, doit s'en tenir aux éléments qui sont clairs et précis. L'étude étymologique de l'albanais doit, enfin, être en mesure de présenter également, même de façon indirecte, un aperçu de l'histoire de la formation de son lexique et des voies à travers lesquelles il a été formé ».

Même pour la méthode appliquée dans ses études étymologiques l'auteur a suivi sa propre voie. Voilà ce qu'il a dit à propos de cela:

« Contrairement à la majorité des étymologistes de jusqu'à présent, à quelque rare exception comme Norbert Jokl, dans l'étude étymologique du lexique de l'albanais, nous ne partons pas de l'extérieur pour aller vers l'intérieur, des circonstances des autres langues pénétrer dans les questions de cette langue ; mais nous repartons conséquemment et consciencieusement de l'intérieur vers l'extérieur, nous examinons la situation interne de l'albanais et passons à des comparaisons au-delà de ses limites. En même temps nous tâchons de partir des faits concrets de la langue et sur la base de leurs témoignages former nos opinions et nos thèses, et non pas l'inverse. A part cela, et en complément de cette méthode de travail, suivre le cheminement du mot dans le temps et dans l'espace, en appliquant – dans la mesure du possible – le principe mathématique du passage du connu vers l'inconnu, en remontant donc graduellement de l'état actuel vers son passé ».

Et après avoir ajouté que dans une telle recherche l'on a tenu compte également des données de la phonétique et de la morphologie historique de l'albanais de même que de « quelques autres facteurs linguistiques et extralinguistiques », l'auteur met en évidence que « malgré le passage par de nouveaux chemins sur ce terrain, les possibilités de pénétrer dans l'histoire des mots et jusqu'à leur source ont leurs propres limites ».

Quoi qu'il en soit, grâce à sa formation d'érudit et à son travail assidu ainsi qu'à sa méthode contemporaine

européenne,Eqrem Çabej est arrivé à clarifier que nombre de mots de l'albanais, auparavant tenus comme étant des emprunts, sont des mots hérités ou formés à l'intérieur même de l'albanais, comme p.ex. *bërthamë, bërryl, bishtajë, bjeshkë, bluaj, bollë, borë* etc. D'ailleurs, avec son objectivité scientifique, il n'a pas hésité à corriger également assez d'autres étymologies, en acceptant comme emprunts des mots considérés jusque là comme des mots autochtones, quand tel était le résultat de la recherche étymologique, comme p. ex. *i aftë, bagëti, binjak, borigë, mashën, nofull, perëndi* etc.

Une autre question, sur laquelle cet érudit a porté une attention particulière, était celle de la provenance de la langue albanaise et du peuple albanais. En reconsidérant les arguments de nature historique, géographique, ethnographique et surtout linguistique, avancés précédemment par la science concernant la provenance de la langue albanaise, Eqrem Çabej a défendu, avec un sens de réalisme et a poussé plus loin l'origine illyrienne de la langue albanaise. Dans ses examens a été comprise toute l'argumentation historique et linguistique concernant cette question, a été largement analysée même l'hypothèse de la provenance thrace de l'albanais, surtout les argumentations de ses plus illustres représentants comme G. Weigand, et, après des débats larges et minutieux, il est arrivé à reconfirmer la thèse de la provenance illyrienne de l'albanais, en s'appuyant concrètement sur ce qui suit : les emprunts au grec ancien (surtout au dorien) et au latin, les formes des toponymes anciens arrivés à l'état actuel à travers les développements phonétiques de l'albanais, les correspondances avec l'albanais du menu lexique illyrien (-messapien) maintenu, le fait que sur ce territoire il n'y a pas eu de grand mouvement de populations dans les temps anciens, tout cela affirme que l'albanais à l'époque a été parlé à peu près dans les régions où il se parle même aujourd'hui ou ailleurs. Dans ce sens Çabej non seulement a parfait d'avantage les manières et les méthodes de l'analyse linguistique, mais il a apporté aussi du nouveau matériel, surtout dans le domaine des toponymes, dans les questions des rapports de l'albanais avec les langues autours etc. Il considérait la question de l'autochtonie des Albanais et de l'albanais comme une question relative, en rapport avec les Illyriens et pas plus loin dans les temps anciens. En évitant les débats sur la question pélagique, il a été concentré sur les rapports de l'albanais avec l'illyrien et le thrace, pour en apporter ainsi des arguments sérieux sur

la question illyrienne de l'albanais, sans pour autant considérer la question comme définitivement résolue. Par son ouvrage *Studime etimologjike në fushë të shqipes* (Etudes étymologiques dans le domaine de l'albanais) Eqrem Çabej a jeté des fondements solides pour l'éclaircissement de nombre d'étymologies de l'albanais et cet œuvre majeure sera une grande aide pour la rédaction d'un *Dictionnaire étymologique nouveau* de cette langue, que même le Grand Maître, qui était aussi le meilleur expert pour un tel travail, avait peut être pensé à rédiger lui-même plus tard.

A cette occasion il n'est pas sans intérêt de mettre en évidence aussi la collaboration fructueuse de Eqrem Çabej avec Aleksandër Xhuvani pour la rédaction de deux monographies de valeur sur *Parashtesat e gjuhës shqipe* (Les préfixes de l'albanais) (1956) et *Prapashtesat e gjuhës shqipe* (Les suffixes de l'albanais) (1962).

Donc, le domaine des intérêts scientifiques de Eqrem Çabej a été très vaste et ne peut être présenté dans les limites d'un rapport. Mais l'on peut affirmer sans aucune hésitation que, malheureusement, il n'a pas pu jeter sur le papier tout ce qu'analysait son cerveau si fertile. D'ailleurs il n'a même pas pu donner la dernière main à nombre de ces travaux demeurés à l'état de manuscrits, car il avait l'habitude de revenir, de réviser et de compléter en permanence ses propres écrits. Ainsi, p. ex., sa monographie sur les parlers arbëreshs de Sicile intitulée *Italo-albanische Studien* ("Etudes italo - arbëreshs"), avec laquelle il avait soutenu son doctorat en 1932, avec la mention « Excellent » devant les illustres professeurs de l'université de Vienne : Paul Kretschmer, Norbert Jokl et Karl Patch, est encore à l'état de manuscrit avec des ajouts fréquents. Espérons que cette monographie ainsi que le Ve tome du chef-d'œuvre de Çabej *Studime etimologjike në fushë të shqipes* (Etudes étymologiques dans le domaine de l'albanais) en 7 volumes (une publication de l'Institut de Linguistique et de Littérature, Tiranë) seront mis bientôt entre les mains des nombreux chercheurs. A cette occasion il n'est pas superflu de mettre l'accent encore une fois sur la nécessité d'une republication complète de l'œuvre scientifique de Eqrem Çabej, car c'est ainsi que ce patrimoine tant apprécié servira aux jeunes scientifiques, non seulement aujourd'hui mais aussi dans l'avenir, pour une meilleure formation dans leur travail de recherche, aussi bien par la variété des connaissances que par la méthode de travail de cet illustre savant. Une telle exigence est d'autant plus

justifiée si l'on tient compte du fait que les nombreux écrits de ce grand scientifique sont dispersés dans des revues différentes en Albanie et à l'étranger. Un travail louable a été fait dans les années '70 – '80 du XXe siècle par la Maison d'Editions « Rilindja », de Prishtinë, qui a publié sept volumes des écrits de Çabej, mais depuis longtemps ils ne sont plus en circulation et, en plus, il faut les compléter davantage.

A chaque fois qu'il est question de Eqrem Çabej, en général c'est devenu une habitude de mettre un peu trop en évidence le fait qu'il a eu la chance de faire ses études à Vienne et d'avoir suivi les cours des scientifiques renommés et bienveillants comme Paul Kretchmer, Norbert Jokl, Karl Patch etc. Certes, cette circonstance a joué un rôle important dans la préparation et dans la formation de ce jeune Albanais, lequel avait quitté très jeune les pavés de la ville de pierre de Gjirokastër. Mais il faut toujours tenir compte qu'avec Çabej avaient été allés à Vienne à l'époque nombre d'autres jeunes hommes, qui ne savaient même pas nouer leur cravate. En plus, même dans d'autres centres culturels renommés comme à Paris, à Rome etc. ont fait leurs études universitaires un nombre important d'étudiants albanais. Mais aucun d'eux n'est parvenu à devenir, disons, un second Çabej. C'est pourquoi, selon nous, le phénomène Çabej ne peut pas être expliqué seulement avec la chance qu'il a eu de faire ses études à Vienne, avec des professeurs illustres. Le travail et l'attitude bienveillante de ces professeurs-là auraient été vains, ou du moins n'auraient pas donné de grands résultats si leur étudiant n'avait pas été doté d'une intelligence rare et d'une volonté exceptionnelle pour profiter le plus possible d'eux et pour s'approfondir toujours davantage dans les labyrinthes infinis du savoir.

C'était bien celui-là Eqrem Çabej, dont le nom restera toujours présent non seulement chez les Albanais, mais aussi dans le large univers de la culture et de la science mondiales.

Emin RIZA

BERAT ET GJIROKASTËR – DEUX CENTRES URBAINS COMPLEMENTAIRES DU « PATRIMOINE MONDIAL »

Les centres urbains de Berat et Gjirokastër présentent à leur état actuel deux exemples de valeurs urbanistiques-architecturales majeures tant pour l'aire albanaise que celle balkanique, européenne et plus. En tant que témoignages historico-culturels de haut degré d'authenticité, partageant des différences et des traits ressemblants, ils apparaissent comme deux variantes d'un seul concept de construction d'un habitat urbain, certainement avec des changements conceptuels au cours du temps. Leurs ressemblances et différences sont saisissables étant le reflet des conditions historiques de leur subsistance, dont le point de départ est différent chronologiquement et le parcours suivant, à partir du XVIII^{e} siècle, occurrent. Ces deux facteurs, de ressemblance et de différence, n'ont atteint à aucune période des points culminants ; ils n'ont donc réussi ni à différencier nettement ni à réunir parfaitement les deux centres, préservés encore aujourd'hui comme une expression évidente de solutions autant ressemblantes que diverses. Aussi sont-ils d'irremplaçables témoignages historico-culturels tant dans le domaine du bâtiment que dans celui historique en général.

La caractérisation de ces deux centres, tout comme celle de chaque phénomène en général, est liée à l'espace à l'intérieur duquel ils sont considérés, respectivement l'aire albanaise, balkanique ou plus largement. Dans ce contexte les ressemblances et les différences s'accentuent ou s'atténuent, tout en étant réellement ce qu'elles sont, dictées par des circonstances, disons locales.

Berat et Gjirokastër avec des débuts temporellement différents, respectivement du IV^{e} siècle avant J.-C. et du XIII^{e} siècle, appartiennent dans leur coexistence, à la même ethnie, commanditaire et réalisatrice des ouvrages de constructions, et au même espace géographique et culturel depuis l'aube de l'histoire jusqu'à présent. Cette circonstance est d'une importance particulière pour expliquer et caractériser les deux centres concernés. Bien que des siècles durant, dans le binôme Berat-Gjirokastër, Berat ait été longtemps seul, pour

des raisons historiques connues de la période antique et médiévale dans les Balkans, il demeura un centre fortifié à des fonctions surtout stratégiques-administratives. Gjirokastra aussi, bien que bâtie des siècles plus tard tout comme Berati, a ses débuts de cité à fonctions primaires celles stratégiques-administratives, dans sa fortification, certainement avec moins de phases de construction.

A partir du XIII^{e} siècle jusqu'aux jours présents, Berati et Gjirokastra, dans la dynamique de leur développement, se présentent sous des parentés distinctes, rappelant d'abord le début du débordement du centre urbain au-delà des murs d'enceinte des XIII^{e}-XIV^{e} siècles, donc la naissance de la ville ouverte, autour de la fortification. La ville ouverte, donc celle hors l'enceinte dans les deux centres, gagne peu-à-peu le rôle principal, soit à Berat, soit à Gjirokastër surtout, à cause de l'espace urbain relativement petit à l'intérieur des murs d'enceinte de la fortification. Dans les deux centres, la formulation urbanistique suit le connu développement spontané. Au XIV^{e} siècle, les deux centres ont modelé les principaux espaces urbanistiques, donc les quartiers urbains, et ont tracé le principal réseau routier. Les constructions dans la ville ouverte appartiennent surtout aux demeures, parallèlement au centre artisanal-commercial et aux bâtiments de culte.

Dans la nomenclature des genres de constructions à Berat et Gjirokastër, l'on distingue la fortification, les bâtiments de culte, le centre artisanal-commercial et les demeures. Les catégories de fortification, des constructions de culte et des centres artisanaux-commerciaux, dû à leur nature, apparaissent comme une unité accentuée de la composition, du traitement architectural et des techniques de construction. La demeure comme la catégorie de la construction liée plus directement aux conditions de vie et aux couches sociales, apparaît sous des caractéristiques locales nettes, avec une riche variété et sous des rythmes dynamiques de développement, surtout dans la composition et dans le traitement architectural. Pour les raisons ci-dessus, les distinctions les plus évidentes de la création dans les constructions à Berat et Gjirokastër, se rencontrent dans leurs habitations. Ces distinctions, sans être essentielles, en considérant également les particularités du milieu naturel sur lequel sont établis les deux centres, donnent la première impression, qui, pour être au plus près de la vérité, demande des explications.

Comme nous venons de dire ci-dessus, Berat commence sa vie d'habitat avec la fortification illyrienne du IV^{e} siècle avant notre ère, ayant à peu-près la même étendue qu'aujourd'hui, sur la colline à côté

du cours d'Osumi. Les murs illyriens étaient en grandes pierres travaillées, rangées à sec. Les traces de la période romaine sont rares, alors que celles de la période byzantine se distinguent par la technique du mur en pierres liées au mortier et renforcé par des rangées de briques. Par la suite, au XIII^{e} siècle, quand on édifie la forteresse de Gjirokastër, dans la forteresse de Berat l'on construit la cour fortifiée et la forteresse intérieure. A partir de ce siècle, les fortifications de Berat et de Gjirokastër poursuivent, dans leur développement ultérieur, presque la même ligne. Ainsi à l'époque des grands Pachaliks albanais, le féodal Kurt Pacha mène en 1768 des ouvrages de renforcement dans la forteresse de Berat. L'autre féodal albanais Ali Pacha Tepelena mena pendant 1811-1812 la deuxième phase de construction dans la forteresse de Gjirokastër, sur sa partie sud-est ; les deux phases connaissent les mêmes techniques. Les interventions des puissants féodaux albanais de l'époque marquent des valeurs évidentes à caractère historique concernant les rapports avec le pouvoir central et en même temps chronologiquement, presque terminent l'activité de construction à plusieurs reprises dans ces fortifications de centres à la fois habités et militaires.

Vers le milieu du XIX^{e} siècle, les forteresses de Berat et de Gjirokastër perdent leur importance comme centres stratégiques ; la forteresse de Berat garde encore dans son intérieur le quartier urbain, cependant qu'après l'extension du début du XIX^{e} siècle de la forteresse de Gjirokastër, certaines habitations à son intérieur furent détruites parce qu'elles portaient atteinte à la défense de la fortification, cette fortification perdant définitivement la fonction d'habitation.

Les bâtiments de culte, chrétien et musulman, se rencontrent dans les deux centres, en suivant le programme standardisé de cette catégorie de construction. Pour des raisons compréhensibles, à Berat, avec une histoire ancienne, les premiers bâtiments de culte sont ceux chrétiens. Il n'y a pas de traces préservées de la période paléochrétienne, par contre trois églises des XIII^{e} - XIV^{e} siècles, celles de Vllaherna et de la Sainte Trinité, à l'intérieur de l'espace de la forteresse, ainsi que celle de Saint Michel, à l'extérieur, du type de croix inscrite, sont préservées en bon état. La construction des églises à Berat se poursuit même plus tard, durant les XVII^{e} - XIX^{e} siècle, desquelles on mentionne la cathédrale de Notre Dame (1797) dans la forteresse et la basilique à trois nefs (1864) dans le quartier de Goricë. Dans ces églises l'on retrouve des valeurs d'art importantes dans les genres de peinture murale et d'icones, où il vaut mentionner l'activité du peintre renommé Onufri, du XVI^{e} siècle, qui avait créé une école

particulière. Par contre les bâtiments cultuels chrétiens à Gjirokastër sont tardifs et de valeurs modestes. Seulement deux églises ont été construites dans ce centre : celle de Saint Sotir (1784) et celle de Saint Michel (1833).

Les bâtiments cultuels musulmans apparaissent au XV^{e} siècle, lors de l'occupation ottomane du pays, après la résistance albanaise sous le commandement de Georges Kastrioti-Scanderbeg. Suite à l'occupation avait commencé le processus d'islamisation, surtout de la population citadine, en conditionnant les bâtiments du culte musulman : mosquées, tékés, turbes, medersas etc.

Les bâtiments du culte musulman commencent avec la Mosquée Rouge (XV^{e} siècle) à Kala et la mosquée Roi (XV^{e} siècle) dans la grande ville, à l'est de la forteresse. Il vaut mentionner la mosquée de Plomb (1553-1554) bâtie par la famille féodale albanaise des Skuraj et la mosquée des Célibataires (1827). La Téké des Helvétiens (XVIII^{e} siècle) est un ouvrage de valeurs architecturales importantes.

Les bâtiments cultuels musulmans à Gjirokastër sont plus tardifs et à la fois plus modestes, concernant les valeurs architecturales. La mosquée la plus ancienne appartient au XVII^{e} siècle, construite dans le quartier Meçite, ayant à proximité d'un hammam public. La Mosquée du bazar, au centre-ville, est la mieux réussie (1757). Il faut mentionner les petites mosquées des quartiers, aux dimensions modestes, construites et couvertes en pierres, incorporées organiquement dans l'architecture des quartiers d'habitation.

Les centres artisanaux - marchands de Berat et de Gjirokastër ont été établis dans leur zone centrale définitivement durant les XVI^{e}-XVII^{e} siècle La disposition en ligne des magasins et le traitement architectural des façades suivent le modèle connu dans toute l'aire balkanique. Les parties qui sont conservées encore aujourd'hui dans les deux centres, appartiennent à la fin du XIX^{e} siècle

On parvient ainsi au genre principal du bâtiment, l'habitation qui, tant par la fonction que par l'étendue, constitue le noyau et l'image du centre urbain. Sur le plan urbanistique, l'on a à affaire à une activité spontanée, dans le sens du manque de planification préalable. Comme dans tous les Balkans, jusqu'au milieu du XIX^{e} siècle environ, Berat et Gjirokastër ne marquent pas de différences dans ce domaine. Le développement du centre urbain en dehors des deux fortifications appartient aux XIII^{e}-XIV^{e} siècles, les premiers quartiers visant à s'établir au plus près de la fortification. Le réseau urbanistique dans les deux centres, installé sur des terrains accidentés

mais différent certainement, suit le terrain tout en conditionnant aussi les composantes essentielles des deux cités - les quartiers habités. Le réseau urbanistique des deux centres a été formé dans ses principales artères au cours du XVII^{e} siècle, la construction des habitations et de quelque autre bâtiment - cultuel surtout, se poursuivant graduellement, au cours des siècles ultérieurs jusqu'à la mise sous protection des deux centres. Donc, les réalisations urbanistiques différentes à Berat et à Gjirokastër doivent être considérées comme des solutions imposées par le terrain de construction, par les concepts identiques, vraiment spontanés mais utilitaires toutefois, parce qu'ils ont été cristallisés à travers des expériences pluriséculaires.

Les habitations dans ces centres, ouvrages des commanditaires - les habitants futurs de ces centres, et du maître d'œuvre populaire, concepteur et réalisateur de l'ouvrage, présentent une série de ressemblances et de différences d'importance et degré différents, en raisons des circonstances ci-dessous :

Les ressemblances s'expliquent par l'appartenance des deux centres au même espace ethnique et culturel, par le même niveau de développement et par conséquence, les prétentions en général identiques pour l'habitation en tant que refuge familial et moyen d'accomplissement d'exigences vitales secondaires, dans les conditions du développement féodal de la société, jusqu'au milieu du XIX^{e} siècle

Les différences proviennent premièrement des caractères quelque peu divers de ces deux centres urbains. Au cours des XVIII^{e} - XIX^{e} siècles, la période à laquelle appartiennent les habitations conservées encore aujourd'hui dans ces deux centres, Berati était une ville proprement artisanale-marchande, en même temps qu'une résidence pour un certain nombre de moyens et grands féodaux, qui vivaient surtout de la rente féodale. Gjirokastra, au contraire, était à la même période un centre surtout administratif, résidence des grands et moyens féodaux, qui vivaient surtout en propriétaires terriens par rente des grandes propriétés agricoles et des pâturages. Beaucoup d'entre eux possédaient des fonctions administratives importantes dans les circonscriptions de l'empire ottoman. Le centre artisanal-marchand de Gjirokastra relativement petite, fabriquait de manière artisanale surtout des produits nécessaires à la ville. Dans la structure sociale de Gjirokastër la couche des rentiers était plus grande que celle de Berat, alors que la couche artisanale-marchande de Berat était plus puissante et plus nombreuse que celle de Gjirokastër. Dans les deux centres les couches pauvres du peuple vivaient surtout en cultivant les terrains agricoles autour de la ville.

***Ressemblances des habitations de Gjirokastër et de Berat* :**

1. Le programme identique en général des habitations de Berat et de Gjirokastër correspondant aux couches sociales, a conditionné la nomenclature presque commune des pièces auxiliaires non-habitées du rez-de-chaussée et des pièces de l'étage ou des étages habités.

2. La composition des éléments essentiels des pièces annexes et des pièces d'habitation est unifiée, et le répertoire architectonique des habitations des deux centres est généralement le même.

3. L'adaptation des logements au terrain accidenté rocheux et la déclinaison en volumes composés selon ce terrain est une caractéristique commune des deux centres.

4. Les matériaux et les techniques de construction sont les mêmes, à l'exception de la toiture des bâtiments de Gjirokastër en lauzes, différemment de ceux de Berat en tuiles. Cependant qu'à Berat les bâtiments reconstruits après 1851, l'on pratique largement la technique de construction en bois et crépi.

5. Le traitement des intérieurs des bâtiments dans les deux centres est généralement unifié.

Différences entre les bâtiments de Berat et de Gjirokastër:

1. Le type du bâtiment de Gjirokastër, donc sa composition, apparaît comme particulier dans le milieu albanais et balkanique des XVIIIe - XIXe siècles. Il se distingue par son développement en hauteur en trois niveaux, le rez-de-chaussée non-habité et les deux autres étages habités. Il se présente en trois variantes et certaines sous-variantes. Les caractéristiques défensives du bâtiment sont liées aux exigences des féodaux rentiers pour préserver leur propriété, étant souvent en relations d'hostilités entre eux. Dans le bâtiment même ces caractéristiques s'expriment par la composition verticale, par l'existence des niches et des meurtrières, par l'aménagement de deux cours etc. A Berat l'on rencontre à la même période le type du bâtiment ouvert à « çardak » des féodaux dans les zones aux pentes douces ou plates. Les couches moyennes artisanales-marchandes construisaient des bâtiments à deux étages, composés de manière improvisée en raison du terrain rocheux accidenté.

2. Les bâtiments des couches moyennes de Berat, comme on le constate clairement, sont composés en série, au bord de la rue, pour exploiter maximalement le peu de terrain rocheux sur lequel ils sont bâtis. C'est pourquoi leur composition est conditionnée. Par

contre, à Gjirokastër, en général, les bâtiments sont séparés, en permettant l'application de la typologie de l'habitation typique à cette ville.

3. Le catastrophique tremblement de terre de 1851 à Berat, qui avait gravement endommagé les habitations, comme la plus vulnérable catégorie de construction, avait touché surtout l'étage habité de ces habitations lequel, avant, était comme le rez-de-chaussée, avec des murs en pierre. La reconstruction des étages habités des habitations de Berat a été faite en tenant compte des acquis de l'époque sur le plan architectural et technique. Sur le plan architectural l'on avait fait des efforts pour réaliser des compositions symétriques à belvédère, habitation déjà connue dans l'aire albanaise. Les fenêtres nombreuses, les sorties en forme d'encorbellements, les mises en évidence au centre de la composition etc., étaient rendues possibles par la technique utilisant le squelette en bois crépi, ainsi Berat acquis un nouvel aspect, aussi bien uni qu'harmonisé. Par contre, Gjirokastër a gardé le caractère monumental des ensembles des constructions : des unités de valeurs individuelles importantes.

De ce qui vient d'être présenté ci-dessus, les ressemblances essentielles de ces centres prédominent sur les différences, en les présentant comme des centres urbains complémentaires de par les fonctions et les solutions, tout en gardant des différences évidentes dans le contexte historique donné avec des particularités évidentes.

Par une sensibilisation, relativement ancienne, de la part des spécialistes albanais, concernant leurs grandes valeurs, ces deux centres ont été mis ensemble sous protection par la décision du Conseil des ministres de la République d'Albanie n°172, date 02.06.1961. Egalement, en 1990, en même temps ils ont été proposés pour être inclus dans la Liste du Patrimoine Mondial. Initialement, surtout par intuition, et plus tard sur une base savante, Gjirokastër et Berat ont été considérés ensemble, à chaque fois que l'on traitait la ville et l'habitation des XVIIIe – XIXe siècles, dans l'aire albanaise et celle balkanique.

Ces deux centres gardent un haut niveau d'authenticité pour quelques raisons. L'état arriéré de l'Albanie, par rapport aux autres pays balkaniques durant le XX^{e} siècle, a empêché le remplacement par des habitations modernes. Les compositions et traitements de valeur de ces habitations satisfont aux nouvelles exigences du temps et, enfin, leur mise sous protection en 1961, tôt pour ce genre de monuments même dans l'aire européenne, expliquent leur haut niveau d'authenticité. Si l'on ajoute à cette vérité les restaurations systématiques de ces centres en s'appuyant fortement sur « La Charte

de Venise », alors leurs valeurs historiques - culturelles acquièrent les dimensions réelles.

On dirait sans hésitation que dans l'aire européenne ne restent presque pas de telles unités à valeurs multiples et à un niveau évident d'authenticité. Sous cette optique, ces centres urbains ne représentent pas seulement des acquis albanais dans ce domaine, mais aussi balkaniques.

La complémentarité de ces deux centres repose sur l'ensemble conceptuel de leurs fonctions et de leurs solutions, tout en évitant les clichés. Au contraire, sous l'influence de facteurs secondaires, les solutions concrètes rencontrées dans chacun des centres, avec des particularités locales, ne nuisent pas au principe conceptuel commun. La richesse de genre de construction et les ensembles massifs gardés dans les deux centres les font apparaître comme des solutions jumelles dans les conditions sociales du passé.

Berat et Gjirokastër, tout comme les monuments en général, doivent être inclus dans la vie contemporaine et être des objets visitables, largement ouverts au tourisme culturel. Ce dernier crée des conditions favorables pour que ces centres historiques montrent concrètement leur valeur historique culturelle. Berat et Gjirokastër ont des voies d'accès relativement proches par la voie maritime de Sarandë à Gjirokastër. De même près de ces centres et à côté des voies de connexion entre eux se trouvent des ensembles de monuments antiques médiévaux tels que ceux d'Apollonia, de Byllis, de Durrës, de Butrint, le théâtre antique de Sofratika, le centre archéologique de Finiq, Çuka e Ajtojt, les églises de Labovë e Kryqit et de Peshkëpi e Sipërme, les citadelles de Tepelena, de Këlcyrë etc. Le réseau routier reliant ces deux centres et ceux à proximité sera reconstruit dans une période de 5 ans, en y effectuant également les rectifications nécessaires pour raccourcir les distances. Ainsi Berat et Gjirokastër, comme complémentaires, sont des centres à valeurs uniques pour témoigner le caractère et les traits de la ville albanaise et de celle balkanique durant les XVIII^{e} – XIX^{e} siècles, à côté des fortifications et des constructions cultuelles, réalisées à des périodes antérieures. Chaque touriste, qui décide de voir les monuments de l'Albanie, avec plaisir parce que profitable, souhaiterait visiter ces deux centres complémentaires, donc non identiques mais de solutions parallèles de même concept, car de même espace temporel et culturel.

Le Comité du Patrimoine Mondial de l'UNESCO, dans sa 32^{e} session, réunie au Québec, Canada, en juillet 2008, sur la base de la demande du gouvernement albanais concernant les valeurs universelles extraordinaires a déclaré Berat et Gjirokastër, comme des

valeurs en série, Patrimoine Mondial de l'UNESCO. Déjà ces deux valeurs uniques sont, comme les autres, une contribution importante de l'ethnie pluriséculaire illyrienne-arbër-albanaise dans l'histoire de toute l'humanité.

Les interventions de restauration, après cette qualification, ont augmenté, accompagnées par le début du tourisme culturel, lequel naturellement fera accroître les soins des organes de l'Etat et même des habitants de ces centres pour la protection de l'authenticité de ces grandes œuvres architecturales urbaines.

Bibliographie

Baçe, A. – Meksi, A – Riza, E – Karaiskaj, Gj – Thoma, P. *Historia e arkitekturës shqiptare (maquette)*, Tiranë, 1980.

Riza, E. *Qyteti muze i Gjirokastrës*, Tiranë 1980, 2e éd., 2004.

Riza, E. *Ansamblet ndërtimore të pazareve dhe restaurimi i tyre*, "Monumentet", Tiranë, 15-16, 1978.

Baçe, A – Meksi, A – Riza, E. *Berati historia dhe arkitektura*, Tiranë, 1988 (traduit et publié en français, 1996).

Riza, E. *Qyteti dhe banesa shqiptare e mesjetës së vonë*, Tiranë, 1991.

Meksi, A. *Tri kisha bizantine të Beratit*, "Monumentet", Tiranë, 4, 1972.

Meksi, A. *Ndërtimet e kultit mysliman në Shqipëri*, "Studime historike", Tiranë, 1, 1980.

Neritan CEKA

LES FORTIFICATIONS DANS LES VILLES DE L'ILLYRIE MERIDIONALE ET DE L'EPIRE

Notre but sera un effort pour établir une chronologie et une typologie comparée des fortifications urbaines en Illyrie méridionale et en Épire, avec un regard vers ces zones frontalières-là qui ont pu être des maillons de la transmission des expériences et des nouveautés dans ce domaine important de l'architecture antique.

Il y a trente ans déjà, lors du second Colloque sur l'Illyrie méridionale et l'Épire, qui a eu lieu à Clermont-Ferrand, le professeur Selim Islami avait proposé une chronologie parallèle sur les centres illyriens et épirotes ayant deux périodes principales[1] :

- Fin du V^{e} siècle jusqu'au dernier quart du IV^{e} siècle avant J.C., caractérisée par des planimétries où manquent les tours et représentées dans les contrées illyriennes méridionales par Amantia et Klos, tandis qu'en Kaonie par Bouthrotos, Phoïniké I et Çuka e Ajtojt.

- La seconde période comprend la fin du IV^{e} siècle avant J. C. jusqu'à l'occupation romaine et elle est caractérisée par l'apparition des tours dans les planimétries des fortifications et l'usage surtout de l'appareil quadrangulaire isodomique dans les fortifications des nouvelles villes comme Byllis, Berat, Zgërdhesh etc., ou polygonaux dans les villes plus au nord comme Lissos, Xibërr, Oshanic etc.

Quelque 10 ans plus tard, ayant à l'appui des données nouvelles par les recherches archéologiques, nous avons proposé une chronologie plus détaillée[2], en distinguant une période plus ancienne,

[1] S. Islami, *Naissance et développement de la vie urbaine en Illyrie*, Iliria, II, 1972, pp. 7-20, *Probleme të kronologjisë së qytetit ilir* (Problèmes de chronologie de la cité illyrienne), Iliria, VI, 1976, pp.101-112 et *La cité en Illyrie et en Epire. Analogies et particularités*, « L'Illyrie méridionale et l'Epire dans l'Antiquité », Clermont-Ferrand, 1987, pp. 65-69.

[2] N. Ceka, *Aperçu sur le développement de la vie urbaine chez les Illyriens du sud*, Iliria , 1985, 2, pp. 144-147 et *La koïnè illyro-épirote dans le domaine d'architecture, L'Illyrie Méridionale et l'Epire dans l'antiquité*, Actes du II^{e}

de la seconde moitié du V^e siècle avant J.C., représentée par Amantia, Dorëz, Klos et Bouthrotos II ; deux autres périodes durant le IV^e siècle avant J. C, liées aux constructions des grandes villes comme Phoinikè, Bouthrotos III, Çuka e Ajtojt, Olympe et Gurëzezë, pour la seconde période, Byllis, Berat, Përsqop et Zgërdhesh pour la troisième, ainsi qu'une quatrième période, de la première moitié du III^e siècle avant J.-C. avec la construction des villes dynastiques en Antigonea et à Lissos.

Apres tant d'années nous pensons qu'il y a lieu de reconsidérer le schéma, sur la base d'un réexamen des données historiques et archéologiques. De l'intérêt présente aussi la vérification de ce schéma en partant des données des fortifications urbaines contemporaines de la Thesprotia, de la Molossie et, plus loin, de l'Acarnanie.

I^re période : Fin du VII^e sc. - VI^e sc. avant J. C (*Fig. 1***)**

Si l'on parle de fortifications urbaines il est indispensable de commencer par les premiers centres de ce genre sur la contrée en question. Nous avons une donnée stratigraphique sûre pour dater le plus ancien mur d'Apollonia au dernier quart du VII^e siècle avant J. C.[3] Ce qui est caractéristique sur sa façade c'est l'utilisation des blocs quadrangulaires irréguliers, bien travaillés sur les faces de la jonction horizontale et celles extérieures, alors qu'entre les faces latérales il y a assez de vide. Le remplissage avec des pierres plus petites et la rupture des rangées horizontales créent parfois une impression polygonale. La déclinaison interne de la façade constitue un autre trait de cette construction archaïque qui semble avoir servi de crépis d'une substruction en pisé.

La plus proche parallèle de cette construction se trouve dans l'hinterland d'Apollonia, dans les fortifications proto-urbaines de Margëlliç datées par les couches archaïques du proto-corinthien récent et de Mashkjezë, appartenant au corinthien ancien[4]. Elles se distinguent aussi par un travail grossier des blocs quadrangulaires, ayant visé d´abord l'assemblage horizontal, mais elles offrent l'usage

colloque international de Clermont Ferrand (25-27 Octobre 1990), Paris, 1993, pp. 123-131.

[3] L. Koço, *Gërmimet arkeologjike në Apolloni*, Iliria, 1987, 2, p. 246; C. Balandier, L. Koço, Ph. Lehnhardt, *Les fortifications d'Apollonia*, Apollonia d'Illyrie, Atlas archéologique et historique, Collection de l'Ecole Française de Rome (391), pp. 167-169, fig. 76 ; N. Ceka, *Apollonia*. Histoire et Monuments, Tirana, 2008, p. 20, fig. 12.

[4] N. Ceka, *Periudha paraqytetare në trevën byline* (rés, fr. La période préurbaine dans la région des Bylliones), Iliria, 1990, 2, pp.137/160.

des tournures en angle droit comme un élément novateur dans leurs planimétries. Dorëz et Zgërdhesh I, dans le hinterland de Dyrrhachion, se distinguent concernant cet élément des plus anciennes fortifications, de la période préhistorique, auxquelles les rapproche beaucoup la technique encore primitive de la maçonnerie[5].

Une plus lointaine parallèle de la fortification archaïque d'Apollonia se retrouve à Butrint I, caractérisé par un travail assez primitif des blocs de pierres et par une planimétrie en ligne zigzag[6]. Ce mur-là est daté, sur la base des découvertes du proto-corinthien ancien, au deuxième quart du VII^{e} siècle avant J.-C. Le mur archaïque d'Apollonia ressemble le plus à celui de la fortification de Kalivo[7], qui est liée à Bouthrotos I pour ce qui est de la ligne en zigzag du mur[8], mais il représente une phase plus avancée, ressemblant beaucoup à Apollonia par l'aplatissage de faces horizontales et extérieures, par les vides sur les lignes verticales de l'assemblage et, en particulier, par la façade inclinée de l'intérieur. Cette ressemblance nous oriente à rechercher une origine commune dans l'inspiration de cette technique à Corcyre, dont Bouthrotos archaïque était l'emporion, alors qu'Apollonia en était la colonie.

Nous remarquons une parallèle évidente de cette ancienne période de fortifications dans la Thesprotia, sur les murs archaïques d'Ambracie, décrits par N. G. L. Hammond[9].

La planimétrie de la fortification d'Ephyra[10] par l'entrée principale ressemble à Kalivo, mais elle peut être liée aussi à d'autres périodes plus anciennes par la technique de maçonnerie trop primitive.

Le fait de dater à la période archaïque le regroupement susmentionné de fortifications est soutenu aussi par les données historiques dans le cas d'Apollonia, pour laquelle il y a une date traditionnelle[11] déjà corrigée par les données archéologiques[12].

---

[5] N. Ceka, *Fortifikimet parahistorike ilire*, Monumentet (Les fortifications préhistoriques illyriennes), 1986, 1, pp. 48-84. ; S. Islami, *La ville illyrienne à Zgërdhesh de Kruja*, Iliria, 2, 1972, pp. 223, fig. 2 ; P. Cabanes, M. Korkuti, A. Baçe, N. Ceka, *Carte Archeologique de l'Albanie*,Tirana, 2008, p.258-259

[6] Voir L. M. Ugolini, *Albania Antica, III, L'Acropoli di Butrinto*, Roma, 1942, pp. 26-44, et A. Nanaj, *Butroti protourban* (rés. fr.., La phase protourbaine de Bouthrotos), Iliria, 1985, fig. 1.

[7] N. Ceka, *Lindja e jetës qytetare tek ilirët e jugut* (rés. fr. La naissance de la vie urbaine chez les Illyriens du sud), Iliria, 1983, 1, p. 165, tab. VIII, 2.

[8] A. Nanaj, *Butroti*…, p.304.

[9] N. G. L. Hammond, *Epirus*, Oxford, p. 481.

[10] S. Dakaris, *Ancient Greek Cities* , Thesprotia, p. 80, fig. 39.

[11] Plutarque, *De sera Num*. 7.

Bouthrotos est mentionné par Hécatée sous le terme de *polis* tout comme Ephyra. Il considérait comme tels même les habitations illyriennes d'Oïdantion et Sesarethos[13], qui ont dû être ressemblantes au type de fortifications proto-urbaines de Margëlliç, de Mashkjezë, de Dorëz, etc.

II^{e} période : V^{e} siècle avant J. C. (fig. 2)

Les données historiques restent pauvres même concernant le V^{e} siècle avant J. C. On doit croire qu'Apollonia, qui a abrité un contingent militaire important composé de Corinthiens, d'Ambraciens, de Leucadiens, pendant leur cheminement vers Dyrrhachion, lors des événements de 435 (Thuc., I, 26, 2), possédait des fortifications sûres. Il y a une forte possibilité qu'à cette période appartient aussi le mur de l'acropole, avec une planimétrie simple, sans tours, avec un bastion près de l'entrée unique et avec un appareil quadrangulaire en blocs sableux[14]. En effet, les Apolloniens venaient de sortir d'une période de conflits avec leurs voisins illyriens, car Pausanias (V, 22,3-4) mentionne la ville des Abantes, Thronion, occupée par les Apolloniens vers 460 avant J. C. Ce centre, peut-être encore de caractère proto-urbain, n'est pas encore identifié. Amantia comme telle existait déjà, comme en témoignent les bronzes archaïques et la céramique de la même période, trouvé par hasard, mais les fortifications que l'on en connaît ont apparemment été élevées immédiatement après cet événement-là. On a un *terminus ante quem* pour la construction des fortifications urbaines, par la formation de la nécropole sur son côté est, où l'on a trouvé des ustensiles portant des figures rouges, dont l'une du peintre de Pisticci, de la seconde moitié du V^{e} siècle avant J.C. ou du début du IV^{e} siècle avant J.C.[15] Un autre *terminus ante quem* c'est la mention d'Amantia dans le Périple de Pseudo Scylax (26), une œuvre fondée sur des matériaux du V^{e} siècle avant J.C. ou du début du IV^{e} siècle avant J.C.

Les principaux traits de la fortification d'Amantia[16], en ce qui concerne la planimétrie (1800 m, 10 ha), ce sont les lignes droites,

[12] R. van Compernolle, *La date de la fondation d'Apollonia d'Illyrie,* « L'Antiquité Classique », XXII, pp. 50-64.

[13] Hecat. Chez Steph. , s. v.

[14] C. Balandier, L. Koço, Ph. Lehnhardt, *op. cit*., p. 167.

[15] S. Anamali, *Amantia*, pp. 96-97, tab.XX-XXI. Pour la datation, voir : F. D'Andria, *Nuovi dati sulle relazioni tra Illiri e le popolazioni dell'Italia meridionale*, Iliria, 1986,1, pp. 47-48.

[16] N. Ceka, *Qendrat e fortifikuara të territorit të amantëve* (rés. fr. Les centres fortifiés des Amantes), Monumentet, 1975, 10, pp. 21-33, tab. II.

avec peu de détours en angle droit, l'utilisation des bastions et l'absence des tours. L'entrée a été située sur un détour en angle droit du mur, tandis qu'une petite porte donne sur un couloir courbé. La muraille est un emplecton sans divisions obliques, alors que la façade est caractérisée par l'utilisation du polygonal irrégulier passant en segments quadrangulaires non isodomiques.

En fonction d'Amantia de cette période a été aussi la forteresse de Matohasanaj (3 ha) qui contrôlait le passage par la vallée supérieure d'Aoos. Sa planimétrie est simple, avec une seule entrée. L'appareil polygonal irrégulier diffère de celle d'Amantia seulement par la face arrondie des blocs[17].

On retrouve ces particularités à une phase un peu plus développée dans la fortification de Klos[18], qui est caractérisée par la planimétrie (1850 m, 18 ha) avec des tracés droits et peu de recoins et le renforcement par des bastions, ainsi qu'avec un usage des divisions transversales sur l'emplecton. Il y a seulement deux entrées : l'une située sur un détour en angle droit du mur, comme à Amantia. La façade est caractérisée par la combinaison du polygonal à face bombée, avec des fragments de quadrangle irrégulier.

Tout comme Amantia, Klos aussi a une forteresse frontalière à Rabije, avec une planimétrie (240 m, 0,3 ha) sans tours, et une maçonnerie identique à celle de Klos[19].

La limite extrême nord de l'expansion de cette technique de construction est marquée par la petite ville de Dorëz[20], sur des tracés importants qui remplacent le mur proto-urbain.

La provenance de cette technique en Illyrie méridionale peut être cherchée dans le sud. En Chaonie, l'exemple par excellence de son utilisation c'est Bouthrotos II[21], avec l'utilisation des détours en angle droit sur la ligne du mur, d'une entrée frontale sur l'un des détours du mur et la façade polygonale irrégulière, à face plate, comme à Amantia. La Thesprotie offre plus d'exemples, d'abord

[17] N. Ceka, *ibid*, pp. 33-38, tab. IV. P. Cabanes, M. Korkuti, A. Baçe, *op.cit*., p.210-211.

[18] L. Papajani, *La cité illyrienne de Klos*. Iliria, 1976, IV, p. 414. N. Ceka, *Fortifikimet antike të bashkësisë byline* (rés.fr. Les fortifications antiques du Koïnon des Bylliones), Iliria, 1990, 1, pp.126-130.

[19] N. Ceka, *Fortifikimet antike...*, pp.137-138, fig. 32.

[20] N. Ceka, *Lindja e jetës qytetare*..., p. 174, fig. 22, et "Fortifikimet parahistorike…", pp. 48-84

[21] A. Nanaj, *Butroti protourban…*, pp. 304-306; N. Ceka, *Lindja e jetës qytetare*, p. 174, fig. 23 et *Fortifikimi antik i Butrintit dhe i territorit të prasaibëve* (rés. fr. La fortification antique de Butrint et du territoire des Prassaïbes), Monumentet, 1976, 12, pp. 28.

chez les colonies éléennes. La première période de Buchetium (Rogous) est caractérisée par la maçonnerie quadrangulaire avec des blocs de pierre massifs, à face bombée. La planimétrie est simple, avec des tracés droits et des bastions[22], comme Amantia et Klos. Elatria (Palioroforon) a une planimétrie encore plus simple, où les tours sont complètement absentes[23] et se distingue par l'appareil polygonal très similaire à Bouthrotos. Pandosia **(**Tricastron**)** a aussi une maçonnerie polygonale avec des blocs de pierre massifs et une planimétrie simple, où les tours ont été ajoutées plus tard[24]. Les trois fortifications peuvent être datées immédiatement après le VI[e] siècle[25] et représentent les plus anciens exemples de ce type.

Un autre exemple en Thesprotie c'est Veliani (Elea), mentionné par Pseudo Scylax et qui a frappé des pièces de monnaie durant la période des années 360-342 avant J. C.[26]. La planimétrie (1550 m, 10,5 ha) est similaire à celle d'Amantia même par l'inclusion d'une crête de colline à rupture rocheuse, avec des lignes droites et des sinuosités orthogonales, ayant peu d'entrées frontales et un seule bastion. La maçonnerie est polygonale massive, et la muraille sans divisions internes, tout comme à Amantia.

III[e] période : Fin du V[e] sc. – premier quart du IV[e] sc. avant J. C. *(Fig.3)*

Pour le IV[e] siècle avant J. C. nous avons quelques références historiques *ante quem* servant à dater les fortifications urbaines. Pseudo Scylax, dans sa description de la côte de l'Illyrie et de l'Epire, appartenant à la période avant 380 av. J. C.[27], mentionne Rhison et Amantia, mais aussi le koïnon des Bylines (25 et 26). Démosthène (Philipp. IV, 48) nous signale les fortifications des villes d'Illyrie de la part de Philippe II, sûrement dans la région de Dassaretie, où en 335 avant J. C. est mentionné la ville de Pélion par C. Ruffius (Suppl. I, 12) et Arrien (Anab., I, 5,5). Le même (Phil., VII, 32) écrit également sur l'occupation par Philippe II des villes éléennes en

[22] N. G. L. Hammond, *op. cit*., p. 57, pl. 4.
[23] *Ibid*., p.52, pl. 1.
[24] *Ibid.*, p.162, 481.
[25] *Ibid.*, p. 454.
[26] S. Dakaris, *op.cit.,* p. 38, fig. 42 et *Organisation politique et urbanistique de la ville dans l'Épire antique,* in Actes...I, p. 75, fig. 5 et N. G. L. Hammond, *op. cit.*, p. 71, pl. 7, Pl. XX, d.
[27] *Ibid.*, p. 511

Kassôpê : Pandosia, Bouchétion, Batiai et Elatrée, un événement qui est situé dans les années 343/2 avant J. C.[28].

Un terme plus clair nous est donné dans la liste des théardoques d'Épidaure, datée aux années 365-355 avant J.C., où il est mentionné Pandosia et Kassôpê[29]. Enfin, les documents épigraphiques de Dodone offrent une autre confirmation sur le Koïnon des Bylliones vers les années 360-340 avant J.C., ainsi que sur l'existence de Himara au milieu du IV[e] siècle avant J. C.[30].

Dans ces cadres historiques le cas le plus certain pour une datation de la fortification serait la Kassôpê[31]. La planimétrie de la ville (38 ha) est caractérisée par l'emplacement sur le versant sud de la colline (face au soleil), avec des tracés droits, des zigzags rares en descendant et absence de tours, lesquelles apparaissent seulement à une seconde période de construction, lors de l'extension de la ville. Les entrées sont frontales ou avec un couloir latéral. Dans une entrée frontale l'on applique aussi le vrai linteau, comme l'un des plus anciens cas de l'application de cette technique dans les fortifications antiques[32]. L'appareil est surtout polygonal, sans apparence de rangées.

Une autre référence certaine dans la contrée de la Thesprotia c'est l'acropole de Dymokastro, Elina, mentionné par Pseudo Scylax, et qui frappe des monnaies durant la période des années 360-342 avant J. C.[33] Les tracés de sa planimétrie sont droits, avec peu de zigzags et avec présence des bastions dans les endroits les plus stratégiques.

La capitale des The protes, Gitana, peut être également catégorisée dans ce type de fortifications crées comme résultat du synoïcisme. L'enceinte de la ville (2400 m, 28 ha) est aussi caractérisée par de longues lignes, peu sinueuses, ou il y a aussi des zigzags. Les entrées sont rares et frontales, les petites avec des architraves en pierre. L'appareil est polygonal combiné avec des parties carrées[34].

---

[28] *Ibid*., p. 557.
[29] *Ibid*., p. 557
[30] S. Dakaris, A. Christidis, J. Vokotopoulou, *Les lamelles oraculaires de Dodone, L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'antiquité*, Actes du II[e] colloque international de Clermont-Ferrand (25-27 Octobre 1990), pp. 56-57, 59.
[31] Ë. Hoepfner, E-L. Schëandner, *Haus und Stadt im klassischen Griechenland*, München, 1986, pp. 140-175.
[32] *Ibid*., p. 85 et Abb. 63, 64; fig. 64-67.
[33] S. Dakaris, *op. cit*. p. 37, fig. 47.
[34] S. Dakaris, *op. cit*. p. 37, fig. 47.

Dans la contrée de la Molossie c'est Kaloyeritsa qui appartient à ce type de fortifications. Elle se situe sur le versant d'une colline, d'une façon semblable à Phoinikè. La planimétrie (1250 m ; 9,5 ha) a des lignes droites, avec peu de zigzags dans la descente et deux bastions. Elle a une entrée typique oblique. L'appareil est polygonal avec des blocs de pierre massifs dans la zone rocheuse et quadrangulaire dans celle plus douce[35].

La plus importante fortification molosse de cette période c'est Kastritsa, au sud du lac de Ioannina. Avec une longueur de murs de 2625 mètres et une superficie d'environ 45 ha[36], elle appartient à une ville centre de koïnon, tout comme Kassôpê ou Gitana, et pouvait être Passaron, plutôt que Gardiki, qui appartient à une période plus tardive. La planimétrie est presque carrée et les murs entoure le versant ouest de la colline, en descendant de la crête jusqu'à la proximité de la plaine, suivant le même principe rencontré à Phoinikè. Les tracés sont droits, avec des détours rectangulaires et rarement en dent de scie. Les tours se retrouvent seulement sur le côté méridional et, selon Hammond, elles peuvent appartenir à une seconde période de construction. Les entrées sont obliques et seulement une frontale[37]. La maçonnerie est polygonale avec des passages en quadrangulaire. Les sondages ont révélé une couche proto-urbaine des VII – VI siècles avant J.C., des matériaux du V siècle avant J.C., ainsi que des monnaies de Philippe II et de la Ligue Molosse[38].

Dans la contrée de la Chaonie à ce type de fortifications appartient Phoinikè, le chef-lieu du koïnon des Chaones. La planimétrie (3200 m, 38 ha), à laquelle a été rajouté, à une seconde période, un *euchorion* (1800 m, 14 ha), est à peu près carrée est descend depuis la crête de la colline jusqu'à la proximité de la plaine. Sur la partie de la crête les deux ailes du mur sont élargies, donnant la fausse impression de la présence de l'acropole[39]. Elle est caractérisée par de longues lignes droites, avec des détours rectangulaires ou à

[35] N. G. L. Hammond, op. cit., p. 158, pl.14 et 20, 9 et 13.
[36] *Ibid*., pp. 173-174, pl. 15.
[37] *Ibid*., p. 174, pl. 20, 7, 8.
[38] *Ibid*., p. 175.
[39] L. M. Ugolini, *Albania Antika*, II, L'acropoli di Fenice, Milano-Roma, 1932, pp. 29-55, fig. 13, 14, 35, admis aussi par N. G. L. Hammond, *op. cit*., p. 112, pl. 11; D. Budina, *Harta arkeologjike e bregdetit Jon dhe e pellgut të Delvinës*, Iliria,1, 1971, p. 295, fig. 12. La correction est faite par nous : La koïné illyro-épirote…, p.128, note 17, tab. I, E, mais le schéma d'Ugolini est utilisé encore par les chercheurs actuels de Phoinikè, même dans la publication de l'habitation à deux péristyles, le mur d'appui et l'entrée de laquelle Ugolini (op. cit. p. 57, fig. 30) l'a prise comme la porte de l'acropole.

angle large et par l'utilisation des détours en dent de scie sur la descente, ainsi que par l'usage des bastions dans les points stratégiques. Les entrées sont rares, sans tours et appartiennent au schéma oblique. L'appareil est quadratique avec de gros blocs de pierres et des rangées irrégulières, alors que sur la descente du côté méridional elle est surtout polygonale.

Bouthrotos connaît sa construction radicale justement à cette période-là, en devenant une vraie ville[40], où par un *diateichisma* est ménagé même l'espace de l'agora[41]. Sa planimétrie (870 m, 4 ha) a été adaptée au versant nord de la colline, avec une vue sur le lac et caractérisée par des lignes droites, des détours fréquentes pour créer la stabilité du mur, et une utilisation rare du tracé en dent de scie. Dans les angles des détours et même sur la façade du mur l'on a utilisé les lignes de pesanteur. Les tours sont absentes et il y a seulement deux bastions près des entrées. Les entrées sont du schéma frontal et oblique et se distinguent par la couverture avec des architraves sur consoles[42]. Dans les parties douces de la colline la maçonnerie est quadratique avec des rangées relativement régulières d'une hauteur de 0,55m – 0,80 m et un emplecton complet, qui se distingue par l'apparence des diatons tous les 2,50 mètres sur la façade. Sur les parties rocheuses l'on a généralement fait usage du polygonal.

La ville jumelle des Prasaiboi, Çuka e Ajtojt[43], appartient également au même type de fortification. Sa planimétrie (1400 m, 5 ha) est positionnée de façon typique sur le versant de la colline, en choisissant le côté sud, face au soleil. Le tracé suit des lignes droites avec usage des détours en dent de scie du côté sud. Les tours y manquent et les entrées sont généralement du schéma oblique. La maçonnerie c'est emplecton avec des murs séparateurs tous les 3.50 m, ayant une façade polygonale avec passage vers le quadratique à rangées d'hauteur diverse.

Sur la partie du littoral de la mer Ionienne appartiennent au même type de fortification Himara[44] et Borsh[45]. Himara est un petit

[40] L. M. Ugolini, *L'Acropoli di Butrinto*…, pp. 26-44.

[41] N. Ceka, Recent *excavations in Butrint (2004-2005): Notes on the groëth of the ancient city centre*, in Directions in Albanian Archaeology, Tirana, 2006, pp. 177-180, fig. 3.

[42] L. M. Ugolini, *L'acropoli di Butrinto*...; N. Ceka, *Fortifikimi antik i Butrintit*..., pp. 30-33.

[43] Dh. Budina, *Harta*...,p. 317-319; N. Ceka, *Fortifikimi antik i Butrintit*..., pp. 33-35; S. Islami, *Qyteza në Çukën e Ajtojt, Saranda*, Tiranë, 1982, pp. 9-18. P. Cabanes, M.Korkuti, A. Baçe, N. Ceka, *op. cit*., pp. 88-91.

[44] N. G. L. Hammond, *op.cit*., p. 124 et Dh. Budina, *Harta*..., p. 280, fig. 1.

château, d'une superficie d'environ 1 ha, mais qui a joué le rôle d'un centre politique dans l'antiquité[46]. La planimétrie a des tracées droits, où l'on distingue seulement un bastion. La maçonnerie est caractérisée par des blocs carrés massifs avec des rangées irrégulières combinées avec du polygonal.

En haute Atintanie la ville principale de cette période se trouvait dans la citadelle de Mélan[47]. Le tracé de la première période de construction y est caractérisé par l'absence de tours et par une maçonnerie polygonale pareille à celle des centres Chaones de la même période.

Dans la vallée d'Aoos ce type de fortification est représenté dans la ville illyrienne de Gurëzezë, dans l'hinterland d'Apollonia[48]. La planimétrie (2100 m, 23 ha), est une copie de celle de Foinikè par sa forme et par l'inclusion d'un versant en pente exposé au soleil. Les lignes du tracé sont droites et longues, avec des détours rares, y comprises celles en dent de scie. Y manquent les tours et il y a seulement un bastion près d'une entrée éventuelle du côté sud-est. La maçonnerie est surtout polygonale servant de crépis d'une superstructure en pisé, selon le modèle d'Apollonia.

Sur le côté sud d'Aoos la fortification typique de cette période se trouve dans la citadelle de Mavrovë, identifiée avec la ville illyrienne d'Olympe[49]. Elle est surtout préservée dans le plus étroit encerclement de la ville, qui a servi d'acropole. La planimétrie (850m ; 4,5 ha) comprend le versant ouest de la colline, en descendant depuis la crête. Actuellement n'en sont préservés que quelques fragments et seulement un bastion à maçonnerie quadratique avec des blocs de pierre massifs à face bombée, en rangées à hauteurs diverses[50].

En soi Apollonia a préservé, durant cette période, le type de fortification à crépis en blocs sableux carrés à face plate et superstructure en pisé, en réalisant des modifications près de la porte

[45] N. G. L. Hammond, *op. cit.*, p.122; Dh. Budina, *Harta*..., p. 284, fig. 6; N. Ceka, *Qendrat e fortifikuara*..., pp. 43-45, fig. 38. P. Cabanes, M. Korkuti, A. Baçe, N. Ceka, *op. cit.*, pp.143-145.

[46] Voir la note 30, ainsi que S. Anamali, *Données épigraphiques sur quelques cités de l'Illyrie du Sud*, Iliria, VI, 1976, p. 136, où Himara est mentionnée sur la liste des théorodoques de Delphes (I^{er} quart du II^{e} siècle avant J. C.).

[47] A. Baçe, *Vështrim mbi qendrat e banuara antike dhe mesjetare në luginën e Drinosit*, Monumentet, 1972, 4, pp. 103 – 109.

[48] N. Ceka, *Fortifikimet antike*..., pp.130-135, fig. 27.

[49] B. Dautaj, *Kalaja e Mavrovës dhe identifikimi i saj me qytetin ilir Olympe* (rés. fr.: *La forteresse de Mavrovë et son identification avec la cité illyrienne d'Olympe*), Iliria, 1981, 1, pp. 57-91.

[50] N. Ceka, *Qendrat e fortifikuara të amantëve*..., p. 39.

nord, protégée par un bastion après un détour en dent de scie[51]. Cela marque également l'extension la plus septentrionale de ce type de fortification, du moment que l'on ne connaît pas en détails la fortification de Rhison[52], comme la ville illyrienne de l'extrême nord dans la description de Pseudo- Scylax.

IV période : Second quart du IV sc. – fin du IV sc. avant J.C. *(Fig.4)*

La construction de Byllis durant le second quart du IV siècle avant J.C. marque le début d'une période intensive de fortifications en Illyrie méridionale. C'est une fortification *ex novo*, sûrement un investissement du Koïnon des Bylliones[53], mentionné par Pseudo-Scylax et par l'inscription oraculaire de Dodone[54].

Sa planimétrie (2550 m, 30 ha) est caractérisée par l'inclusion des plateaux d'un sommet de colline, par les lignes longues et droites des tracés, avec de rares tours, situées sur des points stratégiques[55]. Les entrées sont relativement denses, du type oblique et protégées par une tour construite sur des arches surplombant le couloir de la porte. Seulement à une entrée il y a une tour située près de la porte. La maçonnerie c'est entièrement de l'emplecton avec apparition régulière de diatons sur la façade, avec des blocs carrés isodomiques et une hauteur de rangées de deux pieds (60 cm).

La ville antique de Berat[56], le chef-lieu des Parthins, est une copie plus avancée de Byllis en ce qui concerne la forme de la planimétrie, l'emplacement sur une colline plate, l'utilisation des tours et l'emplacement d'une tour au-dessus du couloir d'entrée. La maçonnerie est du type emplecton avec séparations transversales et

[51] C. Balandier, L. Koço, *L'enceinte urbaine et les portes d'Apollonia-Tentative d'approche chronologique, L'Illyrie Méridionale et l'Épire dans l'Antiquité*, Actes du III[e] colloque international de Chantilly (16-19 Octobre 1996), pp. 209 - 211 et p. 215 pour la datation à la fin du V[e] siècle et le début du IV[e] siècle avant J. C.

[52] P. Mijović, M. Kovačević, *Gradovi i utverdenja u Cernoj Gori*, Beograd, 1975, f. 1, fig. 26.

[53] N. Ceka, *Le koïnon des Bylliones, L'Illyrie méridionale et l'Epire dans l'Antiquité* , I, Clermont-Ferrand, 1987, pp. 135-149 et *Mbishkrime byline*, Iliria, 1987, 2, pp. 50 - 52 et *Fortifikimet antike*…, p.143.

[54] S. Dakaris, A. Christidis, J. Vokotopoulou, *art. cit*. p.56, fig..3.

[55] N. Ceka, *Fortifikimet antike*..., pp. 101 - 125.

[56] Concernant la période antique, voir : A. Baçe, *Qyteti i fortifikuar i Beratit* (rés. fr. *La ville fortifiée de Berat*, "Monumentet", 1971, 2, f. 46; H. Spahiu, *Qyteti iliro-arbëror i Beratit* (rés. angl. : *The Illyrian-Albanian city of Berat*), Tiranë, 1990, pp. 37-54.

diatons apparaissant régulièrement sur la façade. La façade est quadratique isodomique, à face bombée et une hauteur de deux pieds antiques.

Dans l'hinterland de Dyrrhachion il y a une ville de cette période à Përsqop. Le mur d'enceinte entoure une colline entière et a une planimétrie (1600 m, 15 ha) avec des tracés droits et deux bastions. L'unique entrée connue est oblique, située à côté du bastion Sud. La maçonnerie est du type emplecton avec séparations régulières, une façade quadratique isodomique, à face plate aux Nord, et bombée au Sud, et des rangées de deux pieds antiques[57].

Une phase plus avancée que Përsqop représente par sa planimétrie (1200 m, 10 ha) la ville illyrienne de Zgërdhesh[58]. Les tracés sont droits, avec des tours alignées à distances égales dans la plus basse partie de la ville. Les entrées sont obliques et protégées par des tours carrées. La maçonnerie est quadratique isodomique à face plate.

Un exemple intéressant est représenté par la citadelle de Shënlli, au-dessus de la vallée de Shkumbin, près d'Elbasan. Sa planimétrie est simple, où se distinguent un bastion et une entrée oblique. Sa maçonnerie est polygonale sur roche et quadratique isodomique, comme Përsqop, dans les parties douces. La découverte d'une tombe avec des pièces de monnaies et des objets du troisième quart de siècle du IV^{e} siècle avant J. C. font dater la citadelle et son mur vers le milieu du IV^{e} siècle avant J. C.[59].

Le polygonal de cette citadelle crée aussi le lien avec le fragment polygonal de la citadelle de Shkodër, l'unique partie de la fortification préservée ensemble avec une entrée frontale[60]. La même technique de construction, avec combinaison du polygonal avec le carré à rangées irrégulières se retrouve également à Ulqin (Olchinum)[61] , de même qu'à Xibër, dans la vallée de Mat[62].

---

[57] N. Ceka, *Aperçue...*, f. 146, tab. IV, 3 ; A. Baçe, *Kullat, dhëmbëzimet dhe platformat për artileri të fortifikimeve ilire* (rés. fr. : Les tours, les décrochements et les plates-formes d'artillerie des fortifications illyriennes, Monumentet, 1987, 2, pp. 46-47, fig.73.

[58] S. Islami *La ville illyrienne à Zgërdhesh*…, pp. 22- 223, fig.2.

[59] N. Ceka, *Vështrim arkeologjik në rrethin e Elbasanit* (rés. angl. : Archaeological survey of the Elbasan region), Monumentet, 3, 1972,

[60] P. Cabanes, M. Korkuti, A. Baçe, N. Ceka, *op. cit*., pp.265-267.

[61] B. Boshković, P. Mijović, M. Kovačević, *Ulcinj*, I, Beograd, 1981, p.142, LIV,2; LV, 1.

[62] S. Islami, *Kalaja e Xibrit*, Konferenca e Dytë e Studimeve Albanologjike, II, Tiranë, 1969, pp. 315 -319.

La technique de construction typique à cette période de fortifications se retrouve aussi dans des reconstructions de centres de la troisième période. A Olympe il y a eu un élargissement qui double la superficie de la ville, réalisé avec une maçonnerie quadratique isodomique[63] du type de Byllis. La même technique a été utilisée aussi dans une reconstruction radicale d'Amantia, en incluant la typologie du tour au-dessus de l'entrée oblique, tout comme à Byllis[64], ainsi que dans des réparations sur le mur d'enceinte de Klos[65].

Apollonia témoigne d'une construction de cette période dans le grand bastion du côté est, réalisée avec un crépis à quadratique isodomique, à face plate et une superstructure en briques, un modèle qui a inspiré également la reconstruction du mur d'enceinte de la ville de Gurëzezë, une construction entière dans la ville de Margëlliç, une nouvelle enceinte dans la citadelle de Kanina et dans la ville de Treport[66]. La poursuite de cette technique de construction en Apollonia apparemment a dû être déterminé en partie par l'absence du matériel pierreux, mais il y a aussi un rapport avec l'usage de cette technique en Ambracie[67] et à Magna Graecia[68].

Dans les territoires épirotes cette période de construction est représentée surtout en Thesprotie, où l'exemple le plus clair c'est Lelovo (Batiae). Sa planimétrie (1900 m, 18 ha) est caractérisée par des lignes longues peu sinueuses et avec des tours dans les endroits stratégiques[69]. Sa maçonnerie est quadratique, avec de grands blocs à face plate, taillés sur les côtés, comme à Byllis. Les entrées frontales ont un schéma semblable à Byllis et l'une d'elle est couverte par une arche.

Un autre exemple c'est Kastrion (Argos Ippation). Sa planimétrie (2500 m) est caractérisée par un emplacement régulier des tours sur les endroits éventuels d'attaque, comme à Zgërdhesh. Ses portes sont frontales, ou obliques, protégées par des tours d'un

[63] N. Ceka, *Qendrat e fortifikuara të amantëve...*, pp. 39- 40; B. Dautaj, *art. cit*., pp. 60-63:

[64] N. Ceka, *Qendrat...*, pp. 29-32.

[65] N. Ceka, *Fortifikimet...*, p. 128.

[66] N. Ceka, *Fortifikimet antike...*, p. 133 et 136; A. Baçe, *La ville fortifiée de Kaninë*, Monumentet, p. 27; V. Bereti, *Gjurmë të fortifikimeve në vendbanimin në Triport* (rés. fr., Traces des fortifications dans Triport) Iliria, 1993, 1-2, pp. 143- 159.

[67] J. Andreou, *Ambracie, une ville ancienne se reconstitue peu à peu par les recherches*, L'Illyrie méridionale..,II, p. 93

[68] D. Mertens, *Städte und Bauten der Ëestgriechen, Hirmer Verlag*, München, pp.421-436.

[69] N. G. L. Hammond, *op. cit*., p. 55, pl. 3 et 20, 1-3.

côté et les portes 5 et 6 ont eu apparemment des tours au-dessus du couloir, tout comme à Byllis. La maçonnerie est polygonale[70].

Une phase avancée, pareille à Byllis même pour l'encerclement d'un sommet de colline, représente Raveni (Phanote)[71]. Sa planimétrie (590 m, 2 ha), est simple, avec des lignes longues droites et des tours à des endroits éventuels d'attaque. L'entrée est oblique. La maçonnerie est quadratique isodomique avec des blocs massifs.

En Molossie on pouvait ranger dans ce type Gardiki (Klimatia)[72], par l'emplacement d'une tour à côté de l'entrée et l'appareil quadratique.

Pour la présentation des deux derniers groupements, qui recouvrent la période du IV^e^ siècle avant J.C., l'on ne peut pas ne pas remarquer une forte influence venant de l'Épire, principalement de Thesprotia, durant le premier quart de ce siècle. Cette influence comprend les modèles planimétriques avec les préférences de placement de la fortification, les éléments de fortification, comme les entrées et les tours, le traitement des courtines, ainsi que la technique de construction. Il est possible que cette influence ait été réalisée dans les conditions créées par les alliances atintanes-molosses et chaones durant les événements de la guerre de Péloponnèse, de l'intervention illyrienne pour le retour d'Alcetas sur le trône molosse, en 385 avant J.C., et l'union des contrées épirotes dans la Ligue Molosse[73]. Apparemment Apollonia, liée avec Corcyre, a été fermée face à cette influence et influença peu sur son hinterland illyrien.

V^e^ période : Première moitié du III^e^ sc. avant J. C. *(Fig. 5)*

Au IV^e^ siècle avant J.C., ensemble avec la stabilisation des koïnons urbains, prit fin l'époque des grandes fortifications de caractère urbain. L'attention a été tournée vers la construction interne des villes et des complexes monumentaux dans leurs agoras. En conséquence, les principales fortifications du siècle suivant sont liées à l'activité des rois locaux.

Le principal exemple en est Antigoneia[74], construite par Pyrrhus en honneur de sa femme vers l'an 295 avant J. C. La

[70] *Ibid.*, p. 67, pl. 6 et 20, 15.

[71] N. G. L. Hammond, *op. cit*., pp. 186-187, pl. 16, Pl. XII, a et S. Dakaris, *Thesprotia*..., p. 156, fig. 57.

[72] *Ibid.*, pp. 191-192, tab. XI, b.

[73] P. Cabanes, *Les Illyriens de Bardylis à Genthios*, Paris, 1988, p .93.

[74] Dh. Budina, *Antigonee*, Iliria, II, 1972, pp. 280- 286 et *Antigonea d'Epire et son système urbain*, L'Illyrie méridionale..., II, pp.113- 115.

planimétrie de la ville (4000 m, 46 ha) est articulé en surface avec des fonctions diverses : l'acropole et la *basileia* sur la plus haute partie, entourés par deux murs particuliers ; la zone résidentielle avec l'agora sur la partie centrale et l'*euchorion* sur la plus basse partie, ayant le plus proche contact avec la *hora*. Les tracés des murs sont caractérisés par l'emplacement régulier des tours dans la plus éventuelle zone d'attaque. Les entrées sont protégées par des tours et le couloir de l'entrée principale passe entre deux tours. La maçonnerie c'est de l'emplecton avec des séparations obliques, avec une façade quadratique isodomique, d'une hauteur d'un pied et demi (45 cm), mais il y a aussi du polygonal dans les parties rocheuses.

Ce type de fortification se rencontre sur la même région dans la ville de Ktismata[75], en haut de la vallée de Drino. Elle est liée à Antigonea en particulier par l'appareil isodomique avec des blocs quadratiques à face plate, à hauteur de rangées de 45 cm. A la sortie de la vallée, sur les gorges d'Antigoneia, se trouve une autre fortification de ce type : la citadelle de Lekël[76]. Sa maçonnerie est aussi du même type que celle d'Antigoneia et se caractérise par l'usage d'appareil quadratique et du polygonal.

Sur le territoire de la Chaonie ce type de fortifications est représenté par les reconstructions du mur d'enceinte à Bouthrôtos, en l'appliquant à la porte aux tours et dans un fragment considérable près de la porte du Lion[77].

Dans la contrée amantine une construction *ex novo* de cette période est représentée par la citadelle de Cerje[78]. Sa planimétrie est carrée, avec des tours dans trois des coins, dont l'une ronde.

La construction d'une tour ronde caractérise aussi la construction d'une cour fortifiée devant l'entrée nord de Byllis[79].

Apollonia a eu une période radicale de construction à cette époque, apparemment sous la pression du royaume épirote du temps de Pyrrhus et d'Alexandre au début du III siècle avant J.C., ou de Philippe V, a la fin de ce même siècle. La maçonnerie de cette période se distingue par l'utilisation des cadres autour des blocs carrés à face plate et inscription du monogramme de damossie. Des

[75] N. G. L. Hammond, op. cit., p. 201, pl.17. Il faut peut-être chercher ici la ville de Berenice, construit en même temps qu'Antigoneia.
[76] P. Cabanes, M. Korkuti, A. Baçe, N. Ceka, *op. cit.*, p.125.
[77] N. Ceka, *Fortifikimi antik i Butrintit...*, pp. 32-33.
[78] N. Ceka, *Qendrat e fortifikuara të amantëve...*, pp. 40-42
[79] N. Ceka, *Fortifikimet antike...*p.104, fig. 5.

autres éléments soulignent l'utilisation des tours rondes qui apparaissent justement à cette période[80].

Dans l'hinterland de Dyrrhachion appartiennent à cette période la reconstruction de l'entrée principale de la citadelle de Dorëz, avec un couloir passant entre deux tours[81] et avec la maçonnerie typique quadratique isodomique. Même la ville de Zgërdhesh a une reconstruction de cette période avec l'ajout d'une tour ronde du côté oriental et l'utilisation de la maçonnerie quadratique isodomique avec des blocs encadrés.

Lis[82] est la seconde ville dynastique *ex novo* que l'on connaît de cette période dans les régions illyriennes. Tout comme Antigoneia, elle est caractérisée par une articulation à plusieurs espaces de sa planimétrie. Dans la partie la plus haute il y a la *basiléia* avec les casernes de la garnison situées dans le mur séparateur d'avec la ville basse, comme zone résidentielle. Un troisième espace est représenté par la zone du port située au bord du fleuve et séparée de la partie résidentielle par un *diateichisma*. Le tracé des murs est sinueux et avec un nombre important de tours. Les entrées sont multiples et ont une tour à côté de la porte. Il y a aussi une tour ronde sur un endroit propice pour l'installation de catapultes. L'entrée principale au sud dans la zone portuaire est de même schéma que celle d'Antigoneia, avec le couloir entre les deux tours. La maçonnerie est quadratique dans les parties plates, et polygonales en élévation.

Avec ces traits Lissos témoigne d'une forte influence venant du sud, soit pour le type et les éléments planimétriques (*basileia*, la porte entre les deux tours), soit pour la technique polygonale de la construction, pareille aux constructions de Pyrrhus en haute Atintanie.

Cette influence s'était étendue même vers le nord, où le modèle le plus proche c'est la citadelle d'Ošanič, centre du koinon des Daorses.

Nous devons souligner que c'est aussi l'époque d'une influence qui vient directement de l'Acarnanie. On s'en aperçoit clairement si l'on observe la planimétrie de Lissos, dont les ailes des murs descendent de l'acropole pour englober le port fluvial, une copie du modèle de Stratos. Un autre type acarnanien, unique pour l'Illyrie du Sud, représente aussi la forteresse de Bushati, à proximité de

[80] V. Dimo, *Gërmime të reja në murin rrethues të Apollonisë*, Iliria,1989, 1, pp. 199-213; C. Balandier, L. Koço, Ph. Lenhardt, *art. cit.*, p. 67; fig. 79, tours 1, 5-10.

[81] N. Ceka, *Lindja e jetës qytetare...*, tab. VI, A ; P. Cabanes, M. Korkuti, A. Bace, N. Ceka, *op. cit.*, pp. 258-259.

[82] F. Prendi, K. Zheku, *La ville illyrienne de Lissus, son origine et son système de fortification*, Iliria, II, 1972, pp. 239-268.

Shkodra, où le mur d'enceinte dépasse les crêtes des collines, en ceinturant une vallée réservée à l'habitation.

* * *

Nous terminons ce synopsis du déyeloppement des fortifications urbaines dans l'Illyrie du Sud et en Épire sur certaines conclusions.

L'évolution des planimétries des centres fortifiés et de la technique de leur construction a été liée au développement de la vie urbaine à leur intérieur, aux événements politico-militaires, ainsi qu'au progrès dans le domaine de la poliorcétique. Depuis la période proto-urbaine, ces fortifications ont été liées aux formes de l'organisation économico-politique territoriale, connues par la suite comme des koinons. Vers le milieu du V^{e} siècle, par le procès du synœcisme, elles ont donné vie aux cités et aux centres urbains fortifiés. Les fouilles archéologiques ont attesté un décalage évident, de plus d'un siècle, entre le temps de la fondation des villes et leur peuplement entier. Cela veut dire qu'à cette période-là, celles que nous appelons cités, étaient des constructions de caractère surtout militaire et religieux, qui servaient à la population éparpillée dans les villages, de lieu de refuge en cas de guerre, de lieu de rassemblements politiques et religieux, mais aussi de places pour les marchés protégés à des jours particuliers. C'est le modèle souligné par Pseudo-Scylax pour la Chaonie et la Thesprotie comme le *kata komas*, donc une population qui habitait dans les villages, dans une réalité urbaine différente de celle des colonies hellènes de la région côtière, dont la population habitait surtout à l'intérieur de l'enceinte de la cité. Ce n'est qu'au cours du III^{e} siècle après J. - C. que les fortifications sont conçues comme un habillement militaire de la vie civile, lié à la production et à l'échange commercial. C'est le modèle d'Antigoneia et de Lissos, planifié dès le début pour une articulation des espaces fonctionnelles, à un grand nombre de portes pour faciliter le déplacement des habitants, et en appliquant le système orthogonal dans la zone résidentielle. C'est aussi la période où les anciennes cités également formèrent les agoras et construisirent des monuments publics, appliquèrent le système orthogonal, combinée avec le type péristyle des habitations, et sanctionnèrent en général leur système républicain autonome à l'intérieur des structures monarchiques de la Symachie Épirote ou du Royaume Illyrien.

Une deuxième conclusion a affaire au développement parallèle des fortifications urbaines largement étendues en Épire et en Illyrie du Sud, sous la forme d'une koinè architectonique, laquelle s'étend dans l'architecture civile aussi. L'apparition plus ancienne de ces types en Épire témoigne que cette région-là était le principal centre de leur création et de leur étendue vers le Nord. Il n'y a pas de doute qu'Épire pouvait absorber les avantages de l'architecture militaire des régions voisines de la Grèce aussi, surtout de

l'Acarnanie, à la deuxième moitié du V^{e} siècle après J. -C. Ceci devient évident dans la technique de construction, laquelle se déplace parallèlement avec les groupes des maîtres ambulants, du fait que le type des cités acarnaniennes est différent de celles épirotes et illyriennes, et de celui des colonies hellènes d'ailleurs, y inclus un très vaste territoire inhabité, et certains temples, à l'intérieur d'une fortification de quelque kilomètres. Il parait qu'au cours de la première moitié du IV^{e} siècle après J.- C. l'Épire fût le centre de la création des types et techniques de construction des fortifications urbaines et de leur transfert vers le Nord, où un procès d'urbanisation était en train de se développer largement. Ce même vecteur eut suivi également le transfert des autres modèles architectoniques, comme le théâtre, la stoa, le temple prostyle, etc. D'autre part, l'Illyrie du Sud fut la contrée où se croisèrent d'autres expériences architectoniques aussi qui venaient d'Apollonia, de Dyrrhachion, de Magna Græcia, de la Macédoine, ou de la Grèce continentale. Les deux grands centres citadins illyriens, Amantia et Byllis, ont apporté des témoignages du traitement local de ces expériences et de la création des modèles avancés dans la réalisation du théâtre, de la stoa, du stade, etc. Les données de jusqu'à présent parlent aussi de la priorité de ces deux centres dans le traitement de la forme architectonique de la voûte et son utilisation premièrement dans l'architecture militaire et sépulcrale et ensuite dans les édifices publics également.

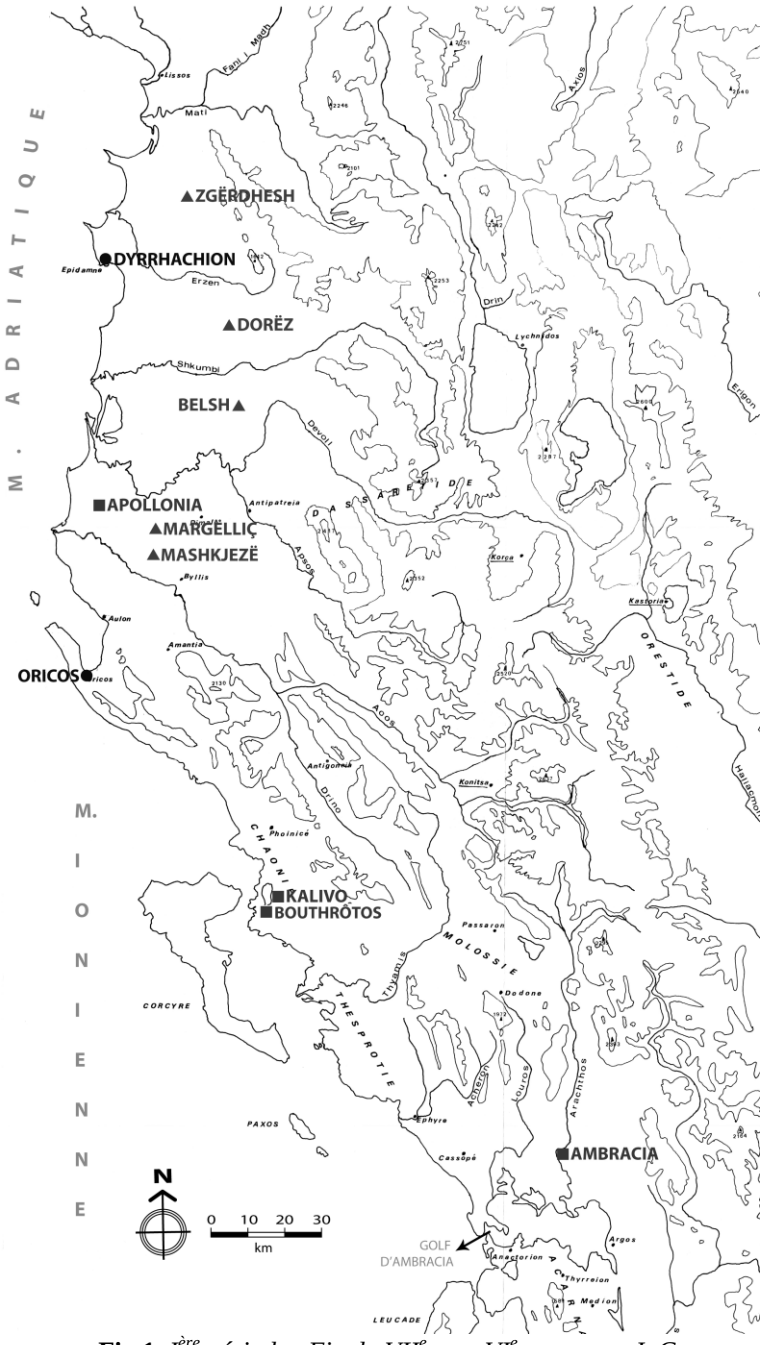


Fig.1. *I[ère] période. Fin du VII[e] sc. - VI[e] sc. avant J. C.*

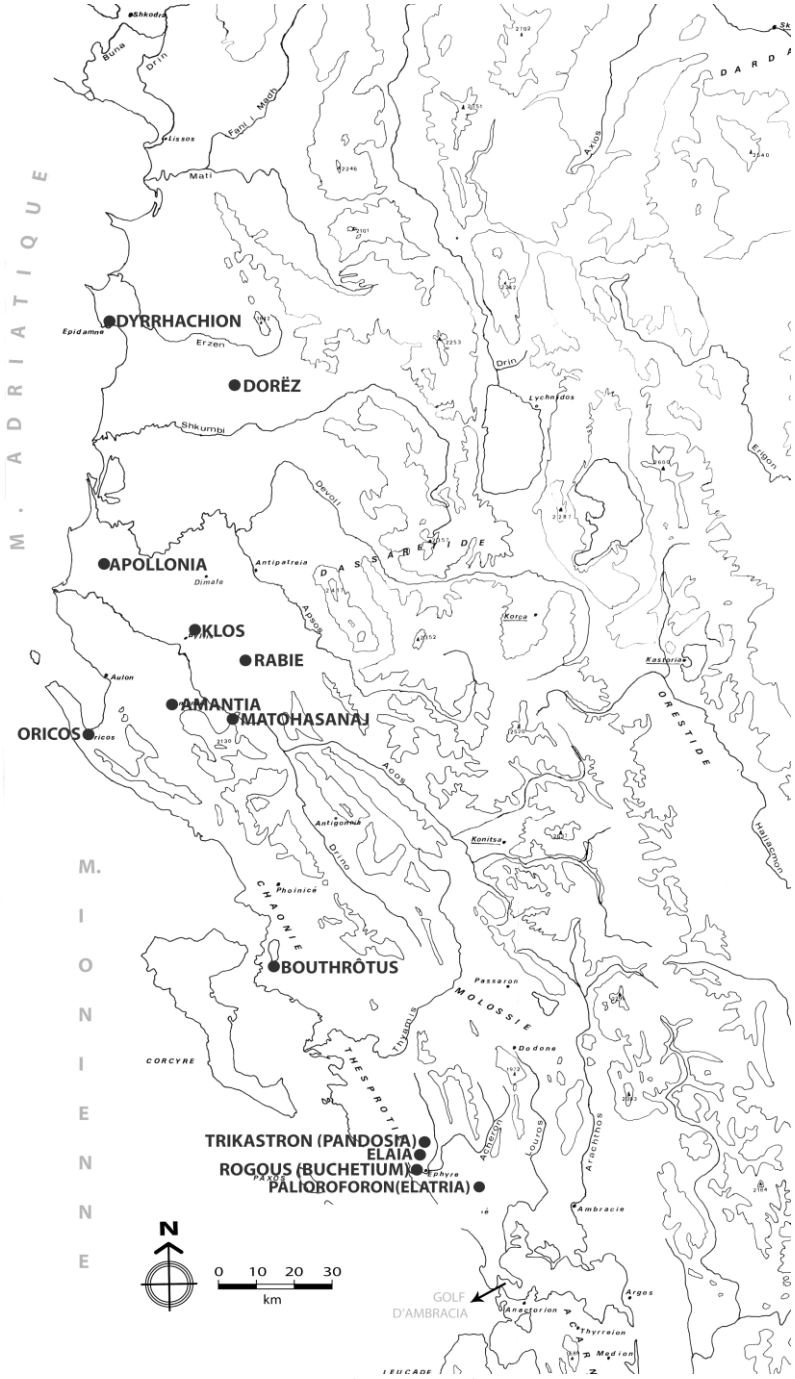


Fig. 2. *II^e période V^e sc. avant J. C.*

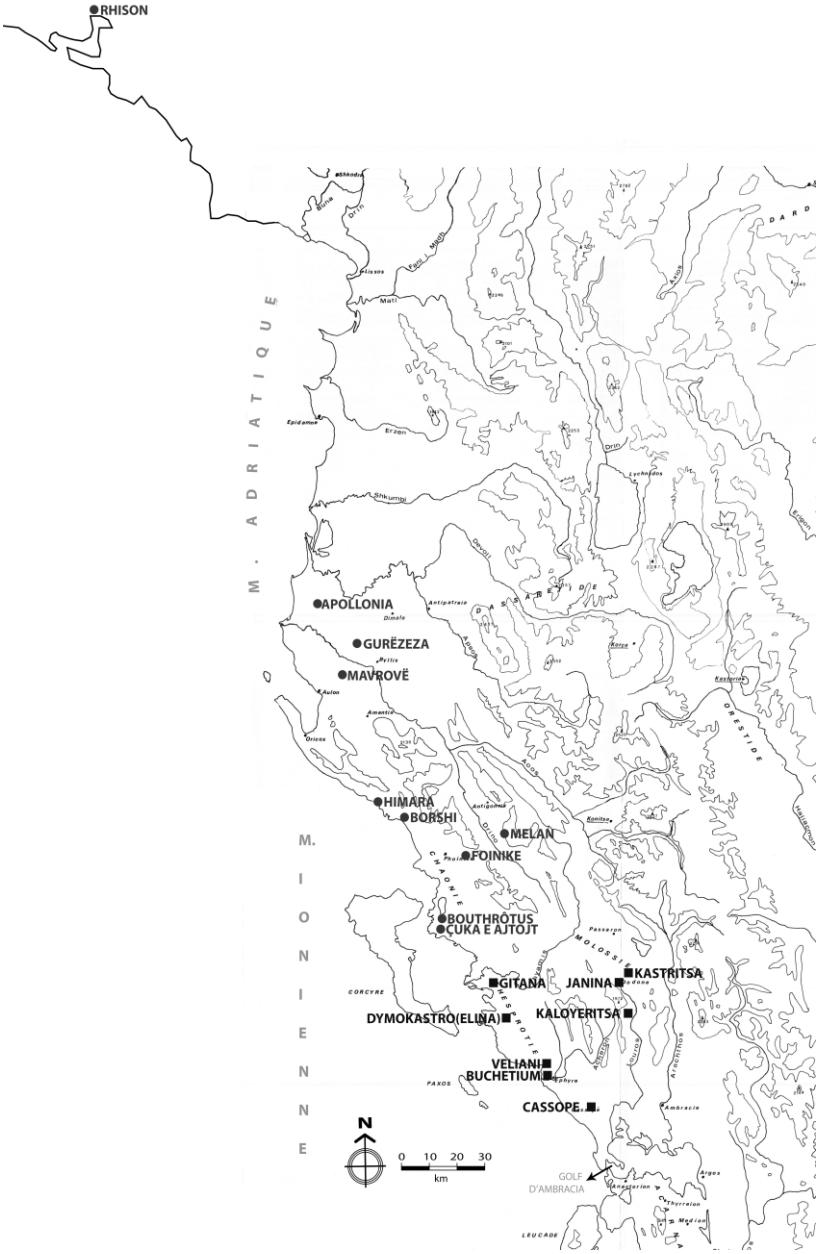


Fig. 3. *III^e^ période Fin du V^e^ sc. – premier quart du IV^e^ sc. avant J. C.*

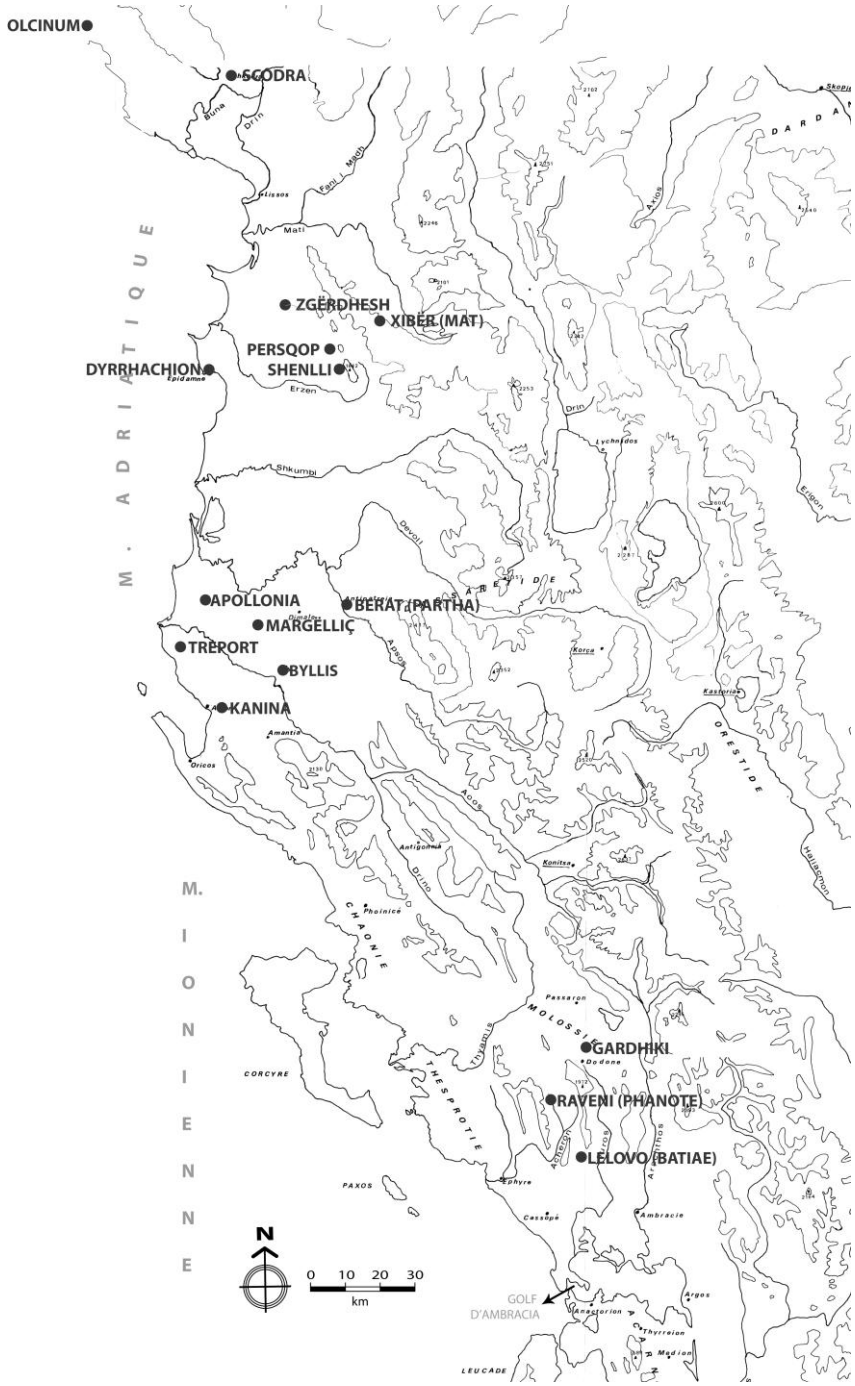


Fig.4. *IV^e période. Second quart du IV^e sc. – fin du IV^e sc. avant J.-C.*

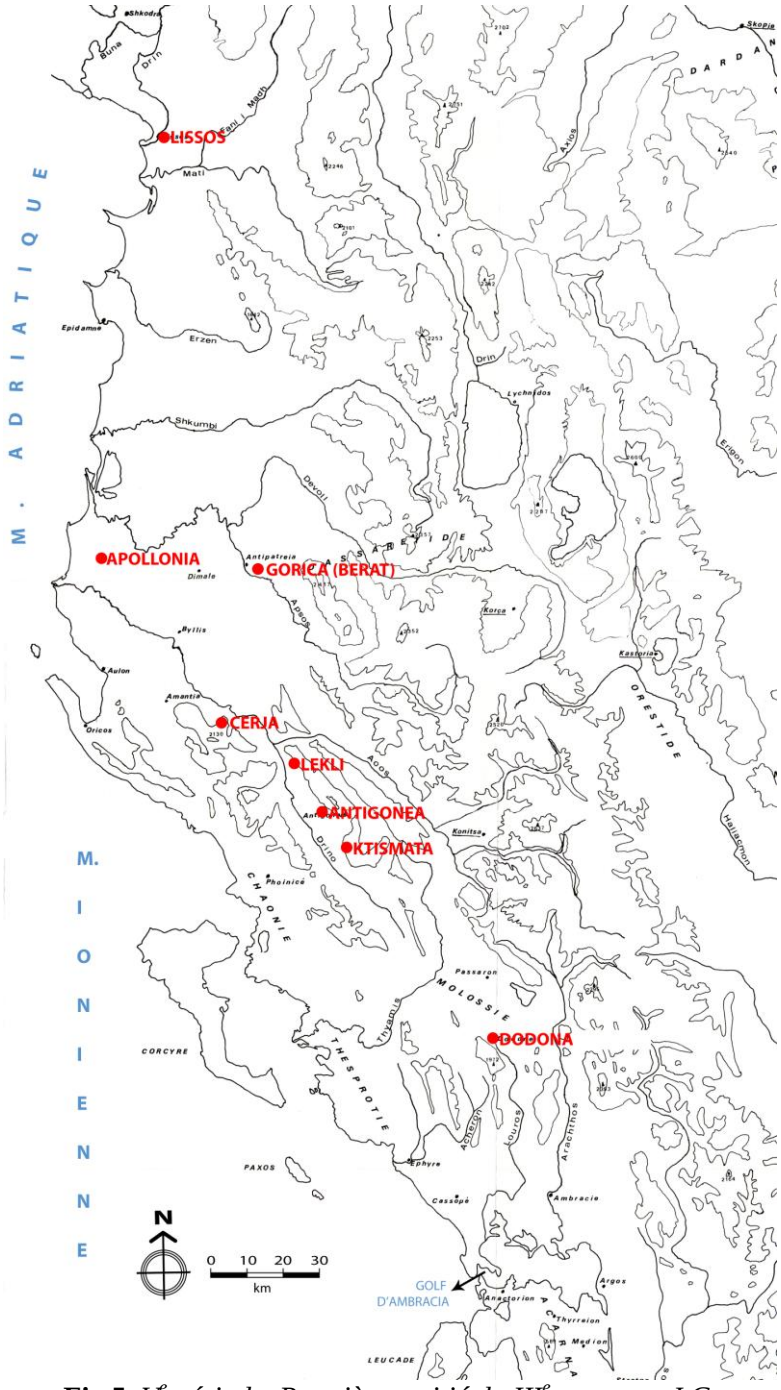


Fig.5. *V^e période. Première moitié du III^e sc. avant J.C.*

Beqir META

LA CONFRONTATION ALBANO-GRECQUE A PROPOS DE HIMARA 1920-1924

Himara est une contrée albanaise avec des traits d'appartenance nettement nationale albanaise. Selon les études les plus sérieuses et sur la base de nombreux témoignages provenant de tous les domaines, il est clairement prouvé que la minorité grécophone à Himara n'est pas grecque. Elle est simplement une minorité linguistique, bilingue d'ailleurs, de nationalité albanaise. Les faits historiques, la tradition autochtone, la langue et l'héritage oral, toponymique et onomastique témoignent entièrement que les Himariotes sont des Albanais. Les Himariotes ont donné une contribution précieuse au Mouvement National Albanais et pour la proclamation de l'Indépendance de l'Albanie, ce qui a été clairement mis en évidence par l'historiographie albanaise.

Après la Première Guerre Mondiale le mouvement patriotique albanais à Himara a été ravivé. Un rôle particulier y a joué Spiro Gogo Koleka, qui avait contribué à la réunion du Congrès de Lushnja et à l'application de ses décisions. Avec d'autres patriotes, il a été signataire de beaucoup de documents adressés aux représentants des Grandes Puissances à la Conférence de la Paix, dans lesquels l'on s'opposait à tout effort pour annexer Vlora et Himara[1]. En mai 1920, Spiro G. Koleka a été nommé membre du gouvernement national. Il deviendrait, plus tard, l'un des organisateurs de la Guerre de Vlora contre les Italiens, à laquelle ont participés d'autres Himariotes aussi.

A ce temps-là, la clique philo-grecque dirigée par Spiro Milo, en profitant de l'absence du contrôle gouvernemental sur Himara, organisait la plus grande contrebande dans ces contrées[2]. Elle tira

[1] M. Çami, *Himara në vitet 1912-1914*, publié par l'Académie des Sciences d'Albanie, sous le titre de "Himara në shekuj" (Himara au cours des siècles), Tiranë 2006, p. 205.

[2] *Archives Centrales de l'État* (ACE), fonds Ministère des Affaires Intérieures (MAI), 1920, dossier 234, feuillet 32. Préfecture de Gjirokastra-MAI, Gjirokastër, le 7 juin 1920.

profit du vacuum créé par le déroulement des combats entre les forces albanaises et l'armée italienne. Lorsque celle-ci s'est éloignée de Himara, cette région est demeurée pendant un certain temps hors contrôle parce que les forces nationales albanaises ne se sentaient pas aussi fortes, devant les Italiens à Vlora, pour pouvoir retirer certains détachements albanais du front et les envoyer à Himara. En de telle circonstances le groupé dirigé par Niko Milo a proclamé l'autonomie de Himara dans sept villages[3]. Qazim Kokoshi informait Zog que "Nous, en ayant un ennemi en face, ne pouvions pas retourner à Himara et nous occuper de cette question"[4].

Inquiétée par le mouvement en Himara, la région de Kurveleshi a tenu une réunion générale et a proclamé Kurvelesh sous-préfecture par l'intermédiaire de Riza Runa. Kurveleshi a soumis à son administration également Borsh, Çorraj, Fterrë, Kuç, Bolenë et Kallarat, appartenant auparavant à Himara, ce qui avait assuré la majorité albanophone de cette sous-préfecture contre une minorité bilingue, grécophone et albanophone. Cette réunion a été considérée de dangereuse à ce moment-là. Q. Kokoshi suggérait à A. Zog de ne pas approuver la demande émanant de la réunion de Kurveleshi[5].

Le mouvement de S. Milo a provoqué de l'indignation et une grande tension parmi la population albanaise. A Vlora ont démarré les préparatifs pour éliminer, par les armes, ce mouvement[6]. Le Gouvernement s'est trouvé dans une situation difficile. Il a émis des instructions et entrepris des mesures énergiques pour arrêter toute action contre le mouvement séparatiste de S. Milo. Le Ministère des Affaires Intérieures a donné l'ordre, aux préfectures de Vlora et de Gjirokastra, de "prendre des mesures plus rapides et plus rigoureuses, même par les armes, en cas de besoin, pour arrêter toute action qui vise Himara"[7].

La situation créée a amené l'administration albanaise à entreprendre des mesures pour résoudre la situation par la paix. L'officier albanais de Himara, Koço Muka, suggéra au Gouvernement d'envoyer à Himara quelques officiers himariotes jouissant de la

[3] *Id*., dossier 16, Feuillet. 4-5. Lettre du Préfet de Vlora, Qazim Kokoshi, envoyé au Ministre de l'Intérieur, A. Zogu, Fier, le 20 juillet 1920.

[4] *Ibid.*

[5] *Ibid*.

[6] *Id*., feuillet 11-12, Préfet de Gjirokastra, Kol Tromara - MAI, le 7 octobre 1920

[7] *Id*., MAI - Préfecture de Gjirokastra et Préfecture de Vlora, le 10 octobre 1920.

confiance du peuple de Himara lequel, soulignait Muka, n'était pas contre le gouvernement albanais[8].

La Préfecture de Vlora aussi avait un plan pacifique pour la solution du problème, basé sur le fait que le peuple de Himara, en général, était en faveur de l'union avec la patrie et le gouvernement albanais. Selon ce plan, de la "partie" albanaise dans les villages de Himara seraient recrutés, comme gendarmes, un certain nombre d'hommes qui agiraient dans leurs villages. De cette manière se préparerait, par la volonté de la partie patriote de la population, l'union de Himara avec le gouvernement albanais. A part ceci, l'on nommerait des officiers en réserve qui resteraient dans leurs villages pour y faire la propagande de l'union[9].

Mais le gouvernement albanais était sous la forte pression grecque aussi. Le Gouverneur Général de l'Épire avait demandé à Gjirokastra que "la citoyenneté actuelle de Himara demeurera honorable comme elle l'est aujourd'hui, et que tout effort mené pour troubler cette tranquillité présente ne donnera aucun fruit. Tout ce qui serait fait contre Himara laisserait une mauvaise impression au gouvernement grec et enfin produirait finalement des événements indésirables"[10].

Le gouvernement albanais a été inquiété par cette intervention. Le Ministère des Affaires Étrangères (MAE) la considérait comme "une piège politique pour obtenir un document officiel dans lequel l'on accepterait l'existence de l'autonomie de Himara"[11]. Le Gouverneur de Himara avait trois fois mentionné l'autogouvernance de cette région et avait souligné que ce statut avait reçu l'approbation du gouvernement de Tirana. Le Ministère des Affaires Étrangères a critiqué l'action de N. Delvina, lequel sans prendre l'avis de son gouvernement, avait répondu au gouverneur de Jannina sans contredire le mot *autogouvernance*, supposé accepté par le gouvernement de Tirana. Ainsi le MAE pensait qu'il avait livré à la Grèce un acte officiel qui prétendument acceptait l'autogouvernance de Himara. D'autre part, pour confirmer cet acte, dans une lettre qu'il adressait au préfet de Gjirokastra, Niko Milo reprenait la phrase "aux confins de Himara autogouvernée reconnue par le gouvernement

[8] *Id*., feuillet 26, Lettre du Commandant de la Compagnie de la Gendarmerie de Tepelena, Koço Muka, adressée à N. Delvina.

[9] *Id*., Lettre de N. Delvina - MAI Gjirokastër, le 29 octobre 1920.

[10] *Id*., dossier 17, feuillet 1-2. Note du Gouverneur Général de l'Épire à la Préfecture de Gjirokastra, Jannina, le 11 septembre 1920.

[11] *Id*., dossier 16, feuillet 17-18, Lettre de MAE - MAI, le 2 novembre 1920.

respectif de Tirana"[12]. Le MAE conseillait que ces employés ne se mettent pas en contact direct pour des problèmes pareils, qui étaient du ressort du MAE, et demandait que la Préfecture de Gjirokastra réponde à N. Milo que le gouvernement de Tirana n'avait pris aucune décision pour reconnaître l'auto-gouvernance de Himara[13].

Dans cette situation où il n'était pas opportun d'intervenir militairement à Himara, le Conseil des Ministres a décidé que, de la part de la préfecture, soient prises les mesures nécessaires et que " des sacrifices morales et matérielles soient faites à Himara, pour que le peuple de la région se soulève et que Himara soit dominée ainsi par notre puissance"[14].

En poursuivant avec la politique du rapprochement avec les Himariotes, sur une proposition de la préfecture de Vlora, le Ministère des Affaires Intérieures (MAI) a interdit le recrutement militaire à Himara[15].

En janvier 1921 à Himara régnait l'anarchie. Plus personne n'obéissait à la famille Milo, le principal instrument de la politique grecque sur place. Ils avaient perdu toute influence sur le peuple[16].

L'ancien président du Parlement, Kacimbra, de Gjirokastra, avait fait un pacte avec les Himariotes, lesquels ont affirmé que leur majorité voulait prendre part aux élections[17]. Or, comme la situation à Himara n'était pas tranquille, il a proposé que pour les seconds électeurs les Himariotes votent dans les villages de Piqeras ou de Shën Vasil. Kacimbra proposait qu'à l'aide des nationalistes himariotes fût menée de la propagande pour attirer aux élections même la partie adversaire[18]. Plus tard le MAI a instruit que les élections pour le député de Himara fussent développées à Gjirokastra et recommandait que les Himariotes y participent aussi massivement que possible. Mais la participation des Himariotes aux élections était insignifiante. Parmi 8000 électeurs n'ont voté que 50[19]. C'est pour cette raison que le MAI envisageait considérer les élections de

[12] *Ibid.*
[13] *Ibid.*
[14] *Id*., feuillet 24, Décision du Conseil des Ministres, le 1er décembre 1920.
[15] *ACE*, fonds MAI, 1921, dossier 48, feuillet 1-3, Préfecture de Vlora - MAI, le 10 janvier 1921.
[16] *Id*., dossier 46, Feuillet 1-2, Préfecture de Gjirokastra - MAI, le 24 janvier 1921.
[17] *Id*., dossier 23, Feuillet 8, MAI - aux préfectures de Vlora et Gjirokastra, le 24 janvier 1921.
[18] *Id*., Feuillet 9. Dh. Kacimbra et Kiço Koçi - au Gouvernement, le 26 janvier 1921.
[19] *Ibid*. feuillet 30.

Himara d'illégitimes. Il a recommandé que les seconds électeurs de Himara votent seulement pour le député de Himara et non pas pour tous les députés de la circonscription, comme sanctionnait par la loi. Mais cette idée a été contredite par la Préfecture de Gjirokastra. Le sous-préfet, Hasan Dosti, considérait nuisible l'annulation des élections. D'autant plus que de seconds électeurs, au nombre insignifiant de votes, étaient proclamés aussi dans beaucoup de villages grécophones de Libohova et de Delvina. L'exclusion des seconds électeurs de Himara du vote pour les députés de la province de Gjirokastra créerait une mauvaise impression chez les nationalistes de Himara, dont une partie en était chassée pour cette raison, et souffrait à Delvina et à Saranda. D'autre part, si ceux-là ne votaient que pour le député de Himara, celui-ci n'aurait pas la même position que les autres députés du parlement albanais et cela ne servirait pas le but commun : rattacher Himara à l'administration albanaise[20]. Après cela le MAI a reconsidéré sa position et a donné l'instruction que les seconds électeurs de Himara participent, au même titre que les électeurs des autres comtés, à l'élection des députés[21]

Mais le gouvernement grec aussi cherchait à être un pas plus avant que le gouvernement albanais concernant la question de Himara. Le 27 avril 1921 il a désigné comme gouverneur de Himara, Stefan Zhupa, de Dhërmi, qui était capitaine de l'armée grecque. La nomination a été accueillie avec enthousiasme par les grécomanes à Himara et à Corfou[22]. La situation était dangereuse. A Corfou la rumeur courait que Vehip Runa avait menacé les Himariotes en disant que s'ils ne se rattachaient pas à l'État albanais, Himara serait entièrement incendiée.

De Himara l'on a immédiatement envoyé une commission à Corfou où ont démarré les démonstrations anti-albanaises et l'inscription des bénévoles. À Athènes a été réuni le Conseil des Ministres pour discuter la question de Himara, alors que l'on a augmenté la pression et la répression contre les Albanais de Çamëria, où se déployait la campagne pour la collecte des armes[23]. Un jour plus tard, un cargo grec a débarqué à Himara 50 soldats grecs, des armes et des munitions[24].

[20] *Id*., Feuillet 102. Le sous-préfet de Gjirokastra, Hasan Dosti, MAI, le 13 mars 1921.
[21] *Id*., feuillet 111. Instructions du MAI, le 15 mars 1921.
[22] *Id*., Feuillet dossier 46, feuillet 18 Préfecture de Gjirokastra-MAI, le 27 avril 1921.z0
[23] *Id*., Sous-préfet de Gjirokastra, Aqif Përmeti - MAI, le 10 mai 1921.
[24] *Id*., feuillet 33. Préfecture de Gjirokastra - MAI, le 11 mai 1921.

Les notables de Himara avaient envoyé une lettre aux notables de Dukati aussi, par laquelle ils informaient que Vehip Runa, de Nivica, au nom du peuple albanais et du Comité albanais, leur avait demandé de renoncer à l'autogouvernance de Himara. Il avait clairement fait savoir qu'en cas contraire, le peuple albanais et le Comité albanais anéantiraient l'autogouvernance par les armes. Les notables de Dukati avaient répondu qu'ils obéiraient aux ordres du gouvernement et ils ont invité les Himariotes à les rejoindre puisqu'ils étaient frères[25]. Quatre ou cinq jours après, les soldats grecs, qui avaient débarqué à Himara, sont repartis vers Corfou[26].

Cependant la presse s'était mise à critiquer le gouvernement concernant son comportement apathique vis-à-vis de Himara. Le journal "Mbrojtja kombëtare" (*la Défense nationale*) écrivait que Himara comptait 10 000 habitants, "tous des Albanais, par toutes les qualités ils sont les vrais fils des Pélasges et sans aucun doute ils présentent le caractère d'un Albanais ancien, brave, fidèle, combattant et patriote généreux"[27], mais elle était laissée de côté par le gouvernement albanais.

Dès après la guerre contre les Italiens, le gouvernement, bien que n'ayant la moindre interdiction ni restriction, avait laissé cette petite région albanaise devenir un instrument grec. Le gouvernement redoutait la Grèce car elle pouvait franchir la frontière de 1913, mais en vain, parce que si la Grèce se décidait de le faire, elle ne surveillerait pas la prise de Himara par le gouvernement albanais[28]. Elle qualifiait ce comportement du gouvernement albanais comme le résultat du Protocole de Kapshtica, qui était considéré erroné. Le journal suggérait qu'il fallait rattacher Himara à l'Albanie pendant que la Grèce était en guerre avec la Turquie, parce qu'après cette guerre, elle intensifierait sa pression pour consolider l'influence grecque à Himara. "Bien qu'elle se trouve en guerre comme un lion blessé, la Grèce ne renonce pas à Himara, parce qu'elle en apprécie la valeur et la renommée qu'elle lui donnera demain, quand elle sera unifiée. Politiquement, stratégiquement et nationalement, Himara occupe la première place pour l'Albanie. A tout cela le gouvernement n'en tient pas compte. Mais alors les patriotes du littoral, avec leurs frères des autres contrées, penseront d'eux-mêmes à l'union de Himara soit par

[25] *Id.*, dossier 45, Feuillet 91-92. Le préfet de Vlora, Qazim Koculi - MAI, le 12 mai 1921.
[26] *Id.*, Feuillet 95. La préfecture de Gjirokastra - MAI, le 14 mai 1921.
[27] *Himara*, "Mbrojtja Kombëtare", Vlora, le 10 février 1921.
[28] H. Xhelo, *Greqia e Vogël brenda në Shqipëri*, "Mbrojtja Kombëtare", le 12 mai 1921.

des manières sages, soit en tirant l'oreille. Comment pouvons-nous laisser sept villages en rébellion ? Comment pouvons-nous faire de l'Albanie une colonie des ennemis ? Que le gouvernement n'aille pas par des "Que dieu le veuille !", mais qu'il agisse vite par tout moyen, car les Himariotes grécomanes, qui dominent aujourd'hui Himara albanaise, sont plus dangereux que les Essadistes des années auparavant, parce que ceux-ci étaient loin du père, tandis que ceux-là ont au bout du nez la Grèce et travaillent systématiquement en ayant plusieurs Essads et plus braves que lui, qui reçoivent des ordres de Jannina et de Corfou. Aujourd'hui il est le temps de voir unie Himara, d'annuler le Protocol de Kapshtica et de ne pas laisser passer par la tête les bluffs des Grecs"[29].

Parmi la population des zones environnantes l'on ressentait encore l'odeur d'un mouvement pour pénétrer à Himara par la force[30]. Cette situation avait alarmé le gouvernement qui a donné des ordres catégoriques pour freiner tout sorte d'action. Le Ministère de l'Intérieur attirait l'attention des préfectures de Vlora et Gjirokastra sur le fait que dans les milieux officiels et populaires sur place était éveillé un désir pour occuper Himara. Il affirmait que ce mouvement était dû à deux raisons : "d'une part un patriotisme tout à fait erroné et de l'autre, une propagande étrangère s'intéressant à mettre l'Albanie dans quelque piège d'où elle ne sortirait pas vivante. Le gouvernement connaît fort bien l'importance de Himara. Mais son occupation par nous signifierait déclarer la guerre à la Grèce. Le gouvernement est bien déterminé que toute personne, cherchant à évoquer, dans une bonne ou mauvaise intention, une telle question dangereuse, soit condamnée même à la pendaison"[31]. Le Ministère de l'Intérieur avait ordonné d'instruire tous les fonctionnaires, civils ou militaires, de renoncer à de telles provocations et de faire connaître que quiconque fait une telle propagande sera arrêté et remis au Jugement politique à Tirana[32]. Mais d'autre part, pour exercer une pression sur les cercles grécomanes de Himara, le MAI a accepté de faire éloigner de Delvina les troupeaux de bétail de Himara après avoir prélevé l'impôt sur le bétail[33].

Le Ministère de l'Intérieur avait projeté l'union de Himara par des moyens pacifiques et en s'assurant l'appui de tous ses habitants. Il

[29] Ibid.

[30] *ACE*, fonds MAI, 1921, dossier 45, feuillet 97. La préfecture de Vlora - MAI, le 14 mai 1921.

[31] *Id*., feuillet 100. MAI - Préfectures de Vlora et Gjirokastra, le 15 mai 1921.

[32] *Ibid.*

[33] *Id*., feuillet 106. MAI - Préfecture de Gjirokastra, le 18 mai 1921.

avait consigné l'entrée des forces albanaises à Himara, ayant à la tête la commission représentative des Himariotes, dirigée par Spiro Koleka. Il donnait des recommandations catégoriques pour qu'aucun meurtre ne se produisît et que l'occupation fût pacifique aux yeux de l'Europe et avec le consentement de la majorité du peuple de Himara[34]. Pour rendre la tâche plus facile, la préfecture de Vlora proposait au gouvernement d'accorder une rémunération à certains chefs grécomanes. Accorder 500 napoléons à la famille Milo et 500 autres napoléons à certains autres[35].

Le gouvernement a fait doter d'une lettre de représentation son délégué plénipotentiaire pour la solution de la question de Himara. Il représenterait le gouvernement et résoudrait le problème sur la base des recommandations suivantes : -l'occupation de Himara par la gendarmerie albanaise devait se réaliser en accord avec les chefs de cette contrée, ayant le mandat de représenter le peuple de Himara ; -l'occupation devait être absolument pacifique. -Les officiers de la gendarmerie devaient être chrétiens et approuvés par S. Koleka; -provisoirement, le gouvernement albanais demandait qu'à Himara fût hissé le drapeau albanais, que la douane et la poste fussent reliées au gouvernement central. -Le sous-préfet de Himara serait élu par S. Koleka et admis par le peuple de Himara. -Les rapports entre le gouvernement central et Himara seraient définis sur la base des pourparlers entre les notables de Himara et le gouvernement. S. Koleka était autorisé à proposer au gouvernement central la nomination de quelques officiers himariotes ou chrétiens de la Préfecture de Gjirokastra[36].

Les mesures du gouvernement étaient efficaces. De manière pacifique, les forces de la gendarmerie albanaise sont arrivées à Himara le 1er juin 1921. Elles ont été accueillies avec grand enthousiasme par la population locale[37]. Désormais, l'autorité de l'État était restaurée, l'ordre et le calme rétablis.

L'accord conclu entre le représentant plénipotentiaire du gouvernement albanais, S. Koleka, et les représentants de Himara

[34] *Id*., feuillet 106. MAI - Préfecture de Vlora, le 24 mai 1921
[35] *Id*., feuillet 115. Préfecture de Vlora - MAI, le 24 mai 1921
[36] *Id.*, dossier 46, Feuillet 35. Lettre de représentation au gouvernement albanais à propos du délégué tout-puissant pour la solution de la question de Himara, le 27 mai 1921.
[37] Circulaires du MAI de 1920, Feuillet 17. Circulaire du MAI - aux préfectures, le 4 juin 1921.

stipulait[38] : -Le gouvernement albanais devait reconnaître les droits économiques particuliers ("venome"), dont la région jouissait à l'époque turque, en lui imposant une taxe fixe comme auparavant; -reconnaître une pleine liberté en matière religieuse et permettre aux églises de disposer de leur richesse, tout comme avant ; -dans les écoles de la contrée la langue albanaise serait indispensable (obligatoire) et officielle; -le grec serait enseigné comme seconde langue, là où le peuple manifesterait sa préférence ; -le service militaire serait fait régulièrement tout comme dans les autres contrées. –Généralement, les jeunes de cette région feraient leur service militaire à la partie inférieure de Shkumbin. -En temps de guerre l'on tiendrait compte des règles générales de l'Etat sans aucune exception ; - le président du tribunal devait être chrétien mais non Himariote ; -Le tribunal devait être un tribunal de conciliation; -Himara aurait deux députés, malgré le nombre de la population; On décréterait une amnistie totale pour tous les délits politiques à Himara.

Le journal "Mbrojtja Kombëtare" a peint en couleurs vives le jour du rattachement de Himara à l'Albanie[39]. Le 6 juin, les bénévoles du Saint Bataillon, tout en chantant des chansons sur la Lutte de Vlora, ont quitté Vlora pour se rendre à Himara. A leur tête étaient Spiro Koleka, Qazim Koculi, Rasim Hoxha et Aqif Përmeti. Le voyage de ces jeunes le long de Shushica et à travers les alpages de Dogonica, sous l'ombre du drapeau albanais, a partout déclaré, propagé et semé la graine de l'union et de la prospérité nationale. Dans un meeting à Himara, le patriote himariote Dhimitër Bala a prononcé un discours ardent. Il a dit : "Jeunes patriotes ! Votre mission sainte s'est terminée. Elle sera inoubliable dans les cœurs des patriotes du littoral. Les originaires de cette circonscription pour la première fois voient cet arbre et peu à peu ils le regarderont ; ainsi comprendront-ils leur erreurs qui seront effacées grâce à la contribution de tous les patriotes albanais".

Cependant que dans son discours, prononcé au nom des bénévoles de Vlora, Halim Xhelo s'est exprimé : "Frères du littoral, ne vous fâchez pas du présent état de Himara, car les défauts et la carence que l'on constate ici, pour le moment se rencontrent presque partout en Albanie, et tout est fruit de l'ignorance des siècles passés ... mais nous, la jeunesse, nous balancerons tous les obstacles qui veulent nous empêcher". Après le rattachement de Himara à la patrie,

[38] *ACE*, fonds MAI, 1921, dossier 45, Feuillet 124. Accord entre le représentant tout-puissant du gouvernement albanais, Spiro Koleka, et les représentants de Himara, le 2 juin 1921.

[39] *Nga Himara*, "Mbrojtja Kombëtare", le 27 juin 1921.

tout de suite les dirigeants de l'élément grécomane de Himara, avec Niko Milo en tête, se sont rendus à Corfou[40] Mais d'autres milieux patriotiques albanais aussi étaient mécontents de l'accord conclu entre le gouvernement et Himara. Le journal "Fjal'e Lirë" soulignait que "les Himariotes ne se sont pas comportés avec l'âme et le cœur du frère, parce qu'en s'appuyant sur la théorie des "venome" jamais vérifiés et qui ne les ont pas hérité de nous (l'État albanais – BM) ils ont voulu prouver qu'ils ont encore dans leur tête l'espoir du Grand Rêve" (Megali Idée – BM)[41].

Tandis que le journal "Posta e Korçës" considérait coupable les gouvernements albanais qui, ne pouvant pas renoncer aux fausses justifications et aux népotismes, ils ne se sont jamais souciés comment pourrait-on réaliser la vraie union nationale… Il nous paraît que les seuls coupables, à ce qu'il semble, ce sont les gouvernements de jusqu'à présent, qui, s'ils avaient veillé à garantir une gouvernance paternelle, n'auraient pas apporté des fruits aussi amers et préjudiciables tant pour la politique extérieure que pour celle intérieure"[42].

Le 15 juillet 1921, le Haut Conseil de l'État a approuvé le décret du Conseil des Ministres du 5 juillet concernant l'amnistie totale pour tout délit pénal et politique commis avant l'arrivée de l'armée nationale à Himara[43].

La situation, était en général améliorée et un processus de bonne entente s'était amorcé. Notamment dans ces circonstances, les Notables de Himara ont fait une déclaration[44] par laquelle ils démentaient les mystifications de la presse grecque prétendant que le gouvernement albanais avait proclamé l'état de siège dans cette zone et qu'il forçait la population à signer une protestation contre le morcellement de la patrie. Dans la déclaration il était dit que "c'état un fait incontestable que la population de la contrée de Himara n'avait, du point de vue national, aucune différence de la population albanaise des autres contrées du territoire albanais".

La presse cependant a fait écho à un télégramme de la population de Himara, envoyé au gouvernement, par lequel elle le remerciait et le félicitait pour la sécurisation des frontières du Sud[45].

---

[40] *ACE*, fonds MAI, 1924, dossier 46. Préfecture de Gjirokastra - MAI, le 3 juin 1921.

[41] *Mbi çështjen e Himarës*, "Posta e Korçës", le 14 juin 1921.

[42] *Ibid*.

[43] *ACE*, fonds MAI, 1921, dossier 357, feuillet 2, Conseil des Ministres - MAI, le 5 juillet 1921.

[44] *Id.*, dossier 45, Feuillet 141.

[45] *Sigurimi i kufijve dhe himariotët*, "Posta e Korçës", le 25 août, 1921.

Or, les autorités albanaises étaient toujours inquiètes. Le lieutenant Azis Çami informait que le peuple de la contrée de Himara était tellement empoisonné par la propagande grecque qu'il attendait la moindre occasion pour s'insurger. Il cherchait la déportation de 50 ou 60 grécomanes parmi les plus dangereux, le désarmement de toute la population de cette contrée-là et l'envoi, immédiatement là-bas, d'une force militaire[46].

En août 1921 les représentants de Himara ont informé le gouvernement que la population de leur contrée était prête à payer 20 000 francs d'or par an au lieu des impôts directs (taxe sur le bétail, la dîme, l'impôt sur le revenu), bref ces impôts dont le gouvernement turc les avait exclus auparavant. Cependant ils acceptaient de travailler, conformément à la loi, pour la réparation des rues[47].

La préfecture de Vlora a refusé cette demande en la considérant contradictoire avec le Statut de l'État albanais. Elle a donné l'ordre aux autorités de Himara de vendre aux enchères les dîmes de sept villages de Himara. Le Ministère de l'Intérieur aussi a invité les habitants de Himara à obéir à la loi comme citoyens sages parce que le gouvernement ne pouvait pas accepter des règles contraires au Statut. Mais les Himariotes, poussés par le réseau d'espionnage grec, ont encouragé leurs femmes armées aux haches d'agir contre la sous-préfecture, où s'étaient installés quelques soldats. Les soldats ont tenté en vain de disperser les femmes calmement. Dans cette confrontation trois soldats et un officier ont été blessés. Mais une femme a été accidentellement tuée et onze autres blessées. Le gouvernement a immédiatement envoyé à Himara une Commission d'Enquête, sous la présidence du procureur du tribunal de Vlora, Neki Delvina[48].

En décembre 1920, le préfet de Jannina, Koço Nano, a demandé au préfet de Gjirokastra, Kol Tromara, de ne pas permettre aux forces albanaises de se rendre à Himara, et de respecter "l'accord" conclu entre les deux gouvernements pour maintenir le statu quo à Himara jusqu'à ce que la Conférence de la Paix prenne une décision. Tromara a nié l'existence d'un tel accord et a souligné que la question de Himara était une question intérieure de l'Albanie[49].

---

[46] *ACE*, fonds MAI, 1921, dossier 45, feuillet 132, Lieutenant Azis Çami-Ministère de la Guerre, le 5 juillet 1921.

[47] *Id*., dossier 46, feuillet 56.

[48] Archives du Ministère des Affaires Étrangères, 1921, dossier 87.

[49] *ACE*, fonds MAI, 1920, dossier 90, Feuillet 6-7. Rapport du préfet de Gjirokastra, Kol Tromara, à propos de l'entretien avec le préfet de Jannina, Koço Nano, le 15 décembre 1920. Gjirokastër, le 17 décembre 1920.

Après le rattachement de Himara à sa patrie, le réseau d'espionnage grec et ses hommes n'ont pas jeté les armes.

Le problème important qui s'est imposé à ce temps-là c'était la question de l'introduction de la langue grecque à l'école. En 1921 le gouvernement grec a protesté dans la Ligue des Nations contre l'Albanie car celle-ci avait interrompu l'enseignement du grec en primaire et n'avait permis son enseignement qu'une séance par jour en quatrième et aux classes supérieures, elle avait réduit le nombre des professeurs grecs en primaire, dans ces villages, et avait désigné des professeurs pour enseigner l'albanais, "une langue introduite pour la première fois dans les écoles grecques de Himara". Le gouvernement grec exprimait l'inquiétude que, par ces mesures, le gouvernement albanais visait à "albaniser" la population "grecque" de Himara, en violant un système de privilèges créé depuis longtemps dans tout l'Épire du Nord, et ainsi, elle avait violé l'Art. 3 de la Déclaration du 2 octobre, signée par le délégué albanais, F. Noli[50]. En 1922 les notables des villages de Himara ont protesté contre la réduction du nombre des séances de langue grecque, de trois séances par semaine, en 1921, en une séance par semaine[51]. La préfecture de Vlora affirmait que les plaignants étaient des intrigants et demandait de ne pas considérer leur demande, mais appliquer le programme actuel des écoles, où il était précisé que dans les villages albanais l'on devait enseigner l'albanais seulement, tandis que dans les villages albanophones et grécophones (bilingues) à part l'albanais enseigner le grec aussi, une séance par jour, en deuxième niveau et plus[52].

Himara comptait trois villages albanophones et grécophones et quatre uniquement albanophones. Une partie des notables de cette région cherchait à faire enseigner la langue grecque trois séances par jour en troisième et quatrième et deux séances par jour en première et deuxième. Le Ministère de l'Enseignement était d'accord mais seulement pour les villages grécophones : Dhërmi, Himara et Palasa. Dans les écoles des autres villages la langue grecque ne serait enseignée qu'en quatrième, en cinquième et en sixième, deux heures par jour, tout en laissant le libre choix au professeur sur la matière à enseigner dans cette langue.[53] Mais certains enseignants étaient en train de faire des efforts pour saboter l'enseignement de la langue

[50] Archives du MAÉ, 1921, dossier 87, feuillet 6. Dendramis pour le secrétaire de la LN, le 15 décembre 1921.

[51] *ACE*, fonds MAI, 1922, dossier 730, feuillet 61. Télégramme des Notables des villages de Himara - MAI, le 6 décembre 1922.

[52] *Id*., feuillet 62. Préfecture de Vlora - MAI.

[53] *Id*., fonds Ministère de l'Enseignement (ME), 1922, dossier 107, feuillet 12, MA - Préfecture de Vlora, le 6 février 1922.

albanaise à Himara. L'enseignant du village de Palasa, Spiro Iljadhi, n'avait pas commencé l'enseignement de la langue albanaise et menait une propagande contre elle. Simo Kosta, professeur du grec à Himara, était un grécomane déterminé et faisait de la propagande auprès des élèves de quatrième et de cinquième pour ne pas accepter l'enseignement de l'albanais[54].

Le Ministère de l'Intérieur aussi informait que le programme d'enseignement du Ministère de l'Enseignement n'était pas appliqué dans les écoles de Himara, ce qui ne laissait pas une bonne impression dans l'opinion publique de cette circonscription[55].

Trouvé sous la pression grecque, le Ministère des Affaires Étrangères était inquiet de la situation des écoles à Himara. Il avait reçu un télégramme de protestation de la part de certains habitants de Himara, lesquels protestaient contre le sous-préfet sur place, pour avoir interdit l'enseignement de la langue grecque et les avoir menacés qu'en cas de non fréquentation régulière de l'école par les élèves, leurs parents seraient considérés comme antinationaux et coupables politiques. Le MAE recommandait que, dans ces moments trop délicats, il fût indispensable de ne pas provoquer de telles réclamations et de donner des ordres catégoriques pour laisser libre l'enseignement de la langue grecque dans les écoles des "minorités grécophones"[56].

L'administration n'était pas unanime dans son comportement vis-à-vis de Himara. La Préfecture de Vlora considérait le moment favorable pour la suppression définitive des "venome"[57]. D'ailleurs, le commandement de la gendarmerie de Himara avait arrêté certaines personnes qui refusaient l'ordre du gouvernement pour le recensement des biens des églises et des monastères. Ils avaient justifié leur refus par l'argument que le recensement menaçait l'accord entre le gouvernement et les Himariotes à propos des venome[58].

La préfecture de Vlora avait demandé au Ministère de l'Intérieur de lui accorder une somme de 1000 francs-or pour mener

[54] *Id*. fonds MAI, 1922, dossier 730, feuillet 14. ME - MAI, le 28 février 1922.

[55] *Id*. dossier 448, feuillet 1. MAI - ME, le 12 novembre 1922.

[56] *Id*. fonds ME, 1923, dossier 57, feuillet 59. MAE - ME, le 13 décembre 1922.

[57] *Id*. fonds MAI, 1922, dossier 448, feuillet 6. Sous-préfet de Vlora, Neki Ruli -MAI le 5 octobre 1922.

[58] *Id*., feuillet 1. Office de la Police à Himara – Direction de la Police à Vlora, le 19 juillet 1922.

une propagande contre les venome. Mais il lui avait répondu négativement pour la raison que son budget ne le lui permettait pas[59].

En février 1922, en direction de Tirana était partie une commission de Himara composée de Jani Milo et Kostaq Goreci, laquelle demanderait au gouvernement de ne pas annuler les venome. Or, la sous-préfecture de Himara informait que si les venome étaient annulées, la population de Himara ne ferait aucune résistance. La seule personne intéressée pour le maintien des venome était Jani Milo[60]. La préfecture de Vlora aussi considérait opportun ce moment pour supprimer les venome. Elle soulignait que par la désignation d'un chef de circonscription et d'un juge musulman, les venome de Himara étaient considérées annulées[61]. La préfecture de Gjirokastra recommandait que l'annulation des venome fût graduelle et qu'elle ne provoquât quelque anomalie dans la contrée. Le préfet Kol Tromara considérait qu'il n'était pas convenable leur annulation à ce moment-là, à l'arrivée des élections[62]. Le Ministère de l'Intérieur avait accepté la proposition de la préfecture de Vlora pour l'annulation des venome de Himara, mais recommandait de faire attention à ce que "pour cette raison, ne se mettent en action les étrangers pour jouer quelque rôle contre les intérêts de l'Etat, en se servant des Himariotes comme instrument"[63]. Le 19 avril, le préfet de Vlora, Zenel Prodani, après avoir largement discuté avec les notables de Himara sur la situation générale de l'État albanais et en mettant l'accent sur l'élargissement du Statut de Lushnja, a déclaré l'annulation des venome et le commencement du travail pour la nomination des fonctionnaires et le recensement des habitations[64].

Dès que la commission a commencé le recensement des habitations, le peuple de Himara, encouragé par des agents grécomanes, a manifesté son mécontentement. Pour cette raison les membres de la commission ont démissionné. Pour que le recensement ne fût pas bloqué la préfecture avait formé une commission provisoire de fonctionnaires, laquelle s'était mise à travailler. Le préfet se plaignait du sous-préfet de Himara, lequel ne comprenait pas comme il fallait l'importance de sa tâche. Le préfet demandait que le capitaine

[59] *Id.*, 1923, dossier 152, feuillet 121. Préfecture de Vlora – MAI, le 25 janvier 1923; feuillet 122. MAI - Préfecture de Vlora, le 30 janvier 1923.

[60] *Id.*, feuillet 1. Préfet de Vlora Z. Prodani - MAI, le 22 février 1923.

[61] *Id.*, feuillet 4. Préfecture de Vlora - MAI, le 24 mars 1923.

[62] *Id.*, feuillet 5. Le préfet de Gjirokastra, Kol Tromara – MAI, le 28 mars 1923.

[63] *Id.*, feuillet 6, 12. MAI - Préfecture de Vlora, le 2 et 22 avril 1923.

[64] *Id.*, feuillet 19. Le préfet de Vlora, Z. Prodani – MAI, Himarë, le 20 avril 1923.

Azis Çami, connu comme une main forte du gouvernement, séjournât provisoirement dans la région. Le préfet Prodani demandait au Ministère de l'Intérieur de refuser les demandes des Himariotes pour le maintien des venome, parce que leur suppression détruirait le foyer le plus ardent de la propagande hellénique[65]. Cependant, A. Çami considérait ce comportement des habitants du littoral comme un bluff pour intimider le gouvernement[66].

Une partie de la presse avait fait écho à la suppression des venome. Elle soulignait que le peuple avait accueilli avec enthousiasme cet acte. Le maintien des venome était considéré nuisible pour Himara proprement, et l'on exprimait la conviction que, si la propagande étrangère n'avait pas existé, les Himariotes eux-mêmes auraient rejeté les venome bien avant. L'Etat albanais, au bord de l'Adriatique et à l'intérieur de l'Europe, ne pouvait plus privilégier des contrées. La Turquie était le pays des venome, des capitulations et des privilèges, tandis que l'Albanie indépendante ne pouvait permettre jamais que son indépendance fût menacée. "Les Montagnes de Vetëtima" avaient gagné de la Turquie des venome comme étrangères qu'elles étaient. Mais, dans leur propre Albanie, elles n'avaient pas de raisons de jouir de ces privilèges. Himara jouissant des venome se considérait raja, un mot qui ne lui faisait pas honneur"[67].

Or, certains jours après, le préfet de Vlora donnait un tableau plus réaliste des événements et de la situation à Himara[68]. Il soulignait qu'avant de se rendre à Himara, la question ne semblait pas très importante. Mais après son arrivée il avait constaté de près que les Himariotes considéraient les venome comme des traditions du pays, dans son intérêt et comme saintes. Le préfet a expliqué aux Himariotes que le gouvernement était obligé d'appliquer partout le statut approuvé par le parlement et la situation particulière de Himara ne pouvait plus se poursuivre. Il a déclaré la suppression des venome. Cette déclaration n'a pas produit une bonne impression dans la population, d'autant moins chez les notables et les émigrés, étroitement liés aux venome, en s'assurant pour eux-mêmes des profits moraux et matériels innombrables. Pour la raison que l'impôt annuel sur la terre (*vergji*) de Himara n'était pas prescrit impartialement, en proportion avec les biens de chacun, mais au

[65] *Id*., feuillet 16. Le préfet de Vlora, Zenel Prodani – MAI, Himarë, le 21 avril 1923.

[66] *Id*., feuillet 23. Capitaine Azis Çami – Commandement Général de la Gendarmerie, le 21 avril 1923.

[67] *Venomet e Himarës*, "Drita", Gjirokasër, le 24 avril 1923.

[68] *ACE*, fonds MAI, 1923, feuillet 115-119. Préfecture de Vlora – MAI, le 26 avril 1923.

contraire, riches et pauvres payaient la même somme, et comme il était imposé au peuple mais remis à l'Etat par les notables, ceux-ci en profitaient toujours et détenaient des positions dominantes.

Ceci ne signifiait pas que l'autre partie de la population avait bien accueilli la suppression des venome, seulement qu'elle n'avait pas été inquiétée autant que les notables et les éléments grécomanes. Le bruit et l'alarme des notables de Himara étaient artificiels et basés sur des intérêts personnels mêlés aux intérêts antinationaux. Le préfet de Vlora soulignait que, seulement en supprimant les venome, Himara albanaise regagnerait le caractère et le sentiment national qu'elle avait perdus au cours des siècles, empoisonnée par les propagandes étrangères. En plus, le maintien des venome de Himara constituerait un danger pour l'Etat albanais et pour l'entité nationale, parce que, tôt ou tard, cela servirait d'exemple à d'autre région en Albanie. Il informait que la suppression des venome avait fait une grande impression en faveur du gouvernement dans les zones limitrophes de Himara, comme Kurvelesh, Gjirokastër et Vlorë.

Mais le Ministère de l'Intérieur était intervenu de nouveau en recommandant d'agir avec la plus grande précaution vis-à-vis de Himara. Il considérait la situation très délicate, alors que contre l'administration de l'Albanie Méridionale l'on avait déposé une plainte dans la Ligue des Nations et le Conseil de la LN, réuni à Genève, avait remercié le prof. Sederholm des enquêtes profondes qu'il avait effectuées en Albanie. Le MAE recommandait de travailler avec douceur et prudence à cette période délicate, parce que c'était dans le bien des intérêts nationaux et parce que l'on ne devait pas écraser d'un seul coup une situation pareille qui avait duré des siècles. A cette première période de la vie politique de l'Etat albanais, vis-à-vis de l'élément chrétien il fallait suivre une politique douce et non pas sévère. Il informait le MAI que l'accord signé entre les notables de Himara et le représentant du gouvernement albanais avait été porté à la connaissance de la Ligue des Nations. C'est pour cette raison que le MAE cherchait à faire garder le *statu quo* à Himara[69].

En même temps Mit'hat Frashëri avait informé le MAE qu'un fonctionnaire du MAE de la Grèce avait protesté pour la question de Himara. Mit'hat Frashëri lui avait répondu qu'à l'époque de la domination turque les venome étaient appliquées à toute montagne, d'ores et déjà le gouvernement ne pouvait pas reconnaître ces venome. Il avait posé une question réplicative au diplomate grec :

[69] Archives du MAE, 1923, dossier 209, feuillet 5. MAE – MAI, le 30 avril 1923.

"Que deviendrait la Grèce si la Morée ou d'autres contrées du Péloponnèse prétendaient jouir de venome ?"[70]

Cependant la préfecture de Vlora poursuivait ses efforts pour le recensement des habitations à Himara. Elle demandait la poursuite du recensement et le consentement des Himariotes qu'on était devant un mur contre lequel l'on ne devait pas se cogner la tête. Elle informait que le drapeau de l'opposition à la suppression des venome était porté par la famille Milo, avec certains intrigants reconnus pour trahison contre la patrie. La préfecture de Vlora en considérait comme responsable Jani Milo et sa famille. Pourtant, elle informait que tous ses efforts pour la suppression des venome avaient été déployés pacifiquement et avec sagesse de sa part[71].

L'alarme concernant la réaction grecque était toujours au rouge dans le MAE. Il paraissait qu'il existait une forte différence de points de vue entre le MAE et la préfecture de Vlora. Le MAE avait mis au courant le Conseil des Ministres que le gouvernement grec avait eu protesté contre les efforts des autorités albanaises pour supprimer les venome à Himara. Il lui avait communiqué que ces efforts avaient eu provoqué une grande irritation en Grèce, où l'on avait organisé des manifestations. Les copies de ces protestations avaient été remises aux représentations étrangères à Athènes. Le gouvernement grec demandait le respect des venome de Himara et prévenait qu'en cas contraire, il y aurait des conséquences négatives dans les relations entre les deux pays. Le MAE de l'Albanie considérait cette note comme le début de l'intervention de la Grèce dans les affaires intérieures de l'Albanie[72]. Cependant la Légation grecque à Durrës avait fait une protestation, moyennant un langage dur, contrairement aux normes de l'élégance diplomatique, concernant la question de Himara[73]. Un jour plus tard le MAE de l'Albanie a envoyé une réponse concise à la Légation grecque, dans laquelle l'on formulait le souhait sincère pour des relations d'amitié entre les deux États, tout en soulignant que le gouvernement albanais ne pouvait pas accepter en aucune manière l'intervention des étrangers dans les affaires intérieures de l'État albanais[74]. De son côté, la préfecture de Vlora aussi ne cessait d'exercer sa pression sur le MAI pour que le processus de l'élimination des venome se poursuive. Elle affirmait que l'alarme pour la suppression des venome était limitée dans un

[70] *Id.*, Mit'hat Frashëri – MAE, le 30 avril 1923.
[71] *Id.*, feuillet 8-9. Préfecture de Vlora –MAI, le 2 mai 1923.
[72] *Id*., feuillet 10. MAE –Conseil des Ministres, 2 mai 1923.
[73] *Id*., feuillet 15. MAE - Mit'hat Frashëri, 7 mai 1923.
[74] *Id*., dossier 152, feuillet 112. MAE – MAI, 8 mai 1923.

groupe restreint d'intrigants, tandis que le peuple de Himara était tout à fait tranquille. Ainsi elle "accepterait les plus grandes responsabilités si à Himara avait lieu quelque petit mouvement sous forme de révolution". La préfecture cherchait le remplacement du sous-préfet de Himara, qui était devenu un obstacle pour la suppression des venome ; pour ne pas caresser Jani Milo, lequel était sur le chemin vers Tirana pour porter plainte, ni ses compagnons, mais lui donner une réponse nette : poursuivre et terminer le procès de recensement des bâtiments et du bétail, qui touchait à sa fin, sans annuler l'ordre de collecte des impôts car cela allait être jugé comme une faiblesse du gouvernement[75]. Le préfet, Zenel Prodani, informait que dans le procès de destruction des venome l'on n'avait nullement touché à la liberté personnelle de la population de Himara ni enfreint les lois, tandis que les plaintes de certains habitants de Himara, concernant l'emprisonnement des prêtres là-bas, étaient tout à fait fausses.

De même la préfecture de Gjirokastër confirmait que l'on ne constatait pas de signes de quelque mouvement, mais qu'une commission était allée à Corfou pour se plaindre auprès des Grandes Puissances à propos de la suppression des venome[76].

Finalement même le Ministère de l'Intérieur a donné son soutien pour les actions entreprises par les autorités locales à Himara. Il confirmait que le recensement des habitations et du bétail s'était déroulé dans le calme et que dans cette région régnait le calme absolu[77].

Dans cette situation a commencé à réagir même l'autre partie de la population de Himara, laquelle soutenait les mesures et la politique du gouvernement albanais. Milo Varfi, de Vuno, au nom de la Jeunesse nationale de la côte, a demandé au Ministère de l'intérieur de ne prendre en considération aucune demande de la commission présidée par Jani Milo, lequel représentait seulement la mentalité rouillée nourrie par une éducation étrangère, car autrement le gouvernement, de son propre gré, oppresserait la morale et l'élan de la jeunesse du littoral[78].

La préfecture de Vlorë poursuivait à exercer de la pression sur le Ministère de l'Intérieur afin de ne pas arrêter la collecte des impôts

[75] *ACE*, fonds MAI, 1923, dossier 152, feuillet 49. Préfecture de Vlora – MAI, 3 mai 1923.
[76] *Id*., feuillet 53. Préfecture de Gjirokastra - MAI, 5 mai 1923.
[77] *Id*., feuillets 37-40. MAI - MAE, 3 mai 1923.
[78] *Id*., fonds Conseil des Ministres, 1923, dossier I-1909, feuillet 1. Lettre de Milo Varfi au nom de la Jeunesse nationale du littoral – MAI, 9 mai 1923.

à Himara, car cela allait être pris comme une faiblesse du gouvernement et ferait mauvaise impression dans la circonscription de Vlorë et de Kurvelesh. Le Ministère des Affaires Intérieures confirmait que le gouvernement ne reconnaissait pas les venome, mais les impôts ne seraient pas perçus à Himara, de façon à ce qu'il y ait de la sympathie des habitants de Himara pour le gouvernement de l'époque au moins jusqu'à la conclusion de la question de délimitation de la frontière[79].

De même le groupe venomiste de Himara s'était efforcé de réagir. Dès son retour de Tiranë la commission a commencé la propagande selon laquelle, grâce à son insistance, l'on avait décidé de préserver les venome et que, dans le cas contraire, le gouvernement grecque aurait coupé les relations diplomatiques avec l'Albanie. De même la commission avait envoyé ces gens dans les villages pour faire signer un document où l'on demandait l'union de Himara avec la préfecture de Gjirokastër[80]. Cette propagande, ainsi que le transfert des officiers de gendarmerie Halim Çelo et Xhevdet Çelo de Himara, avaient causé de la confusion au sein d'une partie de la population laquelle soutenait le gouvernement, et dans les autres zones de Vlorë et de Kurvelesh, desquelles l'on se doutait pouvoir organiser des protestations contre le gouvernement. C'est pour cette raison que le commandement de la gendarmerie de Vlorë avait demandé au gouvernement de déclarer ouvertement avoir supprimé les venome à Himara[81]. Les mairies de Tepelenë et de Kurvelesh aussi ont été engagées dans cette affaire, en demandant au gouvernement de ne pas accepter la demande des Himariotes sur les venome. Le maire adjoint de Kuç, Ali Riza, écrivait : « Le peuple de Kuç s'était bien réjoui pour la suppression des venome de Himara le 19 avril et prie que, au nom de l'intérêt national général ne pas accorder des venome aux Himariotes. Nous, bien que plus pauvres que les Himariotes, ne demandons et n'acceptons jamais les venome »[82].

La préfecture de Vlorë informait que la population des régions limitrophes de Himara exigeait au gouvernement la poursuite des actions entreprises sinon, dans le cas contraire, elle aussi exigerait l'accord des venome[83]. Cette situation était confirmée aussi par

[79] *Id*., fonds MAI, 1923, dossier 152, feuillet 64. MAI – à la préfecture de Vlora, 10 mai 1923

[80] *Id*., feuillet 80. Préfecture de Vlora – au MAI, 16 mai 1923

[81] *Id*., feuillet 84. Le commandant de la circonscription de Vlora, Aziz Çami – au Commandement général de a Gendarmerie, Vlora, 20 mai 1923

[82] *Id*., dossier 225, feuillet 4, 7-8. Le maire adjoint de Kuç, Ali Riza - MAI, 12 mai 1923. Le maire adjoint de Tepelena, N. Rexhepi - MAI, 26 mai 1923

[83] *Id*., dossier 152, feuillet 90. Préfecture de Vlora – au MAI, 22 mai 1923

l'inspecteur du Ministère de l'Intérieur, Neki Ruli, lequel ajoutait que la suppression des venome de Himara avait réjoui toute la circonscription de la préfecture de Gjirokastër et de Vlorë, alors que la nouvelle diffusée par la commission de Himara avait attristé toutes les contrées susmentionnées, lesquelles s'apprêtaient à protestait contre le gouvernement. Le parti au pouvoir perdait tout sa sympathie et le gouvernement, en tenant suspendu la question des venome, était en perte de toute part. De même, l'administration locale n'avait non plus déterminé comment elle agirait à Himara. Il qualifiait la situation de critique et c'était la raison pour laquelle il sollicitait le démenti de la nouvelle diffusée par la commission himariote et le commencement de la perception des taxes comme dans toute région de l'Albanie[84].

Le chef de la propagande grecque, faite ouvertement à Himara, était Spiro Milo, qui se trouvait en Grèce, comme fonctionnaire de l'État grec. Il faisait sa propagande dans les sept villages de Himara, par l'intermédiaire de 5 ou 6 personnes considérées comme les pairs de la région. Ils étaient le frère de Spiro Milo, Jani Milo, Thanas Bollano, Miço Kara, Andrea Ilia, l'avocat Petro Kiço, le prêtre Papa Spiro et Jorgo Simo. Ce dernier s'était efforcé de saboter la vente aux enchères de la dîme, en s'appuyant sur les venome[85].

En septembre 1923 avaient repris les efforts d'une partie des habitants des villages bilingues pour désigner dans leurs écoles des enseignants de la langue grecque, en acceptant de payer eux-mêmes leurs salaires. Ils soutenaient cette demande par la prétention d'avoir le statut de minorité. Apparemment cette demande était incitée par un paragraphe du rapport du conseiller Hunger, lequel affirmait que le Conseil des Ministres, au mois de mai de la même année avait donné la permission aux habitants parlant le grec d'ouvrir des écoles à leurs propres frais ou bien d'augmenter le nombre des enseignants dans les écoles existantes. Mais le sous-préfet de Himara affirmait aussi l'influence qu'y avait jouée la méfiance existant à Himara envers les écoles nationales, dont le progrès avait été insignifiant[86]. Il prévenait que, si l'on prenait en considération ces demandes, elles seraient reprises même par les autres villages, non seulement par ceux parlant

[84] *Id*., feuillet 97. L'inspecteur du MAI, Neki Ruli – au Bureau secret du MAI, 24 mai 1923

[85] *Id*., dossier 188, feuillet 16. Le Bureau de Police à Himara – au Commissariat de Police de Vlora, 25 septembre 1923

[86] *Id*., feuillets 7, 8. Le sous-préfet de Himara, J. Eski, - à la Préfecture de Vlora, 6 et 14 septembre 1923.

les deux langues mais aussi par ceux albanophones, ce qui gréciserait toutes les écoles de cette circonscription[87].

Pour gagner du temps, la préfecture de Vlorë avait répondu que la question allait être prise en considération par le Ministère de l'Enseignement et que la réponse allait être communiquée plus tard[88]. À la fin du mois de septembre, les venomistes ont commencé les efforts pour saboter les cours dans les écoles publiques de Himara, comme une forme de pression pour obtenir la désignation des enseignants de la langue grecque, qu'ils avaient demandés[89]. La situation étant devenue inquiétante, le Ministère de l'Enseignement a informé le Conseil des Ministres que les villages de Himara ne pouvaient aucunement bénéficier des droits des minorités, car aucun d'eux n'était grécophone dans la famille. La langue grecque y avait été un moyen de culture et de propagande dispensée par les écoles grecques. Et pourtant, au moment de l'ouverture des écoles publiques dans cette circonscription, sur la base de l'accord conclu avec les représentants de cette région, dans les écoles primaires il a été décidé de l'enseignement de la langue grecque une heure de cours par jour. Ainsi ces villages ne pouvaient pas demander la désignation d'enseignants que pour le grec. Le Ministère de l'Enseignement exigeait à éloigner le sous-préfet de Himara, pour avoir toléré le sabotage des écoles publiques ainsi que le médecin de Himara, qui faisait partie de ce plan, et à obliger la population, en respect de la loi en vigueur, à envoyer les enfants à l'école[90]. De même, l'enseignant de l'école de Himara, Tahir Hoxhaj, informait que les le sabotage était surtout l'œuvre de 5 à 6 personnes, parmi les pairs de Himara, et du sous-préfet là-bas, qu'il accusait comme étant le bras droit de ceux qui menaient une propagande antinationale. Il est intéressant de constater qu'il considérait les demandes pour des écoles et des enseignants grecs à Himara comme la conséquence de la maintenance des écoles grécophones dans les zones de Dropull et de Delvina et demandait même la fermeture de ces écoles[91], une demande non réaliste et à caractère nationaliste.

Le sabotage des cours a été poursuivi également aux mois de novembre et de décembre 1923. C'est pour cette raison que le sous-préfet de Himara, Stamati, avait demandé au Ministère des Affaires

[87] *Id*.
[88] *Id*., feuillet 5. Préfecture de Vlora – au MAI, 19 septembre 1923
[89] *Id*., feuillet 16. Le Bureau de Police à Himara – au Commissariat de Police de Vlora, 25 septembre 1923
[90] *Id*., feuillet 13. ME – au Conseil des Ministres, 23 octobre 1923
[91] *Id*., feuillet 28. L'enseignant à l'école de Himara, Tahir Hoxhaj – au ME, 1 novembre 1923

Intérieures la remise en application de la loi sur les délits politiques, de 1920, laquelle prévoyait des condamnations fortes pour les propagandistes contre la langue maternelle ou, dans le cas où cela serait impossible, il fallait élaborer une autre loi avec des condamnations fortes[92]. Les notables de Himara avait demandé au Conseil des Ministres que, ensemble avec la langue albanaise, l'on enseignât aussi le grec : 3 heures de cours par jour, dans les classes supérieures, et 2 heures de cours par jour, dans les classes inférieures, selon le programme du Ministère de l'Enseignement[93]. Entre temps le groupe initiateur pour l'augmentation des heures de langue grecque dans les écoles, en coopération avec les milieux grecs à Corfou ont envoyé un télégramme à la Ligue des Nations en vue d'assurer leurs droits[94]. Le Ministère de l'Intérieur avait demandé au Conseil des Ministres une application partout égale des lois de l'État et qu'il fallait rejeter les demandes des notables de Himara. Il a demandé la prise de mesures punitives[95].

Seulement en janvier 1924 l'on a été arrivé un accord entre les deux parties concernant l'enseignement du grec une heure par jour. Le changement consistait en ce que l'enseignement de cette langue-là commencerait des le premier rang et non pas au troisième, comme avant. Après cet accord l'on mettrait fin au boycott et les élèves suivraient régulièrement l'école[96].

Entre temps se poursuivaient les informations sur la propagande menée par Niko Milo (l'autre frère de Spiro Milo) que Himara allait être occupée par les forces grecques[97].

Les notables de Himara n'ont pas respecté l'accord susmentionné et ont poursuivi encore le boycott des écoles. A la fin de janvier 1924, des 200 élèves, que comptait le centre de Himara, seulement 33 élèves poursuivaient les cours[98]. Le Ministère de l'Enseignement a informé le Ministère des Affaires Étrangères que les notables grécomanes cherchaient à ce que les écoles fussent

[92] *Id*., dossier 406, feuillet 3. Le sous-préfet de Himara, Stamati – au MAI, 13 décembre 1923

[93] *Id*., fonds Conseil des Ministres, 1923, dossier IV-75, feuillet 6. Jani Spiro Milo - au Conseil des Ministres, 15 décembre 1923

[94] *Id*., dossier I-1909, feuillet 6. Le sous-préfet de Himara, Stamati – au MAI, 16 décembre 1923

[95] *Id*., feuillet 7. MAI – au Conseil des Ministres, 17 décembre 1923

[96] *Id*., fonds MAI, 1923, dossier 406, feuillets 17-19. La Préfecture de Vlora – au MAI, 15 janvier 1924

[97] *Id*., dossier 97, feuillet 14. Le rapport de l'inspecteur du MAI, Neki Ruli, 31 décembre 1923

[98] *Id*., fonds ME, 1923, dossier 57, feuillet 76. La Direction de l'école de Himara – au ME, 29 janvier 1924

entièrement grecques et poursuivaient à tenir leur attitude obstructionniste[99].

En conclusion l'on peut dire que durant cette période l'État albanais a fait des efforts sérieux pour la stabilisation et le renforcement de l'identité nationale albanaise de Himara. Durant ce combat il a eu à affronter de façon ouverte et indirecte l'influence et la politique grecque ainsi que l'héritage du passé ottoman dans cette région. Malgré l'instabilité politique de cette période, l'État albanais avait acquis certains résultats, mais le procès de l'union spirituelle de toute la population de Himara avec la nation et l'État albanais est demeuré inachevé.

[99] *Id*., feuillet 60. ME – au MAE, 16 janvier 1924

Muin ÇAMI

L'ATTITUDE POLITIQUE DU PEUPLE ALBANAIS DURANT LA PREMIERE GUERRE MONDIALE

L'année 2008 marque le 90^{e} anniversaire de la fin de la Première Guerre Mondiale. Plus exactement la Guerre finit le 11 novembre 1918. Ce jour-là les représentants de l'Allemagne, comme la plus grande et la plus forte puissance des pays vaincus, signèrent l'armistice. Les deux autres membres de ce groupement, la Bulgarie et le Turquie, eurent déjà signé l'armistice peu de temps avant, au cours des mois de septembre et d'octobre. Tandis que l'autre puissance, l'Empire Austro-hongrois, le signa les premiers jours de novembre.

Deux décennies après, en septembre 1939, commença la Seconde Guerre Mondiale, laquelle, pour l'Albanie, finit le 29 novembre 1944, lorsque sur le territoire de l'État albanais ne demeura aucune unité des forces d'occupation de l'Allemagne nazie. Il n'y eut même pas d'unités militaires de quelque autre pays vainqueur de la guerre.

Autrement furent déroulés les événements durant la Première Guerre Mondiale et lors de sa fin. Le lointain novembre de 1918 trouva les territoires de l'État albanais entièrement sous les forces armées de certains pays vainqueurs du conflit mondial : deux Grandes Puissances européennes et deux monarchies voisines balkaniques.

Ces différentes circonstances de la situation de l'Albanie à la fin des deux guerres mondiales, nous ont poussés à jeter sur le papier quelques observations sur ce qui mena à la situation particulière de l'Albanie en novembre 1918, par rapport à celle de novembre 1944. Dans ce cas nous nous sommes efforcés d'examiner la question d'un point de vue non traité avant.

La situation extrêmement critique de l'Albanie à la fin de la Première Guerre Mondiale peut être expliquée par le caractère de la

guerre des années 1914-1918, laquelle se révéla étrangère au peuple albanais. Elle fut telle parce que les deux groupements belligérants eurent des visées d'expansion vers l'Albanie et ses territoires. Ainsi, aucun des deux groupes belligérants, ni aucune des deux grandes puissances, l'Italie et l'Autriche-Hongrois, plus intéressées à l'avenir de l'Albanie, ne promirent aux Albanais la restauration de l'indépendance nationale à la fin de la guerre ni le respect, au moins, de l'intégrité territoriale de l'État albanais, sans parler de la révision des injustices territoriales de 1913.

L'engagement pour appuyer, à la fin de la guerre, ces deux demandes fondamentales du Mouvement National albanais aurait sûrement servi aux deux groupes belligérants à attirer politiquement la majorité des Albanais, en particulier ceux à l'intérieur des frontières de 1913, d'ailleurs même militairement, comme cela se passa lors de la Seconde Guerre Mondiale. Le manque de cette promesse mit les forces politiques albanaises en position de non-participation dans le front des batailles, ni aux côtés de l'Autriche-Hongrie, ni aux côtés de l'Italie.

Dans ces conditions les protagonistes du mouvement national albanais furent prioritairement engagés dans la lutte politique pour affirmer, par le biais de la presse, les droits nationaux du peuple albanais et pour s'opposer aux prétentions politiques et territoriales des pays voisins.

Entre-temps, il faut dire que les promesses de la part des deux Puissances de l'Adriatique, ne manquèrent pas. Elles furent faites publiques, l'une après l'autre, en 1917. Mais, comme l'on va voir par la suite, leur contenu déçut les espoirs des Albanais.

Dans le domaine des promesses une sorte d'initiative fut prise au début par le gouvernement de la Grande Bretagne. En novembre 1915, Londres propose aux trois pays alliés de l'Entente : la France, la Russie et l'Italie (comme signataires du Traité secret de Londres, du 26 avril 1916), de promettre publiquement aux Albanais leur soutien pour "un État albanais indépendant[1].

[1] Archivio Centrale dello Stato in EUR, Roma, Busta 6, fasc. 47, S. Sonnino , aux ambassadeurs italiens le 15 novembre 1915; M. Çami, *Shqipëria në marrëdhëniet ndërkombëtrae 1914-1918*, Tiranë, 1987, p. 214-215.

Cette proposition fut encouragée par la situation militaire trop difficile pour le bloc militaire-politique de l'Entente sur le front des Balkans. Les forces armées de la Serbie, alors durement frappées par ses adversaires, par les forces de l'empire austro-hongrois et de la Bulgarie, avaient commencé à se retirer des territoires de l'Albanie. La proposition de Londres avait pour but de neutraliser l'éventuelle résistance armée des Albanais contre les forces serbes durant le retrait des territoires albanais.

En effet la proposition du gouvernement britannique fut plus proche du contenu du Traité secret de Londres et très loin des aspirations nationales des forces politiques albanaises. En tout cas, à l'exception du gouvernement de Rome, qui approuvera la proposition, les deux autres alliés de la Grande Bretagne, la refusèrent. Les gouvernements de la France et de la Russie pensaient qu'envers les Albanais "primitifs" il fallait user non pas les promesses politiques mais les armes. Seulement ainsi ils "peuvent se comporter avec respect" répondaient les diplomates de Paris, et sur un ton plus fort, ceux de Petersburg"[2].

La proposition de Londres pour promettre aux Albanais l'institution "d'un État albanais indépendant" après la guerre, en échange de l'attitude amicale envers les unités militaires des pays alliés de l'Entente, demeura ainsi sur le papier.

Entre-temps, les divisions de Vienne, en janvier 1916, franchirent les frontières de l'État albanais au nord du pays sans heurter aucune résistance des habitants du pays. Au contraire elles furent bien accueillies. Il y eut même des groupes d'Albanais qui dirigèrent les forces austro-hongroises dans leur avancement sur les territoires albanais. Ils les dirigèrent surtout parce que leur expansion s'accompagnait de la chasse des forces militaires serbes et monténégrines, dont la présence était, à juste titre, appréciée comme plus dangereuse pour l'avenir de l'Albanie.

Ensemble avec les forces serbes quitta l'Albanie même Esad pacha Toptani et ses partisans. Les troupes italiennes aussi se retirèrent après s'être empressées à atteindre Durrës, afin de s'emparer

[2] M. Çami, *Shqipëria në marrëdhëniet …*, op. cit., p. 215-217.

de ce port maritime de l'Albanie centrale. Les Italiens demeurés vivants retournèrent à Vlora, d'où ils furent partis.

Durant ces mouvements des formations militaires des figures patriotiques connues, tels Aqif pacha Elbasani, Luigj Gurakuqi, Prenk Bib Doda etc., firent appel d'ailleurs au peuple pour apprécier les forces armées austro-hongroises comme "libératrices" et "protectrices"[3]. Cette appréciation fut l'indice de la reconnaissance envers les troupes de l'Empire Dualiste pour chasser les forces serbes et monténégrines hors des territoires de l'État albanais et même hors de la Kosovë. En même temps c'est l'un des nombreux témoignages sur l'espoir nourri par les forces politiques albanaises concernant le soutien attendu de la diplomatie de Vienne pour la réalisation du programme politique national albanais, où fût comprise également la réparation des injustices territoriales des années 1912-1913.

Entretemps il y a lieu de mettre en évidence que les combats du début de 1916 en Albanie Septentrionale et Centrale (entre les forces armées) des deux groupements belligérants, des puissances de l'Entente et du bloc Central), marquèrent le commencement de la transformation du territoire de l'État albanais en une place de la guerre mondiale.

Ainsi, le nettoyage de l'Albanie des forces armées des deux voisins balkaniques (la Serbie et le Monténégro) se poursuivrait par l'expulsion de l'Albanie méridionale des forces militaires grecques. Cette fois ce furent les unités armées des deux Grandes Puissances européennes, de l'Italie et de la France, qui prirent la place des forces de notre voisin du Sud. Ce remplacement eut lieu au cours des deux derniers mois de 1916. Les Italiens s'étendirent sur la région de Gjirokastër, les Français se placèrent dans la région de Korçë.

Le déploiement des unités militaires italiennes et françaises sur les deux régions de l'Albanie méridionale et le retrait forcé de là des forces d'Athènes, ont été bien accueillis par la majorité des habitants autochtones, sans distinction religieuse. Les motifs pour cette attitude furent les mêmes que ceux envers les Autrichiens, qui

[3] L. Nosi, *Dokumenta historike për t'I shërbye Historiës tone Kombëtare*, Deuxième Édition, Tiranë 2007, p. 244-247.

chassèrent les forces serbes et monténégrines hors des frontières de l'Albanie et, avant, les chassèrent hors des frontières de la Kosovë"[4].

La couverture, ensuite, de tout le territoire de l'État albanais par les forces armées des trois Grandes Puissances européennes, mena à l'élargissement du front des combats entre les deux parties: les Austro-hongrois, d'un côté du front, et les Français et les Italiens, de l'autre.

Cette extension du front, ensemble avec la tapageuse victoire emportée à Korçë par les forces patriotiques, ont encouragé les gens du pouvoir à Vienne, civils et militaires, à apparaître devant le peuple albanais avec des promesses sur l'avenir politique de l'Albanie. Par cette attitude ils voulaient neutraliser l'influence croissante des Puissance de l'Entente, des Italiens, et surtout des Français suite aux événements de Korça.

A Korçë, le commandement des troupes françaises avait approuvé (le 10 décembre 1916) deux demandes des patriotes de Korçë : la demande pour chasser les unités militaires grecques hors de la région de Korça et, ensuite, la demande d'y implanter le pouvoir local albanais, dirigé par des gens du pays. Après cela les forces patriotiques de Korça avaient bien accueilli non seulement l'extension des Français sur la région mais aussi la participation dans des combats, aux côtés des forces françaises, contre les Austro-hongrois[5].

Ces développements politiques brusques à Korçë avaient mis dans une position difficile le commandement italien de l'occupation vis-à-vis des habitants du pays. Dans une position encore plus difficile avaient été mis les Autrichiens lesquels n'avaient pas permis l'initiative de nombre de patriotes, d'Aqif Elbasani et autres, pour la création d'une administration avec des fonctionnaires albanais sous leur direction.

Dans ces circonstances, le général I. Trolmann, commandant l'armée de l'Autriche-Hongrie en Albanie, s'était présenté avec une déclaration publique qu'il avait lue dans la ville septentrionale du pays, à Shkodër, en janvier 1917. On y exprimait les points de vue des dirigeants de l'empire sur l'avenir de l'Albanie. Après lui, en juin

[4] *Historia e Popullit Shqiptar*, III[e] vol., Tiranë 2007, p. 26-43.
[5] *Shqipnia përpara Konferencëss:e Paqes*, Rome, 1919, p. 7-13.

de cette même année, le général italien, G. Ferrero, avait lu, du haut de la citadelle de Gjirokastra, comme la ville extrême sud du pays, la proclamation de son gouvernement, portant également sur l'avenir politique de l'Albanie.

Dans la déclaration ou la proclamation de Vienne l'on ne promettait pas au peuple albanais la restauration de l'indépendance nationale, mais un régime autonome dans le cadre de l'empire multinational. L'autre question dont les Albanais étaient très soucieux, celle des frontières politiques de l'Albanie de l'après-guerre, n'était pas du tout abordée dans la déclaration de Vienne.

De son côté, le gouvernement de Rome se déclarait pour « l'indépendance de toute l'Albanie », mais en la mettant sous « la protection du royaume d'Italie »[6]. Dans la formulation de cette proclamation les Italiens s'étaient efforcés de cacher leurs prétentions, lesquelles portaient atteinte à l'indépendance de l'Albanie et affectaient l'intégrité territoriale de l'Etat albanais. La vérité sur ces prétentions ferait surface lors des pourparlers de la Conférence de Paix, organisée à la fin de la Guerre par les Puissance gagnantes au conflit mondial. Dans ce cas « L'Indépendance de toute l'Albanie » voulait dire la constitution de l'Etat albanais sous le protectorat ou le mandat colonial de l'Italie, alors que la violation territoriale découlerait du passage de Vlora sous la pleine souveraineté de l'Italie.

Selon les historiens albanais, les rédacteurs de ces proclamations ne sont pas arrivés, non plus les Autrichiens et encore moins les Italiens, à mobiliser les Albanais dans la lutte contre les adversaires, comme ils le souhaitaient[7]. Tout au contraire, il y a eu renforcement de l'idée d'attendre la fin de la lutte armée, en s'en tenant toujours au dehors.

Pour la maintenance de cette attitude politique neutre, ont dû influencer les déclarations publiques de Vienne et de Rome, que nous venons tout juste de mentionner, ainsi que la connaissance du contenu du Traité secret de Londres, du 26 avril 1915, publié en novembre

[6] *Historia e Populit Shqiptar*, III[e] vol., Tiranë, 2007, p. 17-18.
[7] *Lufta e populit shqiptar për çlirimin kombëtar 1918-1920 - përmbledhje dokumentesh*, II[e] vol., Tiranë 1976, doc. 311, p. 386.

1917, dont on connaît déjà le contenu. Les articles de ce traité divisaient l'espace territorial de l'Etat albanais en quelques parties, suivant les confessions de la majorité de la population. L'Albanie centrale, avec une population surtout musulmane, passerait sous le protectorat colonial de l'Italie. L'Albanie méridionale (orthodoxe) et celle septentrionale (catholique), passeraient à l'intérieur des frontières des voisins balkaniques. La région de Vlora, par son importance géostratégique dans l'Adriatique méridionale, passerait sous la souveraineté de l'Italie.

Pour la méfiance des Albanais envers les Puissances de l'Entente, a dû jouer son influence même la condamnation à la peine capitale de Themistokli Gërmenji, en novembre 1917, par le tribunal militaire de "l'Armée de l'Est", ainsi que la suppression, en début 1918, du statut de région autonome, à Korça. Le statut a été supprimé par les militaires français, mais sur les consignes du gouvernement de Paris[8].

Dans ce cas un rôle a joué l'appui que les gouvernants français avaient donné à Esad Pacha Toptani, lequel, par ses actions politiques antinationales, avait perdu la confiance des forces patriotiques de tout le pays. La protection d'Esad Pacha et de son "gouvernement" par la France et la Serbie, avait nourri la méfiance des Albanais envers les Puissances de l'Entente.

La non-participation des Albanais dans la Première Guerre Mondiale, aux côtés d'aucune des parties en conflit, a été reflétée, mieux que par quiconque autre, par la délégation albanaise du gouvernement de Durrës, qui est allée à la Conférence de la Paix à Paris pour y présenter et défendre les droits nationaux albanais. Dans le premier document, présenté par cette délégation à la Conférence de la Paix le 12 février 1919, organisée par les vainqueur de la Guerre, les Puissances de l'Entente et les USA, l'on avait souligné que "L'Albanie occupée, opprimée et ruinée, appuyait ses espoirs sur les troupes amies de l'Entente…", que ses enfants, les Albanais, étaient prêts à se ranger et "à prendre part dans les combats se déroulant dans la Péninsule balkanique contre l'empire central" austro-hongrois, et

[8] E. Bej Vlora, *Kujtime*, II[e] vol. (1912-1925), Tiranë, Shtëpia e librit dhe komunikimit, p. 132.

que, s'il leur était donné "le même appui et les mêmes possibilités, tout comme aux autres nations, les Albanais se seraient soulevés comme un seul homme et auraient pris les armes avec le même enthousiasme"[9].

A part les formulations conjoncturelles au début de ce document où il s'agit du penchant politique des Albanais du côté des Puissances de l'Entente, l'on peut dire qu'il y est reflété, sommairement, la vérité sur les circonstances ayant mené les Albanais à rester, en général, hors du conflit mondial des années 1914 – 1918. Il y a eu aussi des exceptions temporaires et partielles, en accord avec les circonstances. P.ex. : En 1916, les forces politiques albanaises avaient appuyé l'extension, sur les territoires de l'Etat albanais, des formations armées des trois Grandes Puissances européennes : les Autrichiens, les Français et les Italiens, vu que ceux-ci avaient chassé, comme déjà dit, hors des frontières politiques de l'Etat albanais, les forces armées des trois monarchies balkaniques voisines.

Entre-temps, l'extension des forces françaises dans la région de Korçë avait été accompagnée d'une particularité. Les troupes françaises avaient accepté d'éloigner de la région de Korça non seulement les forces grecques germanophiles, mais aussi celles ententophiles d'E. Venizélos. D'ailleurs ils sont allés plus loin. Pour les besoins de leur lutte sur l'aile gauche de "l'Armée de l'Est", les militaires français avaient reconnu le caractère albanais de la population, ce qui était fortement refusé par forces expansionnistes grecques des deux côtés de la politique : les germanophiles et les ententophiles. La reconnaissance a été concrétisée par la création d'une administration locale dont les fonctionnaires n'étaient plus grecs, partisans du roi Constantin, germanophile, ni de Venizélos, ententophile, mais des gens du pays, des habitants de Korça, chrétiens et musulmans.

Par cette occasion, les protagonistes du Mouvement national albanais agissant dans cette région-là, non seulement avaient bien accueilli l'extension sur place des troupes françaises, mais aussi avaient accepté de mettre même les unités albanaises (la milice, la

[9] T. Zavalani, *Histori e Shqipnis*, Tiranë, "Phoenix", 1998, p. 261.

gendarmerie etc.) au côté des troupes françaises qui, en tant que membres des Puissances de l'Entente, combattaient contre les forces austro-hongroises, lesquelles faisaient partie du Bloc des Puissances Centrales.

Les exemples que l'on vient d'énumérer témoignent de l'attitude pragmatiste du peuple albanais durant la Première Guerre Mondiale. Ses forces politiques ont agi en fonction de la défense du pays sans devenir de la "chair à canon" pour les intérêts des puissances belligérantes. Il y a eu ainsi presque la répétition de la même attitude neutre que celle tenue durant le conflit des années 1912 – 1913, entre les alliés balkaniques et l'empire ottoman. Cette guerre aussi était étrangère au peuple albanais, puisque les voisins balkaniques ne cherchaient pas seulement la libération de certains territoires, restés encore à l'intérieur des frontières politiques de l'empire, lesquels leurs appartenaient selon le principe ethnique, mais ils prétendaient également annexer de larges territoires albanais. Ces conditions avaient poussé l'Assemblée de Vlora, de 1912, à proclamer une attitude neutre face à ce conflit armé, une attitude réitérée à quelque reprise par le gouvernement national de Vlora, en soulignant que les Albanais avaient lutté et lutteraient pour la protection de leurs propres territoires[10].

Finalement, l'on considère juste la mise en évidence du fait que la Première Guerre Mondiale, pour les Albanais, était finie non en novembre 1918, comme pour tous les pays de la Péninsule balkanique et d'ailleurs ayant pris part dans le conflit, mais bien deux ans après. Elle est finie à la fin de 1920, lors de la restauration de l'indépendance nationale et du maintien de l'intégrité territoriale de l'Etat albanais.

L'indépendance a été atteinte par les décisions du Congres de Lushnja du janvier 1920, lorsque le pouvoir politique émanant de ce congrès s'était opposé avec succès aux menaces des autorités italiennes d'occupation, civiles et militaires. Tandis que pour la protection de l'intégrité territoriale, l'on a eu recours à l'usage des armes et il a fallu surtout remporter la victoire du combat qui a eu lieu

[10] *Historia e Populllit Shqiptar*, 3[e] vol. Tiranë 2007, p. 17-18.

dans la région de Vlora, en été 1920, contre les forces italiennes d'occupation.

Le conflit armé à Vlora a commencé lors de la défaite des efforts des politiciens albanais et des représentants du gouvernement de Tirana pour convaincre les représentants du gouvernement de Rome à s'asseoir à la table des pourparlers afin de trouver une solution de compromis politique aux prétentions italiennes sur l'Albanie. Les demandes de pourparlers avaient duré longtemps, presque deux ans. Elles avaient commencé avec insistance vers la fin de la guerre mondiale et ont été poursuivies jusqu'au combat armé de Vlora.

Par son ultimatum écrit, présenté le 3 juin 1920, au général qui commandait à l'époque les divisions italiennes en Albanie, le Premier ministre albanais de l'époque, Suleyman Delvina, avertirait le monde extérieur que cette demande avait été "faite mille fois oralement"[11].

Par son insistance pour atteindre un compromis politique avec la partie italienne, les Albanais visaient éviter quelque invasion par les monarchies balkaniques voisines. Le compromis politique éviterait surtout l'usage des armes contre les unités armées de l'une des trois grandes puissances européennes gagnantes de la guerre mondiale, l'Italie. On éviterait donc le combat entre "David et Goliath" où presque aucun ne pouvait prévoir la victoire de David. Il y a eu même des auteurs albanais, comme le diplomate albanais austrophile Eqrem bey Vlora, pour qui la victoire des Puissances de l'Entente en novembre 1918 avait marqué la fin de l'Albanie. A la fin du conflit mondial, il écrirait que "L'avenir de l'Albanie paraissait incertain, celui de Vlora pour moi était clair déjà : ils y étaient et y demeureraient les Italiens !"[12].

D'autres ont qualifié le commencement du combat de Vlora comme "une folie". P.ex. Tajar Zavalani, politicien et analyste, a écrit

[11] *Lufta e popullit shqiptar për çlirimin kombëtar 1918-1920*. Recueils de documents, 2e vol., Tiranë, 1976, doc. 311, p. 386.

[12] E. Bej Vlora, *Kujtime*, 2e vol.(1912-1925), Tiranë, Shtëpia e librit dhe kumunikimit,p. 132.

que si l'on considère la Lutte de Vlora calmement "elle parait comme le comble de la folie et un suicide collectif certain"[13].

Et pourtant, il y a eu miracle. Les combattants albanais en sont sortis vainqueurs sur les régiments italiens. Il a fallu donc la lutte armée et la victoire de David pour obliger la partie italienne à s'asseoir à la table des pourparlers et à reconnaître les droits du peuple albanais pour la défense de l'indépendance nationale et la protection de l'intégrité territoriale de l'Etat albanais.

Ces développements d'il y a 90 ans ont marqué la victoire du droit sur les nouvelles injustices que les principales Puissances gagnantes de la Grande Guerre cherchaient à imposer à l'Albanie neutre, qu'elles avaient traitée comme une participante à la Guerre mondiale, mais comme un pays ayant perdu cette guerre.

[13] T. Zavalani, *Histori e Shqipnis*, Tiranë, "Phoenix", 1998, p. 261.

Kolec TOPALLI

LES PRINCIPES FONDAMENTAUX DE L'ELABORATION DE L'ALPHABET DE L'ALBANAIS

Les alphabets des langues actuelles ont été crées sur la base des plus anciens alphabets que l'humanité a connus. Le grec a adopté l'alphabet des Phéniciens en lui ajoutant des signes particuliers pour la prononciation des voyelles. L'alphabet du latin et du slave ancien ont eu pour base l'alphabet grec, et pareillement les langues romanes, celtes et germaniques, ensemble avec les langues non indo-européennes de l'Europe comme le finlandais et l'hongrois, qui ont adopté l'alphabet latin en y effectuant les changements nécessaires conformément à leurs systèmes phonologiques. Tous les changements qui accompagnent l'adoption d'un alphabet s'appliquent en se fondant sur des principes. Concernant l'alphabet de l'albanais ces principes ont été formulés et discutés dans la Commission *ad hoc* du Congrès de Manastir et appliqués lors de son élaboration. Parmi ces principes nous mentionnons :

1. L'alphabet de l'albanais s'appuie sur les lettres latines, lesquelles sont à la base des alphabets des langues modernes de l'Europe Occidentale.
2. Chaque phonème doit être transcrit par un seul graphème et inversement, un graphème ne doit avoir de valeur que pour un seul phonème.
3. Pour les phonèmes manquant en latin, utiliser des digrammes, c'est-à-dire des graphèmes composés de deux éléments.
4. Éviter, autant que possible, les lettres accompagnées de signes diacritiques.

Le premier principe, l'appui sur l'alphabet latin, manifestait l'orientation occidentale des Albanais depuis les premiers écrits de cette langue. D'ailleurs, à cette conclusion étaient arrivées les trois sociétés, lesquelles ont supporté le plus lourd fardeau dans l'élaboration de l'alphabet de l'albanais : la Société « d'Istanbul », la Société « Bashkimi » et la Société « Agimi ». Mais, l'alphabet du

latin ne suffisait pas aux 36 phonèmes de l'albanais. Nous pouvons nous faire une idée des problèmes que posaient les phonèmes manquant en latin, si nous analysons l'alphabet utilisé par Buzuku dans son "Missel", qui, dans ce but, a été obligé d'emprunter des lettres spéciales à l'alphabet cyrillique de la Bosnie.

Pour respecter les principes ci-dessus, les fondateurs de l'alphabet ont dû faire un vrai travail de recherche, à cause de la grande quantité de graphèmes dont on avait besoin pour couvrir le système phonologique de la langue albanaise.

Pour le système des voyelles, ne comptant que 7 phonèmes, les problèmes étaient mineurs. Cinq des voyelles de l'albanais correspondent aux valeurs phonématiques des autres langues basées sur l'alphabet latin. C'est pourquoi, seulement les phonèmes <*y*> et <*ë*> ont posé des problèmes spécifiques.

Le phonème <*y*> de l'alphabet latin se rencontre dans des mots d'origine grecque mais, les autres langues, ayant pour base cet alphabet, lui ont attribué d'autres valeurs. L'anglais et le français l'emploient pour la consonne <*j*> ou pour la voyelle <*i*>, tout comme l'utilisent fréquemment Buzuku et Budi. Tandis que pour le phonème <y> les langues actuelles emploient d'autres lettres : le français se sert de la voyelle <*u*> et l'allemand de <*ü*>, ledit umlaut. La valeur que la lettre <*y*> a prise en albanais correspond à la même valeur que cette lettre avait eue en grec ancien. Elle a été empruntée à l'alphabet de la Société d'Istanbul, laquelle s'en était servi dans toutes ses publications, alors que la lettre avait connu un emploi plus ancien, du fait que Buzuku s'en était servi de temps en temps, et elle se trouve dans l'alphabet latin proposé par le linguiste arbëresh Dhimitër Kamarda.

Par la lettre <*y*> l'on avait réalisé six parmi les sept voyelles de l'alphabet de l'albanais, mais déjà l'on avait utilisé toutes les lettres par lesquelles ces phonèmes pourraient être transcrites ; par conséquent, pour le phonème <*ë*> il ne restait que le recours aux signes diacritiques. L'expérience des autres langues telles que l'anglais, le français et l'allemand, ne faisant pas de distinction entre ce phonème et le phonème <*e*>, ne convenait pas à l'albanais, parce que l'on affectait le principe "*pour chaque phonème, un graphème*". Il résultait inconvenable le cas du roumain également, lequel se sert de la voyelle <*a*> surmontée d'un signe diacritique, pour transcrire ce phonème. Aucun des alphabets des langues modernes à base latine ne

possède le graphème <*ë*> de l'albanais avec une valeur phonétique. Le français seulement s'en sert en tant que graphème alternatif dans peu de cas, p. ex. dans le cas du mot *Noël,* pour lire la voyelle <*e*> distinctement de la voyelle <*o*>, lesquelles formeraient ensemble une diphtongue qui serait prononcée <*ö*> selon les règles de cette langue. C'est pourquoi, en excluant la possibilité de son emprunt au français, où un <*ë*> est très rare et sans pertinence phonétique, les fondateurs de l'alphabet albanais ont mis à profit un support interne pour créer ce graphème. En voulant éviter les solutions proposées pour le graphème <*ë*> par les trois sociétés susmentionnées, - la Société « d'Istanbul » et la société « Bashkimi » par un <*e*>, et la société « Agimi » par le <*ə*> de l'alphabet hébraïque, - il fut décidé d'introduire le <*ë*>, une lettre qui venait de la communauté des Arbëreshs d'Italie. Il avait été utilisé premièrement par le fondateur du Séminaire gréco-arbëresh de Palerme, le Père Gjergj Guxeta, dans ses manuscrits, il y a plus d'un siècle et demi, et après lui, par Nicola Brancati et Nicola Chetta, pour transmettre la tradition jusqu'au plus grand poète arbëresh, Jeronim De Rada, dont l'autorité aurait pu influer à faire introduire cette lettre dans l'alphabet de l'albanais, faisant de celui-ci un pont d'union entre tous les Albanais en Albanie et ailleurs. Bien que munie de signes diacritiques, la lettre <*ë*> n'éloignait pas l'alphabet albanais de sa base latine, où le tréma est connu comme un signe diacritique dans les langues employant les lettres latines, telles que l'allemand qui en fait usage dans le cas des mots à métaphonie *Brücke, Väter, Vögel,* ou le français dans lequel le tréma renferme une valeur graphique comme dans le cas du mot *maïs* où le diphtongue <*ai*> serait prononcé <e> en son absence.

Mais, les plus grands problèmes ont été posés par le système consonantique lequel en albanais dispose de 29 phonèmes et l'alphabet latin lui est insuffisant. C'est pour cette raison que le système consonantique du latin a subit des changements importants en albanais. Le premier changement porte sur le principe «*pour chaque phonème, un graphème* ». Par là l'on éviterait les cas où le même graphème du latin porterait deux valeurs phonétiques différentes, conditionnées par les phonèmes suivants, comme dans le cas du graphème <c>, lequel peut représenter le phonème <k> devant les voyelles postérieures, devant la voyelle <a> ou les liquides, comme dans le cas de *cado, cogito, culpa, crista,* mais il peut représenter le phonème <c> lorsqu'il est suivi d'une voyelle

antérieure, comme dans le cas des *centum* et *cinis*. Dans la langue albanaise ce graphème reçut une valeur unique, telle qu'il l'avait eue dans les alphabets de la société d'Istanbul et dans la société Agimi.

Le deuxième changement fut la modification des valeurs phonétiques de certains graphèmes latins pour les adapter au système phonologique de la langue albanaise. Ainsi, le graphème <q>, que le latin emploie comme un graphème alternatif à la valeur d'une consonne gutturale, dans l'alphabet de l'albanais il a acquis une autre valeur, contraire d'ailleurs à sa valeur en latin, en représentant l'occlusive sourde palatale, comme l'avait employé la société d'Istanbul.

Pour les phonèmes qui manquent en latin, l'on adopta la création des digrammes, une expérience de plusieurs langues européennes qui s'appuient sur l'alphabet latin, et pratiquée en langue albanaise à partir de Buzuku et Matrënga pour arriver à la société Bashkimi. Par ces créations l'on évita les graphèmes diacritiques, largement utilisés dans les langues slaves, auxquels n'avaient pu échapper ni les alphabets créés par les sociétés albanaises avant le Congrès de Manastir, surtout celui de la société Agimi. La seule consonne admise avec un signe diacritique fut l'affriquée <ç>, qui était employée dans l'alphabet de la société d'Istanbul. Dans ce cas aussi l'alphabet de l'albanais suivit les sillons de l'alphabet latin, où ce graphème est utilisé dans l'une de ses langues filles - le français, comme graphème alternatif pour la fricative <s> dans des mots en position antérieure à des voyelles fermées, tel que *commencer* et *commençons*, la première forme se transcrivant par *c* et la deuxième par <ç> pour éviter sa prononciation <k>. Par l'introduction du graphème <ç> il fut établi la paire des affriquées, se ressemblant même dans leur graphie. En introduisant cette lettre dans l'alphabet de l'albanais, le phonème <ç> était transcrit par un seul graphème, alors qu'en français, pour donner sa valeur phonétique l'on emploie trois graphèmes successifs, et en allemand quatre.

Cependant, l'on avait utilisé toutes les lettres à base latine des nouvelles langues européennes à l'exception de la lettre <w>, pour laquelle l'alphabet de l'albanais ne disposait pas de place, du fait que sa valeur consonantique de l'allemand était transcrite en albanais par le graphème <v>, alors que sa valeur de voyelle, en anglais, était transcrite par le graphème <u>. On ne pouvait pas attribuer d'autre

valeur à ce graphème, car elle serait compromise par sa transcription graphique.

Les plus grands et difficiles problèmes concernaient les digrammes, les graphèmes composés de deux lettres, à l'aide desquels seraient transcrits les phonèmes que le latin ne dispose pas. En tenant compte de la voie de leur formation, elles peuvent être classées sous trois groupes :

1. consonnes qui produisent un phonème nouveau en doublant la même lettre, comme le sont < rr, ll > ;

2. consonnes qui utilisent le graphème <h> pour transcrire un phonème nouveau, comme ce sont les lettres < dh, th, sh, zh, xh> ;

3. consonnes qui, dans le même but, utilisent le graphème <j>, comme dans le cas des lettres < nj, gj >.

Pour le premier groupe la solution fut facile, parce que des consones transcrites en graphème double se trouvent en latin et aussi dans les langues romanes actuelles. Mais, alors que les liquides vibrantes <r, rr> furent introduites avec leurs valeurs phonématiques en latin, les liquides latérales subirent des changements de valeur, parce que, contrairement au latin où le doublement du graphème <l> sert à transcrire <ɫ>, en albanais il a pris la valeur de la liquide vélaire, telle que dans l'alphabet de la société Bashkimi et utilisé auparavant même par Buzuku, Budi, Pjetër Mazrreku, Bardhi, Bogdani, Kuvendi i Arbënit etc. De cette manière l'on mettait fin à l'emploi du lambda grec <λ>, employé à cette époque-là par les alphabets albanais, y compris celui de la société d'Istanbul.

Pour le deuxième groupe de consonnes, utilisant le graphème <h> pour faire changer les valeurs phonétiques, l'exemple le plus ancien vient du latin même, où le phonème <f> est transcrit par l'assemblage des lettres <p> et <h>. D'ailleurs, en latin aussi le thêta grec est transcrit par les lettres <t> et <h>, du fait que son système phonologique ne dispose pas de cette interdentale. Ce même principe a été adopté par les langues romanes aussi pour certaines lettres composées, où un <c> suivi de <h> est prononcé [k] en italien et [ʃ] en français. Le même procédé a été suivi également par l'anglais pour la création des lettres composées *th* [θ] et *sh* [ʃ]. D'ailleurs, avec celui-ci les digrammes de l'albanais se concilient plus qu'avec toute autre langue, pour la raison que les lettres *sh, th* de l'albanais contemporain ont la même valeur phonématique que celles de l'anglais. Or, pour ces créations l'albanais même avait un exemple

très ancien, du fait que le digramme *th*, avec la valeur qu'il a en albanais contemporain, existe depuis l'ouvrage du plus ancien auteur du dialecte italo-arbëresh, Lekë Matrënga. Quoiqu'il en soit, dans la création des digrammes avec la consonne /*h*/ l'albanais alla plus loin que l'anglais, parce qu'à part les graphèmes *sh* et *th*, identiques à ceux de cette langue-là, l'on introduisit également les sonores *dh, zh* et *xh*, qui sont des créations uniquement de l'albanais, utilisées dans l'alphabet de la Société Bashkimi, voire d'aucunes employée plus avant même, figurant dans les ouvrages de De Rada, dans la revue "Albania", de Bruxelles, et dans le journal "Shqipëria", de Bucarest.

Le troisième groupe des graphèmes composés réunit les lettres <g>j et <*nj*>. Ces graphèmes n'existent dans aucune des langues utilisant l'alphabet latin. C'est pourquoi l'emploi du phonème <*j*> pour créer de telles lettres peut avoir sa base dans le fait que ces lettres sont souvent transcrites dans les autres langues par la voyelle <*i*> qui leur impose un caractère palatal. Ces digrammes, où le graphème <*j*> change les valeurs des phonèmes, se trouvent depuis Bogdani, qui écrit *gjashtë* (six) pour la lettre <*gj*> et *njerëz* (hommes) pour le groupe <*n-j*> dont la prononciation est similaire et, dans certains parlers, identique à celle de la sonnante palatale - nasale <*nj*>. Or, sur leur introduction dans l'alphabet de l'albanais aurait pu influer plutôt la personnalité de De Rada, qui avait employé dans ses oeuvres les deux lettres. En fin de compte, leur introduction dérivait du principe étymologique, parce les deux phonèmes tiennent leur première origine des éléments qui les composent et par lesquels ils sont transcrits.

En conclusion, l'application avec rigueur scientifique des principes sur lesquels se fonda l'alphabet de l'albanais, offrit à celui-ci une grande facilité pour faire imprimer des ouvrages partout à l'Occident, du fait que, parallèlement aux 25 lettres simples empruntées au latin, pour répondre aux phonèmes manquant à cet alphabet, l'on admit 9 digrammes pour <*dh, gj, ll, nj, rr, sh, th, xh, zh*> et deux graphèmes accompagnés de signes diacritiques pour *ë* et *ç*. Sur la base de ces principes, l'alphabet de l'albanais acquit la précision pour exprimer le grand nombre de ses phonèmes, supérieur à celui de toutes les langues qui se servent de l'alphabet latin. Deux sont les facteurs qui ont influé sur ces qualités positives de cet alphabet. Le premier est objectif et lié au retard de sa création, ce qui lui donna la possibilité de mettre à profit l'expérience et les avantages

des alphabets des langues les plus avancées de l'Europe, tout en éliminant leurs défauts. Le deuxième facteur est subjectif et est lié à la formation solide culturelle et linguistiques de ses auteurs, dont les plus éminents ont été : Gjergj Fishta, Mithat Frashëri, Luigj Gurakuqi, Ndre Mjedja, Shahin Kolonja, Hilë Mosi, Sotir Peci, Mati Logoreci et autres. Ils représentent l'élite de la nation albanaise. En tant que tels ils ont légué aux générations suivantes le plus immortel monument de la langue et de la culture albanaise. C'est la raison pour laquelle notre reconnaissance aujourd'hui, 100 ans après, ne peut avoir de limites.

Bibliographie

Alfabeti i gjuhës shqipe dhe Kongresi i Manastirit. Tiranë, 1972.
Blancus F., *Dictionarium latino-epiroticum*. Romae, 1635.
Bogdani, Pjetër: *Cuneus Prophetarum*. Patavii, 1685.
Budi, P., *Dottrina Christiana*. Roma, 1618.
Çabej, E., *"Meshari" i Gjon Buzukut (1555) I, II*. Tiranë, 1968.
Demiraj, Sh. - Prifti, K., *Kongresi i Manastirit*. Tiranë, 2004.
Kuvendi i Arbënit - Concilium Provintiale sive Nationale Albanum habitum Anno MDCCIII. Romae, 1706.
Lacaj, H. - Fishta, F.,: *Fjalor latin-shqip*. Tiranë, 1966.
Mandalà, M., *Vepra e pabotuar e at Gjergj Guxetës dhe fillimet e albanologjisë në shek. XVIII;* "Studime filologjike", Tiranë, 1-2, 2006, pp. 11-41.
Matrënga, L., *E mbsuame e chræsteræ (I^{er} manuscrit)*. Rome, 1592.
95 – anniversaire du Congrès të Manastir. Shkup, 2003.
Osmani, T., *Udha e shkronjave shqipe*. Shkodër, 1999.
Rrota, J., *Për historín e Alfabetit Shqyp*. Shkodër, 1936.

Bardhyl DEMIRAJ

LA LETTERA <Ë> COME TESTIMONE DELLA TRADIZIONE SCRITTA ALBANESE- ARBËRESHE E ALCUNI PROBLEMI RIGUARDANTI LA SUA ODIERNA ORTOGRAFIA

I. *Il cerchio dei problemi e la discussione rispettiva*

L'elaborazione scritta dell'albanese con l'alfabeto latino è riconosciuta nella historiografia della cultura albanese quale la più antica della scrittura albanese, la quale grazie al primo congresso albanologico nello spazio compatto albanofono (Manastir, novembre 1908), gode da più di un secolo lo stato dei simboli nazionali albanesi. Un colorito pan-albanese rappresenta nell'alfabeto di Manastir particolarmente l'inclusione della lettera *e* soprassegnata da due punti <ë>, che ci sforziamo ancor oggi – naturalmente non sempre senza esitazione – per rappresentare graficamente la vocale centrale <ë> del dialetto tosco e come tale anche dell'albanese standard, oppure la cosiddetta <e> atona del dialetto ghego. Sono appunto questi due punti sovrapposti che nell'albanese scritto si incontrano tanto frequentemente in ogni posizione, che rendono necessaria una particolare attenzione per scrivere bene e correttamente. Ognuno che si mette a scrivere in albanese è più che cosciente dell'attenzione che deve dimostrare per quanto riguarda l'uso tanto frequente di questi due punti sovrapposti, ed è un paradosso del fato che anche nelle attuali condizioni della tecnica compiuteristica la situazione è stata assai poco migliorata in questo punto – o meglio dire in questi due punti.

Se giudichiamo positivamente questa circostanza, non facciamo altro che durante un giorno di lavoro accademico normale dobbiamo ricordare – spesso sotto voce – il nome del famoso arbëresce Jeronim de Rada per una delle lettere graphiche, che i partecipanti al Congresso di Manastir non esitarono di includere nel loro nuovo codice alfabetico, rappresentando così anche gli Arbëresci d'Italia nella matrice dei simboli nazionali della cultura etnica pan-albanese, appunto attraverso la lettera vocalica <ë> con i due punti sovrapposti, presa dall'alfabeto di De Rada.

Gli ultimi sviluppi della filologia arbëresce hanno reso possibile di investigare retrospettivamente le fasi principali della sorte di questa lettera tra gli scrittori arbëresci; per lo più in questo frattempo è stata scoperta anche la sua origine (Mandalà 2006). Si tratta della piccola opera, rimasta in manoscritto sin dalla prima metà del secolo diciottesimo; il suo autore è l'apostolo degli arbëresci di Sicilia, Padre Giorgio Guzzetta. Questa opera venne pubblicata soltanto un anno fà (Guzzetta 2007) divenendo così proprietà di un largo circolo di specialisti e di lettori

Oggetto di questo mio breve scritto è il terzo capitolo di questa operetta, intitolato "La lingua degli albanesi", dove Guzzetta partecipa al dibattito dei circoli intellettuali del suo tempo sulla natura e l'origine dell'albanese e in connessione con ciò non manca a provocare un nuovo dibattito intellettuale con gli scrittori del suo tempo circa il codice alfabetico della lingua albanese e circa i miglioramenti che si potevano e si dovevano fare in esso.

II. ***L'origine dell'albanese e le sue particolarità come lingua del Balkano antico***

Per quante riguarda il tema sulla natura dell'albanese e la sua origine, mi permetto di ricordare brevemente il modo, in cui il nostro apostolo usa l'argomento linguistico autentico, mettendo in rilievo nello stesso tempo l'autenticità di questa lingua in rapporto alle lingue vicine come l'illirico (= lo slavo), il turco ed il greco. Secondo lui:

„Di questa lingua infine resta da ricercare se sia propria della gente albana, o se sia dipendente e prodotta da un'altra. Infatti una moltitudine di persone la considera greca: alcuni la immaginano Illirica, altri Turca. Ma in effetti, dopo che fu fatta una comparazione tra i suoni di queste lingue tra loro, si è scoperto che nessuna di quelle due concorda con la lingua albanese; se si prendessero alcune voci dalla (lingua) greca e una o due dalle altre (lingue), (si comprenderebbe) quali (sono) quelle che la lunga familiarità degli Albanesi con quelle popolazioni confinanti introdusse nell'idioma albano."

Alla stessa conclusione arriva Guzzetta anche nel confronto della struttura grammaticale dell'albanese con quella del latino, mettendo in rilievo, tra l'altro, le profonde divergenze grammaticali e fonetiche fra queste due lingue, a confrontare:

„Dirò qualcosa di nuovo, un paradosso, che desterà facilmente la meraviglia di tutti. Marino Barlezio di Scodra, albanese di nascita e di lingua, *nella Storia* di *Skanderbeg*[1] pensa che quella sia la lingua latina, passata dagli Italici agli Epiroti. Da una parte moltissime voci

latine, derivate dai latini e di cui la lingua albanese abbonda in gran quantità, convincono almeno che non siamo lontani dal vero, sebbene non tutte conservino il significato originale delle parole latine, mentre alcune ne hanno uno secondario e approssimativamente affine a quella lingua. Anche se non del tutto, le voci barbare mostrano sufficientemente che quanto più sono proprie di questa lingua, (tanto più) sono del tutto diverse da quella latina; le flessioni sia dei nomi sia dei verbi sono così peculiari di questa lingua che non si adattano a nessun altro dialetto. Specialmente nella coniugazione dei verbi per i quali gli Albanesi si contentano del solo modo indicativo, e dei suoi tempi del presente, imperfetto e aoristo, che è simile a quello dei greci, e dell'imperativo presente, usando molte e varie circonlocuzioni per gli altri tempi e modi, alla maniera dei barbari."

Tuttavia, Guzzetta era più che cosciente che il lessico dell'albanese comprende una ricca componente latina, per cui non esita a pensare – forse a ragione – che l'albanese moderno rappresenta in verità una mescolanza dell'elemento latino con il lessico autoctono e la struttura grammaticale dell'albanese antico, il quale – in conformità con la sua concezione sulla situazione linguistica dell'antico Balcano – viene identificato da lui con l'antico macedone. Così:

"Stando così le cose, una sì grande varietà di voci, sia latine sia barbare, di cui è ricca l'odierna lingua vernacola degli albanesi, si andò componendo a tal punto che noi diciamo che essa non è del tutto latina, ma un misto di latino e di macedonico antico.", proseguendo oltre: "Infatti pensiamo che le voci barbare del tipo *Pella,* dialetto, flessioni che abbiamo visto che si trovano in essa, siano tutte proprie dell'antica lingua macedonica dal momento che non sono uguali o simili a nessuna delle altre lingue sia Orientali sia Occidentali che io abbia conosciuto. E poiché lì le voci latine non seguono la lingua latina, ma il dialetto macedonico, più correttamente diremo che assolutamente (predomina) la lingua macedonica con una notevole mescolanza di voci latine."

E prosegue:

"Penso che ciò sia avvenuto in questo modo: cioè, poiché gli antichi Albani fra l'Epiro e la Macedonia usavano due lingue, la macedonica e la latina, con il passare del tempo queste due lingue dovettero mescolarsi tra loro in modo tale che alla fine, essendo stata la latina come assorbita e adattata alla Macedonica che esercitava l'egemonia su di essa, essi infine dalla fusione delle due, formarono una sola lingua, mista dell'una e dell'altra, quale oggi la vediamo prosperare in tutta l'Albania, cioè l'Epiro, e la Macedonia. Essendo

stata tramandata, sulla base di tutte queste interpretazioni, la storia dell'origine latina della primitiva lingua degli Albanesi, non c'è nessuno che non veda, che essa sia rafforzata abbastanza bene, dalla stessa lingua vernacola degli Albanesi, per cui abbiamo qui assunto l'impegno di illustrarne le peculiarità."

Per una dettagliata conoscenza ed investigazione della sua tesi sul ruolo del fondo latino nella formazione dell'albanese moderno Guzzetta pensa – a buon diritto – di fare partecipare nel dibattito scientifico-intellettuale anche degli eruditi latinisti del suo tempo. Secondo lui:

"Il problema più difficile da superare è quello di convincere gli eruditi latini sulla etimologia delle voci latine, che abbiamo detto si trovano nella lingua albanese. Ci sarà mai qualcuno[1] che crederà a quanto abbiamo capito ascoltando, dal momento che neppure noi abbiamo udito le parole latine, e forse per primi abbiamo destato l'attenzione su questa questione?"

Questa esposizione sommaria delle conclusioni di Guzzetta sull'origine dell'albanese moderno, sulle peculiarità delle sue componenti fonetiche e grammaticali e sulle componenti del suo fondo lessicale ci permette di presentare con certezza almeno una parte dei miglioramenti, che ha intrapreso il nostro apostolo per il codice alfabetico del suo tempo, che era rappresentato allora dal cosiddetto "Alfabeto della Propaganda".

III. Il trema <¨> come innovazione grafica e la sua base storico-culturale nell'opera di Guzzetta

Diversamente dai "macedoni moderni", come egli denomina gli scrittori dell'area cattolica del Nord, i quali, secondo lui, "seguendo l'uso della scrittura gallicana [= francese – B. D.], scrivono le parole in modo diverso da come le pronunciano", Guzzetta pensa a dei miglioramenti essenziali nel codice graphico della lingua albanese basato sull'alfabeto latino, per realizzare così una concordanza completa tra l'albanese scritto e quello parlato. Così:

"Da lodare sono quindi i moderni Macedoni che, ben istruiti nelle lettere latine nel Collegio de Propaganda fide, presero l'iniziativa di scrivere in questo idioma piissimi libri ad uso della loro gente e di consegnarli ai nostri tempi nei caratteri tipografici (noti). Nel nuovo tipo di scrittura alcuni usano i caratteri latini, e poiché la lingua albanese tra le consonanti introduce le aspirate greche, dopo averle abbandonate, sarebbe strano che nel nuovo genere di scrittura di questa gente, trasformassero i caratteri non greci in lettere greche, ma preferirono inventare nuovi caratteri e sostituirli a quelli greci.

Perciò nel leggere questi libri mi irrita non poco il fatto che essi, seguendo l'uso della scrittura gallicana, scrivano le parole in modo come le pronunciano. [...] Perciò io, per potere scrivere in questa lingua con maggiore cura e scioltezza (nel modo in cui farò), userò allo stesso modo i caratteri latini e, quando questi mancheranno, [...] e cercherò di conformare la scrittura alla corretta pronuncia in tutto."

L'introduzione del rapporto 1 x 1 x 1 per segnalare il rapporto tra grafema ~ fono ~ fonema (= lettera ~ suono ~ fonema), per cui parla Guzzetta nella sua operetta, ci ricorda appunto la piattaforma , in cui si basò il nostro alfabeto di Manastir, che ci siamo abituati a considerarlo oggi come basato sul principio fonetico/fonologico.

L'applicazione rigorosa di questo criterio metodico viene verificata, tra l'altro, anche dall'uso del trema <¨> come mezzo graphico, che Guzzetta si permise di usufruire per distinguere un suono, il quale, secondo lui, era caratteristico solamente dell'albanese, come viene indicato dal seguente paragrafo:

"Tutte le vocali sono latine; ed è caratteristico di questa lingua il fatto che spesso le vocali sono emesse con il naso a bocca chiusa, per riprodurre un suono che è a metà tra <e> ed <i>, come i galli sembrano pronunciare la <e> finale interrompendola sulla bocca (fermando l'emissione del suono). Con difficoltà penso che sia pronunciato dagli antichi la <η> [= éta] greca che alcuni ora tendono a pronunciare <e>, ed altri <i>; io segnerò con due puntini o con l'accento circonflesso le vocali di questo tipo che bisognerà pronunciare con il naso."

Anche una lettura superficiale di questo passaggio lascia intendere lo scopo di riconoscere l'esistenza della vocale ridotta *Schwa* (= [ə], che attualmente ci siamo abituati a porre nel centro del triangolo acustico delle vocali dell'albanese, ma che Guzzetta, come il primo al suo tempo, la percepisce sicuramente come vocale ridotta, però anteriore. La sua ulteriore osservazione che questo suono vocalico, che egli preferisce di distinguere graficamente sia con un trema oppure con un accento particolare sulla lettera vocalica rispettiva, non mette affatto in dubbio la nostra convinzione che in questo caso si tratta appunto della cosiddetta vocale centrale <ë> (= [ə] = /ë/) del dialetto tosco in generale, che con la sua realizzazione fonetica ancora oggi occupa uno spettro molto più vasto che le altre vocali di questo dialetto. Tuttavia, Guzzetta non è il primo, nè l'ultimo che ha riconosciuto un timbro nasale all'articolazione della vocale centrale della Hora degli Arbëresci di Sicilia. Basta ricordare in questo caso la descrizione di questa vocale fatta circa un secolo e

mezzo prima da Luca Matranga (1492), il quale sembra essere sconosciuto da Guzzetta e secondo il quale questa vocale viene articolata appunto "con il naso", cf.:

"Secondariamente ho provisto a una gran difficoltà che hano i greci albanesi in proferire un certo sono, che quasi occorre in ogni ditione et per esser di tutto apieno informata Vostra Signoria Illustrissima saperà che l'Albanesi quasi a ogni parolo hano un certo sono che si fa col naso, e pur non è ordinariamente vocale particolare cioè *A, o, e u*, ma alle volte solamente un sono che si fa, come ho detto, col naso. Onde ho fatto per segno quando occorre tal sono, o vocale proferita col naso, un a dittongo. Questo bene intenderanno con questa instruttione gl'Albanesi se bene sarra difficile agl'altri finche con la pratica impareranno la pronuntia." (Matranga 1592 – Manoscritto 1, introduzione).

Le stesse particolarità sono state riconosciute a questa vocale più di un secolo e mezzo più tardi anche da A. Guzzetta (A. Guzzetta 1978)[1].

La soluzione di questo problema – o meglio dire pseudo-problema circa la nasalità della vocale ridotta nella parlata di Hora ci permette ora di trattare una questione forse più difficile invocata dal sopraddetto passaggio, dove Guzzetta usa il numero plurale, quando scrive che "è caratteristico per questa lingua il fatto che le vocali si pronunciano spesso con il naso e la chiusura della bocca per realizzare un suono, che si effettua tra <e> ed <i>". Questa questione prende una forma più chiara, quando si osserva la lista di un certo numero di unità lessicali di origine latina e romana, che Guzzetta aggiunge al terzo capitolo, per testimoniare, tra l'altro, anche la grande influenza di questa lingua nella formazione dell'albanese moderno. Nell'inventario di questa lista spiccano i due punti, che Guzzetta pone non solo sulla lettera vocalica <e> ma (più) raramente anche su <a> ed <u>[2], a confrontare:

[1] Çabej (1935 (?) 35 s.) non riconosce il timbro nasale a questa vocale. Tuttavia, caratterizza la sua articolazione con "base-i". Vedi più dettagliatamente per la storia dello studio Belluscio 2002 51 ss.

[2] Il confronto della lista di parole albanesi con le corrispondednti unita originali dal puntgo di vista della rappresentazione grafica permette di stabilire presso a poco le seguenti relazioni distribuzionali: le grafie albanesi <ä> e <ü> corrispondono in ogni caso alle grafie <a>, rispettivamente <u> nelle unita lessicali della lingua prestitrice. Altrimenti, la grafia <ë> corrispondende alla grafia <e> oppure all'assenza della grafia vocalica nella lingua prestitrice.

Significationes proprire	*Nomina*	*Unde derivant*
Labra	Buzë	Basio, et basiando
Braccio	Lorë	Lorum a tegumento
Vento	Eerë	Aer
Està	Veerë	Ver
Argento	Rghënt	Argentum
Anello	Unazë	Unio
…	…	…
Gamba	Kämbë	
Dolce	Ämblë	Ital: Amabile
Madre	Mämë, Äm	amma
…	…	…
Così	Küsctu	Ital. Questo

Perché è stata seguita questa procedura? Una risposta anticipata (provvisoria) si può ritrovare nello stesso passaggio già citato, dove Guzzetta mette in rilievo che si tratta di un unico suono ridotto, che si pronuncia con il naso. E ciò ci permette di dedurre come alternativa soluzione l'opinione che Guzzetta era (più che) cosciente di quel fenomeno avvenuto nel tempo e nello spazio nel sistema vocalico dell'albanese, che noi ci siamo abituati a chiamare spesso come riduzione (e centralizzazione) delle vocali. Questa soluzione, che noi preliminarmente approviamo come una alternativa, viene rafforzato ulteriormente da un altro passaggio, dove Guzzetta descrive il fato dei prestiti latini nell'albanese, scrivendo che:

"Tutta la difficoltà di intendere ascoltando deve essere attribuita sia alla rozzezza della primitiva lingua latina sia, particolarmente, alla scorretta pronuncia di questa gente. Perché gli albanesi, in particolare, nel pronunciare le parole latine, elidono tutte le vocali per cui le espressioni albane sono generalmente monosillabiche, e se mantengono qualcuna di esse (vocali) o la emettono con il naso o la trasformano in un altro suono; spesso troncano anche intere sillabe, specialmente quelle finali: tacciono alcune tra le consonanti trasformando altre in altre affini ad esse o invertendole."

Ora – dopo la lettura e l'interpretazione autentica di questo secondo passaggio (vedi anche la nota 10 (?) – ci permettiamo di considerare convincente la soluzione alternativa preliminare di questo problema, se esaminiamo anche un secondo criterio metodico, che potrebbe e dovrebbe avere orientato Guzzetta di intraprendere i miglioramenti nel codice alfabetico e nell'ortografia dell'albanese del suo tempo. E questo è appunto il cosiddetto principio storico oppure

etimologico, che avrebbe reso coscienti allora per le fonti (le origini) del lessico dell'albanese moderno non solo gli eruditi latinisti ma anche ognuno che si metterebbe a scrivere ed a leggere in albanese. Confrontare :

"Non diversamente dalla lingua italiana, gallica, spagnola, derivate dalla lingua latina con simili varianti, con le quali talvolta la lingua albanese concorda sicché dà l'impressione che contenga intere voci che si direbbero prese propriamente dagli italici, dai galli, dagli spagnoli. Quindi non sarebbe difficile credere che queste genti, una volta introdotte in Albania, come dicevamo, vi abbiano lasciato i segni del proprio idioma."

IV. Facit

Questa soluzione alternativa, la quale auguriamo e speriamo che sia in armonia con le stesse idee dell'apostolo albanologo e con le sue concrete iniziative per migliorare il codice alfabetico e l'ortografia dell'albanese del suo tempo, trova un parallelismo al nostro tempo, quando il porre dei due punti sulla lettera <ë> intreccia due principi metodici, alquanto contradditori, nel codice ortografico dell'albanese standard: il principio fonetico/fonologico e quello storico/etimologico. Continueremo così anche nel futuro, seguendo questa buona tradizione albanese-arbëresce, che abbiamo ereditato sin dal tempo di Guzzetta, oppure "miglioreremo" ulteriormente questa tradizione? Questo problema potrebbe e dovrebbe essere incluso nell'attuale dibattito sulla grande vicenda di quest'anno: l'edizione completa dell'Atlante Dialettale Albanese e l'uso dei suoi risultati nella cultura della scrittura albanese.

Bibliografia prescelta

F. Altimari, *Il movimento culturale della Rilindja e il Collegio di S. Adriano nella prima metà del secolo XIX*, in: "Quaderni di Zjarri" 11 [1984]. Cosenza.

G. M. G Belluscio, Un primo esperimento per la definicione elettroacustica del vocalismo di *Hora e Arbëreshëvet* (PA), in: "Studi in onore di Antonino Guzzetta" (bot. F. Di Miceli – M. Mandalà), Palermo 2002, 51-62.

F. Blanchus, *Dictionarum latino-epiroticum*, Romæ 1635.

E. Çabej, *Italo-albanische Studien*, Dissertation zur Erlangung des Doktorgrades an der Universität Wien (ms. 145 p.).

B. Demiraj, *Sprovë për një lexim kritik të materialit gjuhësor në veprën e Angelo Masci-t*, in: "Studi in onore di Antonino

Guzzetta" (bot. F. di Miceli – M. Mandalà), Palermo 2002, 115-131.
B. Demiraj, *Giorgio Guzzetta e le origini della filologia italo-albanese*, in: "International Journal of Diachronic Linguistics and Linguistic Reconstruction" 4 [2007] 63-81.
B. Demiraj, *Aspekte të mendimit intelektual shqiptar në shek. e 18-të. Atë Gjergj Guxeta dhe vendi i tij në historinë e albanologjisë,* in: "Hylli i Dritës" 3 [2007] 9-37.
G. Guzzetta, *L'osservanza del rito preso gli Albanesi d'Italia perché giovino a se stessi e a tutta la Chiesa* (= De Albanesium Italiæ ritibus excolendis utsibi totique S. Ecclesiae prosint), Palermo 2007.
M. Mandalà, *Luca Matranga, E Mbsuame e krështerë* (a cura di Matteo Mandalà), in: "Albanica", nr. 21, Caltanissetta 2004.
M. Mandalà, *Vepra e pabotuar e At Gjergj Guxetës dhe fillimet e albanologjisë në shek. XVIII*, in: "Studime Filologjike" 1-2 [2006] 11-41.
A. Masci, *Discorso sull'origine, costumi, e stato attuale della nazione albanese,* Napoli 1807.
G. Petrotta,: *Studi di storia della letteratura albanese. Popolo lingua e letteratura albanese,* Palermo 1931.

Rami MEMUSHAJ

THE BINARY FEATURES OF THE ALBANIAN SOUNDS SEGMENTS

1. This paper is an attempt to define the phonemic binary features of the Standard Albanian sound segments based on the Chomsky–Halle's system elaborated by them in their seminal work "the Sound Pattern of English". Of course, nowadays there are other systems of features in use, but we prefer their system because it is based on the binary principle and is widely used by phoneticians.

A previous effort to specify features of the sound of Albanian based on Chomsky–Halle system of features is that of Gary L. Bevington made in his doctoral dissertation "Albanian Phonology" submitted to the Department of Linguistics of the University of Massachusetts at Amherst in August 1970 and published 4 years later[1]. But because of taboos of that time his study went unnoticed by Albanian phoneticians, as it had happened previously with the system of binary acoustic features used in 1954 by E. Hamp in the description of sounds of a Calabro-Albanian dialect[2]. Only these last years we have introduced binary features instead of Troubetzkoy's and Jakobson's acoustic features in our published textbooks, as well in an article on binary features of the sound segments of the Standard Albanian[3].

Before going into details, let us represent first the consonantic and vocalic systems of the Standard Albanian, which has a rich inventory of phonemes that includes 29 consonants and 7 vowels, as this will be seen in the following tables (*Table 1*)

[1] Gary L. Bevington, *Albanian Phonology*, Wiesbaden, 1974.

[2] E. P. Hamp, *Vacarizzo Albanese Phonology: The Sound System of a Calabro-Albanian Dialect*, Harvard University Cambridge, Massachusetts, 1954.

[3] R. Memushaj, *Hyrje në gjuhësi*, DITURIA, 2002, pp. 103-105 ; *Tiparet binare të fonemave të shqipes standarde*, Studime filologjike, nr. 3-4, 2005, pp. 42-63.

Consonants						**voyels**		
f	θ	s	ʃ		h	i / y		u
v		z	ʒ	j				
p	t	ts	tʃ	c	k	e	ə	o
b	d	dz	dʒ	ɟ	g			
m	n			ɲ				a
		l / ɫ						
		r / ɾ						

Table 1. *Consonants and vowels of the Standard Albanian*

Some of these sound segments are particular for Albanian, like the opposition /l/ –/ / and flap /r/ – trill /ɔ̆/, or the vowel / /. As it will be seen below, these sound segments are among the phonemes of Albanian that present difficulties in their characterization with binary features.

2. The paper grew out of some difficulties we have met while trying to specify these and other sound segments of the standard Albanian using Bevington's binary features. Our aim is to raise some problems about this system, and give a solution for the specification of the sounds of Albanian.

Some of the problems in the specification of the sound segments of Albanian are connected with the Chomsky–Halle system itself; other difficulties derive from the Bevington's own interpretation of the phonemes of Albanian. As Bevington points out, his system of binary features is fundamentally "the one proposed by Chomsky and Halle with certain modifications"[4]. This system comprises 14 features: [±syllabic], [±consonantal], [±sonorant], [±high], [±low], [±back], [±labial], [±coronal], [±voice], [±continuant], [±nasal], [±strident], [±lateral], and [±HSP][5]. (*Table 2*)

[4] G. L. Bevington, *Albanian Phonology*, p. 11.
[5] *Idem*, see pp. 11–13.

	i	y	u	o	e	ə	a	j	h	w	r	ǒ	l		p	b	m	f	v	t	d	n			ts	dz	s	z	t	d			c			k	g	ŋ
Syll.	+	+	+	+	+	+	+	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
Cons.	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+
Son.	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	-	-	+	-	-	-	-	+	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	+	-	-	+	
High	+	+	+	-	-	-	-	+	+	+	-	-	+	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	+	+	+	+	+	+	+	+	+
Back	-	-	+	+	-	+	+	-	+	+	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	+	+	+	
Low	-	-	-	-	-	-	+	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	
Lab.	-	+	+	+	-	-	-	-	-	+	-	-	-	-	+	+	+	+	+	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	
Cor.	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	+	+	+	+	-	-	-	-	-	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	-	-	-	-	
Voice	+	+	+	+	+	+	+	+	-	+	+	+	+	+	-	+	+	-	+	-	+	+	-	+	-	+	-	+	-	+	-	+	-	+	+	-	+
Cont.	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	-	-	-	+	+	-	-	-	+	+	-	-	+	+	-	-	+	+	-	-	-	-	
Nas.	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	+	-	-	-	-	+	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	+	-	-	+	
Strid.	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	+	+	-	-	-	-	-	+	+	+	+	+	+	+	+	-	-	-	-	
Lat.	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	+	+	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	
(HSP)	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	+	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	

Table 2. *Bevington's matrix of features*

As it is known, to the Chomsky–Halle system of binary features many objections are made regarding the number of features as well as the grouping of these features in different classes. Thus, phoneticians differ according to which of the features 'vocalic' or 'syllabic' has to be accepted. The two features are found in their book "The Sound Pattern of English", although its authors prefer the second over the first. In Part Four of their book they give the feature 'vocalic' as one of the features of major classes. Nevertheless, finding it difficult to apply this features in the characterization of phonemes of different languages, in the eighth chapter of Part Four, they say that "the feature 'vocalic' might be replaced by a feature 'syllabic' which would characterize all segments constituting a syllabic peak"[6]. Consequently, obstruents are by definition [–syllabic], while vowels and sonorants could have the value [+syllabic] when they constitute a syllabic peak.

However, there are phoneticians who see the syllabic feature as a shortcoming of the binary feature system because this feature is based on a functional criterion, meanwhile the physiological criteria constitute the base of this system. On the other hand, other phoneticians are in favor of this feature and have avoid as unnecessary the vocalic feature, arguing that vowels would be

[6] N. Chomsky, M. Halle, *The Sound Pattern of English*, p. 354.

characterized better with the [–consonantic] and [±syllabic] features. Joining this second group of phoneticians, we find the 'syllabic' feature suitable especially for the sounds of the Standard Albanian, since in its phonological system there are no glides[7], which make the 'vocalic' feature necessary because they are [–vocalic, –consonantic].

One of the basic characteristics of the Chomsky and Halle system of binary features is the avoidance of place of articulation features, because of their unary character, preferring features based on the active articulator, which are binary. Nevertheless, in their system there are features based on the place of articulation, such as the 'anterior' feature. In connection with this, they say : "Consonants and liquids are anterior when they are formed with an obstruction that is located farther forward than the obstruction for [š]. The consonants that in traditional terminology are described as palato-alveolar, retroflex, palatal, velar, uvular, or pharyngeal are therefore nonanterior, whereas labials, dentals, and alveolar are anterior. "Starting from their definition of the anterior sounds as sounds" produced with an obstruction that is located in front of the palato-alveolar region of the mouth", they arrive at the conclusion "that vowels which are formed without constrictions in the oral cavity, are always nonanterior"[8].

But there are languages that have central vowels, like Swedish, Turkish with its high vowel /ɪ/, or Albanian that has a schwa segment / /, a half-closed, nonlabial and central vowel[9]. Central vowels like Turk. /ɪ/ in *kɪr* "blind" are seen by Chomsky–Halle as [+back], differentiating from the back vowels only by the feature 'labial'[10]. But this characterization contradicts their claim that "in the neutral position the body of the tongue was assumed to be raised and fronted, approximating the configuration found in the vowel [e] of English *bed*[11] and that back sounds are those that "are produced by retracting the body of the tongue from the neutral position; nonback sounds are produced without such e retraction from the neutral position"[12]. In fact, front vowels differ in two features from their respective back vowels, the place of articulation and

[7] A. Dodi, *Fonetika dhe fonologjia e gjuhës shqipe*, Tiranë, 2004, f. 103.
[8] N. Chomsky, M. Halle, *op. cit.*, p. 304.
[9] A. Dodi, *op. cit.*, p. 46.
[10] N. Chomsky, M. Halle, *op. cit.*, p. 309.
[11] *Idem*, p. 304; Ladefoged contradicts their claim, because "there is no evidence that this position (the neutral position–R.M.) is the level of that in the vowel [e] (see P. Ladefoged, *Preliminaries to linguistic phonetics*, Chicago, 1971, p. 99.)
[12] N. Chomsky, M. Halle, *op. cit.*, p. 305.

labialization. But, considering all vowels [–anterior], makes it impossible to differentiate correctly central vowels from their respective front and back vowels.

G. Bevington following Chomsky and Halle has characterized the Albanian schwa as a [+back] sound, counting it among the sounds "produced by retracting the body of the tongue from the neutral position". We think that to characterize / / as a [+back] vowel means to put this sound on a procrustean bed, a sacrifice made for the sake of the theory. This makes us firmly convinced that the [anterior] feature is necessary for the description not only of consonants, but also of vowels of the Standard. Using this feature, we can describe the central vowel / / as [–anterior] and [–back], thus differing it from its respective front vowels in the first feature, and from back vowels in the second.

Another difficult point is that of the feature of the phonemes /ŏ/ and / / of Albanian. Chomsky and Halle have used for this purpose the feature HSP, saying that the trilled [4] is produced with heightened subglottal pressure; the tap [r] without it". But not all phoneticians agree with them, because with a high subglottal pressure are produced even unvoiced obstruents. In fact, our authors accept that "tense sounds are produced with greater subglottal pressure and this fact accounts for the well-known presence of aspiration in the tense voiceless stops of many languages"[13]. According to P. Ladefoged, the heightened subglottal pressure is in the base of the distinction between tense and nontense sounds, so this feature cannot be used as a distinctive feature only for vibrants. It is for this reason that to make this distinction he proposes the feature "rate of articulation", giving to trilled / r / the value 0, while to /ŏĭ the value 1 (one)[14], but later on he has replaced this feature with features *trill* and *flap*. Since for the opposition /ŏĭ ĕ /r/ of Albanian is not found a binary feature accepted by all, we will refer to the feature HSP.

From what we have said above, it comes out that to use the Bevington's system of binary features for the description of the sound segments of Albanian, it is necessary to make to it slight modifications and corrections. The modifications to be made concern the number of segments, while corrections should be made as concerns the features ascribed to certain phonemes. As regards the number of features, we consider necessary to include to the system the feature 'anterior'. Thus, our system of binary features for the specification of sound segments of the Standard Albanian comprises

[13] *Idem*, p. 326.
[14] P. Ladefoged, *Preliminaries to Linguistic Phonetics*, p. 107-108.

15 features: [±syllabic], [±consonantal], [±sonorant], [±high], [±low], [±anterior], [±back], [±labial], [±coronal], [±voice], [±continuant], [±nasal], [±strident], [±lateral], and [±HSP].

3. While watching carefully the Bevington's table of features one can discover some inconsistencies as well as some mistakes. Thus instead of 36 phonemes of the phonological system of Standard Albanian, he gives 38 sound segments. From this table must be excluded [ ], a nasal velar sound found in some Albanian sub-dialects, and the /w/ sound segment not found in Albanian. According to him, "/w/ exists only at the underlying level of representation and is always modified or deleted by phonological rules so that it never appears in its original form in surface representation"[15]. This is done in the spirit of the early Generative Phonology, which invented such "morphophonemes" or "abstract phonemes" that "are psychologically real"[16], in order to make the transition from underlying forms to the surface forms easier.

To specify the sound segments of the Standard Albanian, Bevington uses only four features: 'back', 'low', 'high, and 'labial'. The most problematic is the specification of / / and /a/ vowel segments. According to Bevington, the sound / / is a [–high], [–low], [+back], and [–labial] sound, while /a/ as [–high], [+low], [+back], and [–labial]. It can be easily seen that the feature that differentiates these two vowels is the feature 'low', which has a minus value for / / and a positive value for /a/. This specification is close to classifications of vowels made by Lowman[17] and following him by Anastas Dodi[18], and dialectologists Jorgji Gjinari[19] and Bahri Beci[20]. According to them, these two sounds are central vowels, so they differ only in the degree of openness: / / is a non-high and non-low sound, while /a/ is a low vowel. The only difference is that for Bevington / / is a back vowel, while for the Albanian authors is a central one. But what we gain by keeping intact the privative opposition /a/ ~ / /, we lose on the other side, because / / comes closer to /o/, differing from it only in the labiality feature, / / being [–

[15] *Idem*, p. 16.

[16] L. M. Hyman, *How concrete is phonology*, *Language*, 46 / 1, 1970, p. 66.

[17] G. S. Lowman, *The phonetics of Albanian*, Language, v. VIII, 1932, p. 282.

[18] A. Dodi, *Fonetika e gjuhës shqipe*, Tiranë, 1961 (dispense); 1983 and 2004.

[19] J. Gjinari, *Dialektologjia shqiptare*, SHLB, Tiranë, 1988, p. 40-41.

[20] B. Beci, *Fonetika e shqipes standarde*, "L. Shkollor", Prishtinë, 2004, p.32.

labial], while /o/ [+labial]. But from the articulatory point of view / / differs in two features from /o/, entering thus into a non-privative opposition: / / is a central, half-closed and unrounded vowel, while /o/ is back, half-closed and rounded.

Now to come back to /a/, the specification of this sound by the above-mentioned Albanian authors as a central vowel is not supported by articulator and acoustic data. Before going into details, it is worth mentioning that more than a century ago, Sami Frashëri considered *this sound* a back vowel[21]; for Kostaq Cipo also the sound *a* is a back vowel[22]. In fact, compared to cardinal vowels, the Albanian [a] is closer to the back cardinal vowel [ ] than to the front cardinal [a]. Acoustically, according to the data given by Albanian phonetician Lumnie Boriçi, the F_2 value of the Albanian [a] is 1265 Hz compared to the F_2 values of the front [a] (1500 Hz), and of the back [a] (1300 Hz) of the French, so it comes out that the Albanian [a] is more posterior than the back [a] of French. Thus, the feature [+back] assigned to this sound segment by Chomsky and Halle[23] is true also for the Albanian. Consequently, the opposition between /a/ and /ë/ is not a privative one, because they differ in features "low" and "back": /a/ is [+low, +back], while /ë/ [–low, –back].

To conclude our discussion about the vowel / /, it comes out that four features used by Bevington are not enough for the specification of the vowels of the Standard Albanian. Considering / / as a [–back] sound we arrive at a situation where this sound becomes equal with /e/, because the two have the same features: [–high, –low, –back, –labial]. To avoid this we need the help of the feature 'anterior'. Adding this feature to the system, we can differentiate the / / and /e/ sounds, giving to / / the [–anterior] and to /e/ the [+anterior] feature.

Thus, adding this feature to the system we have this matrix of features for the vowels segments of the Standard Albanian:

	i	y	e	ë	a	o	u
High	+	+	–	–	–	–	+
Low	–	–	–	–	+	–	–
Back	–	–	–	–	+	+	+
Anterior	+	+	+	–	–	–	–
Labial	–	+	–	–	–	+	+

4. Difficulties grow as we cross over to the consonantic system of the Standard Albanian. Among the most problematic cases here is that of the /h/ sound, a point where Bevington differs almost

[21] S. Frashëri, *Shkronjëtore e gjuhësë shqip (1866)*, 2, Tiranë, 1988, p. 99
[22] K. Cipo, *Gramatika e gjuhës shqipe*, Tiranë, 1949, p. 15.
[23] N. Chomsky and M. Halle, *op. cit.*, p. 332.

totally from Chomsky–Halle as concerns the features 'high', 'low', 'back', and 'sonorant'. According to him, /h/ has the features [+high, –low, +back, and +sonorant], while for Chomsky and Halle these features of /h/ have opposite values, namely [–high, +low, –back, and –sonorant][24].

According to Bevington, who sees such a characterization of /h/ as "an attempt to show it as a glottal fricative","this analysis creates problems on the phonological level in English and French (Schane 1968), where it is found to behave like velar". Because the /h/ segment of Albanian behaves phonetically and phonologically like the /h/ of English, more closely associated with vowels, he sees "no particularly strong reason for representing [h] as a glottal spirant, but rather merely a voiceless glide, i.e. [–cons] and [–syll], [–voi]". He continues his argumentation saying, "Since the segment often acts with velar consonants phonologically, we may give it the classificatory marks of [+back, +high]". This solution is justified by him with the "advantage of allowing us to make the phonetic interpretation rules for [h_E] universal rather than having to specify whether they apply for each language"[25].

As a result, he assigns to /h/ the following values: [–syll, –cons, +son, +high, –low, +back, –labial, –cor, –voi, +cont, –nasal, –stri, –lateral, and –h.s.p.]. But some of these features does not hold at least for this sound of Albanian. First, it is true that topologically /h/ enters into opposite relations with velars, but this fact does not justify the grafting of Troubetzkoian and Chomskian phonology. In fact, features [–high], [+low] given by Chomsky to /h/ correspond to the real articulatory characteristics of this sound segment. But we do not agree with them about the feature [–back] they assign to this sound, nor with them and Bevington about the features [–consonantic] and [+sonorant] they assign to /h/. This consonant is not a glide, as they think, neither in Albanian, nor in English or German; it is an unvoiced sound with the features [+consonantic] and [–sonorant].

It is worth mentioning that the /h/ sound is a problematic one not only in Albanian. For example, let us compare some of the values

[24] In "The Sound Pattern of English" this feature is absent. But the authors discuss it in the Chapter Seven of the Part Four of the book. There they say: "Sonorants are sounds produced with a vocal tract cavity configuration in which spontaneous voicing is possible; obstruents are produced with a cavity configuration that makes spontaneous voicing impossible… Hence sounds formed with more radical constrictions than the glides, i.e. stops, fricatives, and affricates, are nonsonorant, whereas vowels, glides, nasals, consonants, and liquids are sonorant" (see p. 302).

[25] G. L. Bevington, *idem*, p. 18-19.

assigned to this segment of Albanian by Bevington with those given by Chomsky–Halle to this segment of English and with the values given by Utz Mass to the same segment of German:

	Bevington	Chomsky	Utz Maas
Consonantic	–	–	+
high	+	–	–
low	–	+	+
back	+	–	+
sonorant	+	–	–

This different characterization of the /h/ segment does not derive from the differences among [h] sounds of languages like Albanian, English, and German (because of their similar articulation they are called "European h" (h_E)), but partly from the different manner the features are understood, and partly from the different characterization of this sound by these authors.

5. The most complicated case is that of /l/ and / / laterals. To the treatment of these two sounds is given enough space, beginning with G. Straka. There are other languages with two [ ] sounds. Italian, for ex., has an alveolar [ ] which is found in words like *luogo*, *Italia*, and a palatal / / in *gli*, *moglie* etc. According to M. Nespor, the binary distinctive features of this pair are 'anterior' and 'coronal', /l/ having the plus value, while / / minus value[26]. Russian also has two /l/ sounds that function as two phonemes, one an apical alveolar and the other a "laminal alveolar or laminal dental", which are differentiated by the feature 'laminal'[27]. More similar to the Albanian laterals are two lateral sounds of the British English. One of these sounds is produced with the tip of the tongue "touching the alveolar ridge, and one or both sides are near the upper teeth, but not quite touching"; the other as in *feel* [ ], *cold* [ ] is pronounced with the tip of the tongue touching the alveolar ridge… but the center of the tongue is pulled down and the back is arched upward as in a back vowel". The arching upward of the back of the tongue, – Ladefoged continues, – forms a secondary articulation which we will call velarization."[28]. But these two sounds, the alveolar lateral and the velarized alveolar lateral, are allophones of the same phonemic segment / / of English. So, the two Albanian lateral segments have no counterpart not only in these languages, but, based

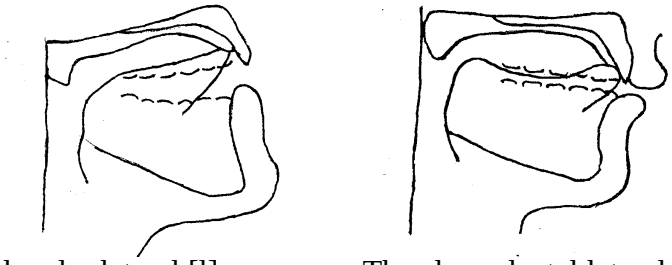
[26] M. Nespor, *Fonologia*, il Mulino, 1994, p. 61.

[27] P. Ladefoged and I. Maddieson, *The Sounds of the World's Languages,* Blackwell Publishers Ltd., Cambridge Mass., p. 187–188.

[28] P. Ladefoged, *A Course in Phonetics*, U.S. etc., 2001, p. 55.

on their inventory given by Ladefoged and Maddieson[29], we can say that they are not found in any other language of the World.

A. Dodi describes / / as an alveolar lateral and fricative, while its counterpart ll / / as an alveo-dental and velarized lateral fricative (see the fig. below), and as a distinctive feature of this pair he accepts the feature of velarization[30].



The alveolar lateral [l] The alveo-dental lateral [ ]

Figure 1: *The laterals (Dodi).*

Going back in time, we find that K. Cipo in his book "Gramatika e gjuhës shqipe" (1949) considers ll [ ] as a velar sound, and classifies it together with /k, g, h/ velar phonemes of Albanian[31].

According to A. Bothorel who has devoted an article to the laterals of Albanian based on his recordings, l [ ] of Albanian has the same realization as that of French: the blade of the tongue touches the alveolar ridge and the body of the tongue after the apical contact goes down progressively and regularly". The sound produced in this manner is an apical alveolar lateral. The other sound ll [ ] is produced at the border between front teeth and the alveolar ridge: the tip of the tongue stretches forward; all the body of the tongue is lowered and lays down parallel with the roof of the palate, without any visible raising of its back part. As a result there is an enlargement of the mouth resonator and of lateral passages, but also a backward withdrawal of the root of the tongue which narrows the pharynx. The sound produced is characterized by him as an apical alveo-dental lateral[32] (see the figure).

[29] *Idem*, p. 185–186.

[30] A. Dodi, J. Gjinari, *Fonetika dhe gramatika e gjuhës së sotme letrare shqipe* – I, Fonetika, Tiranë, 1983, f. 86.

[31] K. Cipo, *Gramatika e gjuhës shqipe*, Tiranë, 1949, f. 23 and 34.

[32] A. Bothorel, Kontribut për studimin përshkrues të bashkëtingëlloreve anësore të shqipes, Studime filologjike, 1972, nr. 2, f. 71.

The apical dental [ ] in *halla* [ ] "aunt". The apical alveolar [ ] in *pala* [ ] "pair".

Figure 2: *The laterals (Bothorel)*

Although in principle Bothorel accepts that during the articulation of the "strong" [ ] the back part of the tongue is retreated toward the wall of the pharynx, i.e. that this sound is somewhat velarized, he differs from Dodi in that he takes as the distinctive feature of these two phonemes not the velarization as Dodi does. According to Bothorel, the distinctive feature of this opposition "is based in characteristics that are not found in any other European language"[33]. This feature is the difference in the place of articulation: [ ] is articulated at a point lower than [l], which is articulated at the alveolar ridge zone.

The same treatment of the Albanian laterals is found at G. Bevington and Ladefoged–Maddieson. Bevington differs from Dodi and Cipo because for him these two segments are made distinct by the feature [±high]. He writes: "The two laterals are, of course, [+lateral, –h.s.p.]. One is a "European" or palatal lateral l̠, which is articulated with the tongue tip raised against the alveolar ridge (therefore [+cor] and the body of the tongue raised up close to the palate (therefore [+high]). The other is a "dark"ll. It is not articulated with the tongue raised as in l̠ so that the feature value [–high] seems the most appropriate."[34] Thus, /l/ is [+high], while / / is [-high], although in his table /l/ and / / segments have the same set of features[35].

The latest who have discussed the status of these two laterals are P. Ladefoged and I. Maddieson. They write:

"Cine x-rays (Bothorel 1969–1970) indicate that Albanian has a distinction between what might be labeled as apical dental and apical alveolar laterals. Tracings of these are given in fig. 6.3 (see above). Note that besides the different location of the ‘place of

[33] *Idem*, p. 75.
[34] G. L. Bevington, *Albanian Phonology*, p. 15.
[35] *Idem*, p. 20–21.

articulation' there are several other differences between in *pala* and in *halla* in this figure. The back of the tongue is retracted for so that a narrowed pharynx results, and the body of the tongue lies lower in the mouth than for . The speaker represented in Dodi (1970) seems to have less of a place difference than the two speakers examined by Bothorel, but does show the difference in tongue profile. The Albanian laterals indicate that the dental vs. alveolar place can occur with the 'enhancement' of different tongue body positions but without differing by one being laminal and the other apical."[36].

It is clear that Ladefoged and Maddieson follow Bothorel's conclusion[37], although they notice that for "a narrow pharynx results". Because they have not had direct contact with Albanian and no credible written sources, they have not paid attention to this very important fact.

This specification is untenable not only because of the traditional position of the Albanian researchers, who take velarization as the distinctive feature of this pair, but mainly because the practice shows that it is not the place of articulation that differentiates these to sound segments. You can pronounce a higher [ ] as easily as a lower one, without changing the meaning of the word. The same is true also for the other sound: you can pronounce a lower [ ] as easily as a normal one, and the meaning of the word remains unchanged. On the other side, if you make a [ ] sound velarized, i.e. if you pull the root of the tongue toward the back wall of the pharynx, you will have a different sound and a different word. Compare, for example, *hala* and *halla*, *pula* "hen" and *pulla* "stamp" etc.

All this makes us reject the feature [±high] as a distinctive feature of this pair and to look for another real feature. But what makes things difficult is that velarization does not figure out as a binary feature in the Chomsky-Halle's matrices or in any other works on phonetics.

A solution that in fact sustains the position of the Albanian researchers is given by Chomsky–Halle. According to them, the features 'high', 'low' and 'back' "may be used in a natural manner to characterize subsidiary consonantal articulations such as palatalization, velarization, and pharyngealization. These subsidiary articulations consist in the superimposition of vowel-like articulations on the basic consonantal articulation. In palatalization the

[36] P. Ladefoged and I. Maddieson, *The Sounds of the World's Languages*, p. 186.

[37] See p. 42 of the above-cited book, where Ladefoged and Maddieson refer to Bothorel.

superimposed subsidiary articulation is [ ]-like; in velarization [ ]-like; and in pharyngealization, [ ]-like… We shall say that palatalized consonants are high and nonback; the velarized are high and back; the pharyngealized are low and back"[38]. From what is said above, it comes out that the phoneme / □ may be characterized as [+high], and [+back], while / / as [–high], and [–back]. The only difficult point here is that as concerns the difference between the two laterals: in place of one feature of one distinctive feature, we have obtained two distinctive features.

6. After the discussion of the weak point of the system of binary features and proposals to resolve their contradictions, we may give the following matrix of binary features for the sound segments of the Standard Albanian (*Table 3*).

	i	y	u	o		ə	a	r	ŏ	l		p	b	f	v	m	θ	ð	t	d	n	s	z	ts	dz			t	d	c			j	k	g	h
Syll.	+	+	+	+	+	+	+	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
Cons.	-	-	-	-	-	-	-	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	-	+	+	-
Son.	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	-	-	-	-	+	-	-	-	-	+	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	+	+	-	-	-
High	+	+	+	-	-	-	-	-	-	-	+	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	+	+	+	+	+	+	-
Low	-	-	-	-	-	-	+	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	+
Back	-	-	+	+	-	-	+	-	-	-	+	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	+	+	+
Ant.	+	+	-	-	+	-	-	+	+	+	-	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
Lab.	-	+	+	+	-	-	-	-	-	-	-	+	+	+	+	+	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
Cor.	-	-	-	-	-	-	-	+	+	+	+	-	-	-	-	-	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	-	-	-	-	-	-
Nas.	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	+	-	-	-	-	+	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	+	-	-	-
Lat.	-	-	-	-	-	-	-	-	-	+	+	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
Voi.	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	-	+	-	+	+	-	+	-	+	+	-	+	-	+	-	+	-	+	-	+	+	+	-	+	-
Cont.	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	-	-	+	+	-	+	+	-	-	-	+	+	-	-	+	+	-	-	-	-	-	+	-	-	+
Strid.	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	+	+	-	-	-	-	-	-	+	+	+	+	+	+	+	+	-	-	-	-	-	-	-
HSP	-	-	-	-	-	-	-	-	+	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-

Table 3.*Binary features of the Standard Albanian*

[38] Chomsky and Halle, *op. cit.*, 306-307; in truth, G. Bevington when describes the feature 'high' counts the velarized sounds as [+back], but when discusses laterals this value gives to the unvelarized / l /(see G. L. Bevington, *op. cit.*, p. 12).

References

Beci B., *Fonetika e shqipes standarde,* Prishtinë, "Libri Shkollor", 2004.

Bevington G. L. 1974. *Albanian Phonology,* Wiesbaden: Otto Harrassowitz, 1974.

Boriçi L., *Kontribut mbi aspektin akustik të zanoreve të shqipes e të disa zanoreve të frëngjishtes*, Studime filologjike, 1, p. 74-93, 1977.

Bothorel A., *Kontribut për studimin përshkrues të bashkëtingëlloreve anësore të shqipes*, Studime filologjike, 2, 69-79, 1972.

Chomsky N., & Halle, M., *The Sound Pattern of English*. Cambridge, Mass.: MIT Press, 1968

Cipo K., *Gramatika e gjuhës shqipe*. Tiranë, 1949.

Dodi A., *Fonetika e gjuhës shqipe*. Tiranë, 1961.

Dodi A., *Fonetika dhe gramatika e gjuhës së sotme letrare shqipe*. Tiranë, 1983

Dodi A., *Fonetika dhe fonologjia e gjuhës shqipe*. Tiranë, 2004.

Frashëri S., *Shkronjëtore e gjuhësë shqip*, 2. Tiranë, 1988.

Gjinari J., *Dialektologjia shqiptare*. Tiranë, ShBLU. 1988.

Hamp E. P., *Vacarizzo Albanese Phonology: The Sound System of a Calabro-Albanian Dialect*, Cambridge, Mass.: Harvard University. 1954.

Hyman L. M., *How concrete is phonology*, Language, 46, p. 58-76, 1970.

Ladefoged P. & Maddieson I., *The Sounds of the World's Languages*. Cambridge Mass. Oxford: Blackwell Publishers Ltd., 1996.

Ladefoged P., *Preliminaries to linguistic phonetics.* Chicago and London: The University of Chicago Press, 1971.

Ladefoged P., *A Course in Phonetics*, U.S., etc.: Heinle and Heinle, 2001.

Lowman G. S., *The Phonetics of Albanian*, Language, 32, 271–293, 1932.

Mass U., *Fonologie*, Opladen/Wiesbaden: Westdeutscher Verlag GmbH, 1999.

Memushaj R., *Hyrje në gjuhësi*, Dituria Tiranë, 2002.

Nespor M., *Fonologia*. Bologna: il Mulino. 1994.

Ilir GJIPALI

LA MISSION ARCHEOLOGIQUE ITALIENNE EN ALBANIE AVANT ET APRES LA DEUXIEME GUERRE MONDIALE

Le territoire de l'Albanie, faisant partie de la Méditerranée et des civilisations qui y ont été développées dans le passé, a conservé de nombreuses traces de la préhistoire, de l'antiquité et du moyen âge. A partir de l'époque de la Renaissance Européen et ensuite, comme pour beaucoup d'autres domaines, l'intérêt pour l'héritage historique culturel également viendrait toujours grandissant, un phénomène qui a été reflété en Albanie aussi. Cet intérêt a été manifesté d'abord par des voyageurs, des chercheurs et des passionnés de l'antiquité, comme c'est le cas où les ruines de Butrint et des autres centres largement connus ont été visitées par Ciriaco d'Ancône1 au cours de ses voyages (1418-1435) dans les divers sites antiques de la Méditerranée et, les siècles suivants, par Leake2, Pouqueville3, Isambert4 etc. Mais, si dans les autres pays des Balkans les recherches archéologiques systématiques par des fouilles démarrent à la deuxième moitié du XIXe sc., en Albanie, en raison de la formation plus tardive de l'État indépendant, elles démarrent après les années '20 du siècle dernier, à la période entre les deux guerres mondiales5. Elles ont pu être réalisées sur la base des accords noués avec le gouvernement albanais, à partir de l'année 1924, par deux Missions archéologiques comme la mission archéologique italienne, conduite par Ugolini, qui a mené son action à Finiq et à Butrint, et la mission archéologique française, conduite par Léon Rey, à Apollonia. L'activité de ces missions donna des résultats fructueux et, dès les

[1] I. Gjipali, *Parahistoria e kërkimeve arkeologjike në Apoloni*, Iliria, 2003-2004, 1-2, p. 208.

[2] M. Leake, Travels in Northen Greece, London 1835, vol. 1, p. 101.

[3] F. C. H. L. Pouqueville, *Voyage de la Grèce*, Tome Premeir, Paris, MDCCCXXVI, p. 355-371.

[4] E. Isambert, *Itinéraire descriptif historique et archéologique de l'Orient*, Paris, 1973, p. 835.

[5] I. Gjipali, *Nga muzeu arkeologjik-etnografik tek muzetë e profiluar arkeologjikë*, Iliria, 1998.1-2 p. 210.

premières années de travail, des découvertes importantes ont été faites.

Les recherches archéologiques durant les années '20 du siècle dernier à Apollonia, à Finiq et à Butrint marquent, sans doute, le début de la période des recherches archéologiques systématiques en Albanie.

L'histoire de la Mission Archéologique Italienne en Albanie est liée étroitement au nom de L. M. Ugolini. Elle commence avec sa première visite, en 1924, dans un voyage à travers toute l'Albanie, en commençant par le nord, à Shkodër, jusqu'à la région de Saranda au sud, dans le but d'explorer et déterminer les sites d'intérêt pour les fouilles archéologiques. Ce voyage semble avoir déterminé la carrière ultérieure d'Ugolini aussi, après des visites dans certains endroits autour de Saranda, qui avaient suscité son désir et l'intérêt pour se concentrer sur cette zone. Après la signature de l'accord entre les deux gouvernements en 1926, la mission a immédiatement entamé les fouilles à Finiq, lesquelles ont été poursuivies en 1927 aussi. Mais l'imagination d'Ugolini a été clouée à Butrint depuis sa première visite dans cette zone, en la considérant comme une Troie nouvelle (en d'autres dimensions, certainement) et il pensait toujours plus à transférer ses fouilles dans ces ruines-là. C'est devenu une réalité au printemps de 1928, quand Ugolini, accompagné de l'architecte Dario Roversi Monaco et le dirigeant des travaux, Alfredo Nuccitelli, a commencé les excavations à Butrint. Ugolini a été gâté par son destin dès le début des fouilles de cette année, en dégageant une partie de la scène du théâtre, quelques statues et le portrait d'Apollon appelé par Ugolini, la Déesse de Butrint - Dea. Les années suivantes la mosaïque de ses découvertes a été complétée par une série de monuments et ensemble avec eux, un nombre important de trouvailles archéologiques également, qui jetaient de la lumière sur l'histoire pluriséculaire de Butrint.

Les résultats marquants des fouilles de Butrint sont déjà largement connus, autant par les monuments dégagés que par les publications les accompagnant6. La reprise des fouilles archéologiques, après Ugolini, par ses collègues jusqu'en 1943, par les archéologues albanais après la Deuxième Guerre Mondiale ainsi que les projets de fouilles en collaboration au cours de la dernière décennie, ont permis d'élargir les espaces de la cité ancienne et ont encouragé de temps en temps des analyses et des discussions sur les découvertes à Butrint. Après plusieurs décennies de recherches, à Butrint, par toutes les générations des archéologues a été soulignée la

[6] Dh. Budina, *Butrinti pararomak*, Butroti, Tiranë, 1988. ____.

contribution de la mission archéologique italienne en général et celle d'Ugolini en particulier. En considérant aujourd'hui l'activité de la mission archéologique italienne, à une distance temporelle pareille, se mettent mieux en évidence d'autres phénomènes et aspectes de l'ample activité de cette mission ou d'Ugolini plus directement, auxquels l'on n'avait pas donné auparavant l'importance et la valeur méritées par manque de connaissance suffisante ou dû à un positionnement idéologique.

A l'époque Ugolini représentait sans doute l'un des archéologues bien préparés professionnellement et de large vision. Ceci a été manifesté dès le début dans ses efforts pour créer une équipe de professionnels (archéologues, architectes, peintres, restaurateurs etc.) bien cherchés à l'époque, qui réalisaient non seulement les travaux d'excavation, mais aussi ceux de documentation et d'interprétation.

La fouille de grande envergure de le mission, surtout à la période conduite par Ugolini, et le traitement technique et scientifique des nombreuses trouvailles archéologiques pouvaient être assumés grâce à une infrastructure complétée. Le soutien financier, qu'il a pu se procurer, lui a donné la possibilité de s'assurer et compléter les besoins en moyens et en équipements nécessaires pour tous les procès des fouilles.

Il n'a pas enclos la mission dans les fouilles de Butrint seulement, pour lequel il a travaillé avec grand dévouement, mais il l'a amenée à faire des fouilles dans une série de sites et de lieux archéologiques. L'activité de la mission au cours des années 1928-1936 englobe, à part Finiq et Butrint, les environs de celui-ci aussi (Kalivo, Çukë e Ajtojit, Demë etc.) et les environs des zones de Vlora (Gramë, Karaburun, Velçë) et de Gjirokastra en même temps, tentant d'encadrer les données et les développements de Butrint en antiquité, dans un contexte plus large.

Fig. 1. Vue de la Citadelle Vénète à Butrint avant et après la restauration faite par Ugolini (Les photos proviennent des archives d'Ugolini auprès de l'Institut d'Archéologie à Tirana).

Les fouilles archéologiques conduites par Ugolini dans l'aspect thématique et chronologique n'embrassent pas seulement la période de l'antiquité ou celle romaine, comme l'on en parle le plus couramment, mais aussi la préhistoire et les périodes post-romaines. Concernant la préhistoire, les recherches de quelques années effectuées par Luigi Cardini (membre de la mission aux années 1930-

1939) dans les districts de Vlora, de Saranda et de Gjirokastra ont permis l'exploration de plus de 60 grottes et de certains habitats et stations préhistoriques. A cette période appartiennent également les fouilles archéologiques (visant l'exploration des couches culturelles déposées) à Xarë, dans la grotte de la Sainte Marine ainsi que dans la grotte de Himara, à Rrëzë e Kanalit de Karaburun et à Velçë de Vlora. L'auteur n'a pas réussi à publier les résultats de ces recherches, mais il a laissé trois recueils avec des notes et une riche documentation graphique et photographique sur les habitats et sur le matériel archéologique collecté. La publication d'un bref rapport sur ces matériaux et d'un article sur les découvertes dans la grotte de Velça, par D. Mustili[7], fournissent les premières données de la préhistoire de l'Albanie sud-occidentale, à un temps où d'autres chercheurs de l'époque considéraient l'Albanie comme un pays sans intérêt dans le domaine des recherches préhistoriques. La publication, en 2005, de toutes les notes de Cardini par K. Francis[8] avec la contribution d'autres auteurs aussi, témoigne de son travail volumineux et correct dans les excavations effectuées, qui fournissent des données importantes concernant la préhistoire, surtout les époques de la pierre. Les expéditions exploratrices et les excavations, sur certains lieux, par Cardini ont été estimées comme les premières recherches dans le domaine de la préhistoire de l'Albanie.

Ugolini a travaillé avec grande précaution, pendant les excavations, pour ne pas endommager les monuments, et même après leur mise au jour, il avait fait engager des spécialistes dans la restauration et dans la conservation des monuments. Il a veillé à exposer le matériel dégagé bien qu'il fût difficile à l'époque de se rendre à Butrint par manque de communication par voie terrestre et où le seul moyen pour y accéder était le voyage par la mer. Tous ces efforts ont eu pour résultat la reconstruction de la forteresse vénète (fig. 1) sur les traces anciennes et c'est là que stationnerait ensuite l'équipe de la mission et où serait installée après la première salle-musée (fig.2.) de Butrint.

[7] D. Mustili, *Relazione preliminare sugli scavi archeologici in Albania (1937-1940)*, R.A.I., vol.II, 1941, Roma 1942. *Richerche italiane per la preistoria dell' Albania*, "Bollettino di Paletnologia Italiana" vol.64, Roma 1954-1955, 401-408.

[8] K. Francis, *Luigi Cardini's research in Albania*, Explorations in Albania, 1930-39, The British School at Athens, 2005, f. 183-192.

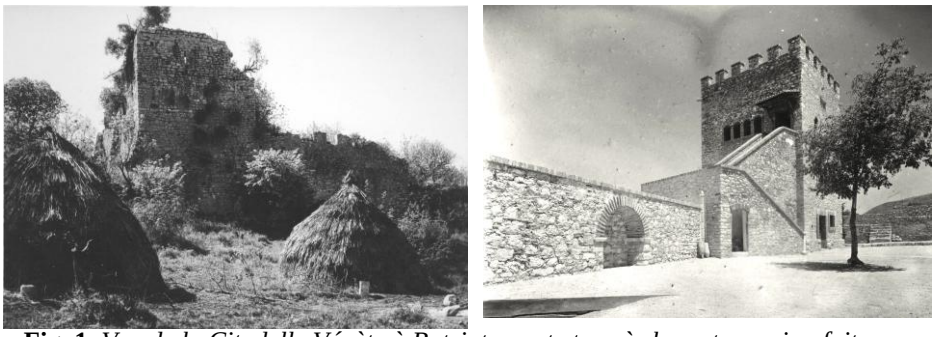


Fig. 1. *Vue de la Citadelle Vénète à Butrint avant et après la restauracion faite par Ugolini.* (Photos des Archives d' Ugolini: Institut de l'Archéologie, Tiranë)

Les fouilles de la mission archéologique italienne à Butrint ont contribué à mettre au jour un nombre considérable de monuments et aussi à créer une archive riche en documentation intégrale composée de notes, d'esquisses, de planimétries, de dessins et de photos. Grâce à ces documents l'on peut suivre toutes les étapes de la découverte et de la conservation des monuments, depuis les activités promotionnelles jusqu'aux aspects de la vie quotidienne et du temps libre. Ce qui est signifiant c'est le fait qu'elle a créé une collection de 1700 négatifs en verre, dont une bonne partie est conservée dans les archives de l'Institut d'Archéologie, à Tirana, et qui font partie des collections les plus riches de l'histoire des recherches archéologiques en Albanie.

Elle a mené une riche activité de publication et de divulgation des découvertes à Butrint. Les livres qui reflètent l'activité de recherches de la mission et les nombreux articles de recherches publiés, parallèlement à des centaines d'articles à caractère divulgatif publiés dans la presse de l'époque, illustrent les efforts menés par Ugolini pour faire connaître ces découvertes aux spécialistes et au public.

L'activité de la mission archéologique italienne en Albanie s'est étendue sur 17 années et Ugolini l'a dirigée jusqu'en 1936. Son œuvre a été reprise par Marconi et Mustili. Les nombreuses découvertes des années 1928-1936, conduites par Ugolini, à Butrint n'ont pas pu être renouvelées au cours des dernières années de la mission (1937-1942), quand celle-ci était dirigée par ses collègues, pour plusieurs raisons. C'est pour cela que, quand les chercheurs veulent se référer aux fouilles de ce temps-là à Butrint, ils utilisent le syntagme "*les fouilles d'Ugolini*", ce qui fait preuve de l'importance qu'elles ont eue dans l'histoire des recherches à Butrint.

En considérant le contexte de l'époque dans laquelle la mission d'Ugolini a déployé son activité, l'on doit dire que cette activité a connu des restrictions certainement à cause de son engagement politique et idéologique avec le régime fasciste, alors au pouvoir. Pourtant, en général, l'activité de recherches de la mission archéologique italienne concrétisée par des découvertes à Butrint, à Finiq, à Kalivo, à Çukë e Ajtoit etc., et les publications sur ces découvertes ont été marquées par le professionnalisme.

Fig.2. *Vue de la salle-musée insallée par Ugolini et des fouilles dans le Théâtre de Butrinti* (Photos des Archives d' Ugolini: Institut de l'Archéologie, Tiranë))

Cette vision et cette responsabilité professionnelles, lesquelles ont été incarnées dans tout ce qui est resté de ces découvertes de plusieurs années de travail, ont été sauvegardées et développées encore mais non pas avec la même intensité, par les recherches ultérieures, au cours des années après la Deuxième Guerre Mondiale, par des archéologues albanais (S. Anamali, S. Islami, Dh. Budina etc.) en faisant de Butrint l'un des centres archéologiques et touristiques les plus importants de l'Albanie.

Après les changements démocratiques profonds des années '90, l'ouverture de l'Albanie et la mise en place des rapports de

collaboration avec les pays occidentaux ont englobé même l'archéologie en appliquant des projets de fouilles à long terme, avec des équipes communes de partenaires, dans une série de sites antiques. Butrint en est l'un où, depuis 1993, est en application un vaste projet albano-anglais. L'inscription de Butrint dans la liste des "*Biens culturels du Patrimoine Mondial*" par UNESCO et comme "Parc national" par le gouvernement albanais, a créé des conditions très favorables de préservation et de développement. Les résultats de 15 années de ce projet font preuve de la protection des meilleurs résultats des recherches d'Ugolini et des recherches suivant la II^{e} Guerre Mondiale dans tous les principaux indices, évidemment dans des conditions nouvelles où les méthodes et les moyens modernes permettent une enquête et une étude pluridimensionnelle et plus approfondie. Ce qui caractérise cette collaboration ce ne sont pas seulement les fouilles de grandes envergure (Butrint, Diaporit, Vrinë, Kalivo, Himarë, Rëza e Kanalit, Stillo etc.), l'incorporation dans cette étude de toute la zone de Butrint et des environs concernant tous les domaines comme la préhistoire, l'antiquité, l'antiquité tardive et le moyen âge, mais aussi l'application des méthodes plus récentes telles que la recherche géo-écologique, géologique et géophysique, l'application des systèmes modernes de GPS et des photos aériennes, l'accumulation des données non seulement du matériel archéologique traditionnel, mais aussi de la microflore et de la microfaune etc.

Le projet de Butrint est considéré aujourd'hui comme l'un des plus réussis par les résultats importants obtenus au cours des travaux d'enquête et de recherches qui ont fini par la découverte de plusieurs monuments et par le dégagement d'autres parties du site, faisant ainsi augmenter le nombre d'endroits visitables, ainsi que pour les publications à caractère scientifique et celles s'adressant à un public plus vaste. Le très bon fonctionnement de cette collaboration a réuni les contributions des archéologues et des autres professionnels engagés avec leurs recherches et leurs études à Butrint. L'intégration aussi des étudiants en archéologie et des étudiants en histoire, des universités d'Albanie et des universités de beaucoup d'autres pays, ont transformé Butrint en une école de la préparation des jeunes archéologues et restaurateurs. Les résultats des fouilles des dernières années, sur le terrain, ont fait augmenter les connaissances sur la vie de la cité antique et médiévale lesquelles ont été présentées devant l'opinion scientifique et celle intéressée par des publications de qualité en faisant ranger Butrint parmi les centres les plus renommés des recherches en Méditerranée. Les fouilles abondantes ont été accompagnées par un vaste travail de conservation et de restauration

pour protéger les monuments découverts à Butrint, à Diaporit et à Vrinë. Par la réouverture du Musé Archéologique de Butrint (fig. 3) l'on a pu offrir une information plus complète et mieux qualifiée à tous les visiteurs en y intégrant les nouveaux résultats des recherches à Butrint et dans les autres sites environnants.

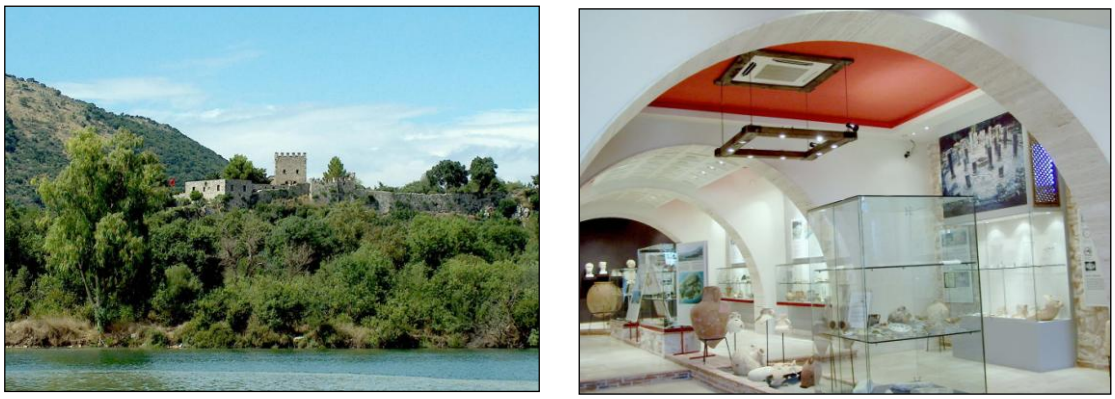


Fig. 3. *Vue de la citadelle vénètevénète et du musé reconstruit à Butrint*.

En jetant un coup d'œil sur tout ce qui a été réalisé à Butrint jusqu'à présent, ainsi que sur les nouvelles responsabilités concernant les recherches et les développements ultérieurs, l'héritage et l'expérience obtenus durant ces décennies constituent une richesse très précieuse pour tous les spécialistes qui poursuivront ce travail dans l'avenir.

L'histoire du passé de Butrint, liée à son avenir, constitue un moment important non seulement pour mettre en évidence la place particulière que ce site antique mérite dans la culture albanaise et celle mondiale, mais aussi pour intensifier et élargir davantage les enquêtes et les recherches de même que notre engagement et celui de nos partenaires qui veulent contribuer dans ce domaine.

Ali MUKA

THE ALBANIAN BUILDING MASTER UNDER THE ETHNOLOGIST POINT OF VIEW[1]

The Albanian people, which is one of the most ancient in the Balkans, has developed along its history a rich and diverse building activity , very distinguished in comparison to other Balkans people,. However in this process could not be neglected the mutual exchange process of building techniques and styles which happened between these countries. It was occurred because these people have lived and continue to exist very close to each other. On other side, such reality has raised the attention of the ethnologists and scholars who have been engaged with the study of our architectural heritage.

This paper aims to present certain valuable evidences on the Albanian building masters, which are related to the role and their place within this heritage. They belonged to a certain sort of people who have gained the skills by themselves and are tried to transfer them by "*father to son*", thus keeping a continuity of generations. Despite my individual research which has been related to the Albanian village (inside and outside of the current Albanian borders), this paper has considered even other important sources. These are obtained from several publications of national and foreign researchers as well as of archives in which are collected by different scholars since mid years of 40' until to the late 90' (century XX). I want to briefly mention the ethnographic expeditions who had conducted since 70' year of twentieth century till now and where three of them have taken place within Albanian regions of Macedonia , four in Kosovo and only one in the Albanian communities in Montenegro. Such authentic and scientific sources indicate that amongst the

[1] This paper was hold at *XVII International Symposium of Balkan Folklore,* which took place in Ohrid, FYROM from 6-9 October 2008.

building activities in the Albanian area (which trace in the ancient history to continue with the mediaeval period and coming to nowadays); a special place is given to the popular architecture, which constitutes a distinguished feature of the nation, which belongs in. This type of architecture is developed until to the first decades of twentieth century and by then is stopped being an informal popular creativity, firstly in the cities and later in the village. However, the Albanian building master style still continues to be appeared in other categories like the objects of cults (mainly churches and mosques) infrastructure (roads, bridges, aqueducts, fortress (castle) etch. The mentioned reliable sources indicate that such masters have provided different works in overall territory inhabited by the ethnic Albanians (inside and outside the current borders of Albania, in Kosovo, including Albanian area of Macedonia, Montenegro, Cameri, etch). At the same time, we easily could find the tracks of such works that are still preserved at the old city's centres of different Balkan countries.

In addition, it should be noted that such building experience along with its features was preserved and stimulated even by the Albanian people from where were emerged many of these masters. Indeed, these experiences have to serve as a good example and practice of know – how for the current and future generations. Such values constitute a natural part of our national culture as well as provide a modest contribution to the overall heritage of the whole humanity.

The villages and the entire areas in the south and north of the country have remained the main and sometimes the only site of the building masters, the place where could be enjoyed their heritage through visible works on the ground. Several building examples of different types confirm the assumption that they have not been ordinary builders but even still artists and very talented wood or stonecutters. For that reason, each of us could be feeling proud of the people who belong to a country with a rich history like Albania.

The different sources stated that many years ago the inhabitants of different village's area were engaged in building activities mainly driven by the limited economic opportunities. It was

especially widespread amongst those who were situated at the mountainous area. In this framework, they often left their homes in groups along the period from May to October to work in this activity somewhere else. To run a normal work for them it was often conditioned by the practical possibilities in the places where they taking into account they want to be closer the family at the peak of agricultural seasons. Prof Zija Shkodra, an Albanian historian, has conducted a valuable work to represent such reality, initially based on the foreign publications and archives. According to him, *all these peasants in the role of builders, woodcutters, stonecutters who for certain reasons could not run their life through the land , travelled in groups along with the tools bags in their hand, aiming to work in different area either inside or outside the country*. Therefore, it was only the summer season when they could come back close to their families and villages.

Commonly, as amongst the well-known area for this activity was considered *the rural region* of Korca. The villages of this region have been a permanent place where are emerged very capable building masters who had extended their activity not only within the country and the Balkan but even to the remote regions of Europe. Especially could be distinguished those who belong to the villages of Gjergjevice, Polene, Proger, Bilisht, etc. Meantime, the famous building masters of *Dibra* who mainly originated from the upper valley of Black Drin River have worked not only within the national borders area (primarily at the north and midland area of Albania) but also in the countries like ex-Yugoslavia, Bulgaria, Turkey, Egypt , Syria etch. Also were very known the building masters from *the villages of Kolonja* who have primarily worked on the rural and urban dwellings, which are now part of the South Albania. Therefore, they have built up the drinking water wells at the villages of Lower Dropulli (Gjirokaster). On the other hand , certain outstanding building masters who came from the villages which laid down across the left side of the Osumi River ‘s valley(Qafzez, Vodice, Gostivisht, Rehove, Bezhan), have worked in Macedonia, Greece (Thessalonica) , Romania, Bulgaria and Russia. For example some of these masters who originated from the villages of Treska, Stratoberdha had worked

like woodcutter or carpenter at the Rile of Bulgaria. Meantime the building masters who emerged of the villages that are situated at right side of the Osumi river stream (Blush, Luaras and Orgocke) have also worked in the southern area of Albania as well as outside of the country's borders. It should be noted that in the villages of Qeparo and Dukat as part of southern Albanian coastline (Vlore), the masters who built the houses came from the Albanian rural area of Konica and were very distinguished regarding the wooden made cells and cupboards. It is a well-known fact that certain famous building masters of the villages Pod and Shales (Kolonje) have decorated the churches of Voskopoja, indeed.

While several of them, which have been much known, are found at the Albanian villages of Struga (Vishnje, Radozhe, Vefcan, Famez, Llbonisht, etch) who have worked in different period by extending such activity until to Skopje and Belgrade. For example in Gjakova the building masters from Dibra had achieved even to established their neighbourhood. Such distinguished masters have also been emerged at the regions of Dangellia and Koblara in the south of Albania especially those who came from the village of Trebicka.

The early findings on this reality were provided through the notes and travel books which were especially published by the foreign scholars and researchers (English, German, Austro-Hungarian, French, Balkan etch) along the two last centuries. Their evidences clearly demonstrate that such building masters have exercised their profession for many generations by meeting in an admirable way the professional criteria and trying to meet with the technical development and requirements of that time. The notes and findings of these scholars revealed and emphasised the complicated works, which have been accomplished by these masters. Some of them worked on the profession of masons and were engaged in the building projects of houses, roads, bridges or aqueducts. The studies of these authors had been merely focused on the building masters who were appeared at the villages of Dibra (Northeast) Opari and Kolonja (Southeast), Lunxheria (South) etch. However the data provided by these foreign scholars and researchers constitute significant evidences, which

cannot be easily ignored. Here we are referred the names like W.M.Leake, J.C.Hobhaus, H.Holand, Th.S.Hughes. D.Urquart. E.Spencer, E.Lear, J.Doduell, J.J. Best, M.Ferlein, Th. Ippen, G.H.Hahn, A.Degrand, A.Celebi, etch. Amongst them, a special place has taken the British travellers who were passed throughout these lands along the first half of twentieth century. According to their sources is demonstrated that the Albanian building masters were engaged into different construction's genres. For example, W.M.Leake, emphasizing the professional skills of these masters from Lunxheria stated "they *are very able concerning the hydro constructions thus working not only at Konstandinopoja but even to the remote areas of the Ottoman Empire* ". He convoyed certain interested findings on the chief architect of Ali Pashe Tepelena named Petro Korcari, who for almost ten years (1800-1810) leaded the way some of the most complex construction works of this Vezir. (Ali Pashe Tepelena). The British M. Leake pointed out that "Ali *Pashe Tepelena hired the selected builders from the regions of Korca, Permeti and Gjirokastra either to his military construction works or to those of communal and personal interest*". *Under the guiding of Petro Korcari ,* -he added- *are built by these masters several bridges, saraj or other palaces and castles which belongs to Ali Pashe Tepelena".* By emphasizing the Albanian technique of the high stone bridges, Leake argued "*such way of building changes from that we found to other countries* ". He is focused on the simple tools by which they have realized qualitative buildings while were working in different places of the Ottoman Empire"

Another British researcher M.Ferlein underlined the aspects of how Albanian building master arranged the moving towards the countries where they applied their profession. According to him they came on groups and spread over the Asian coasts of Bosfor, Black and Marmara Sea. On the other hand, the British Th.S. Hjughes was attracted by a mill situated at the castle of Gjirokastra, which (as he stated) *was set up once time a twenty-four hour. During this time, the mill's stone conducted 4200 rotation grinding 1400 kg grain.*

Concerning the professional ability of the Albanian building masters, the Austrian scholars Th.Ippen stated that " *although they*

are empirical and still built according to the style of Skanderbeg, those who are wiser and more flexible can be lead towards the European projects and built like them " . Also M.Kaucky, another researcher in this area, provided to us interesting facts about the building masters of Cermenika (region at the southeast of Elbasan) and those of Gore – Opar (the rural suburbs of Korca) .

As G.H.Hann stated "many *foreign engineers have remained surprised when they see the ability and the trend of Albanian building masters related to a profession that requires a lot of capacity and smartness*". *Such masters* – he added – *can be found not only in every area of Turkey but even to Bulgaria, Serbia and Greece.* In addition, the region of Lunxheria is part of his interest naming it a *specialized popular school,* which is very well known inside and outside the country as regards the hydraulic constructions. After he had seen a bridge with thirteen arches and was informed that it was built by the Albanian building masters , the French scholar A. Degrand latter considered that " *as a very courageous and elegant work* " . The high professional level of these masters has been emphasised even by E.Celebi, who stated, "Albanian *masters of aqueducts and fountains realize their construction works after detailed calculations and geometrical measurements*. *They excavate deep holes in the mountains and after discover the water source bring it through the channels to the cities. Such strange mastery,* - he added – *which is difficult to be achieved by the ordinary man, has been exercised only by the Albanian community*. Indeed the construction of the very difficult bridges regarding the technical point of view, has raised the attention of another British researcher E.Lear who pointed out that " *along the building of fountains, aqueducts and bringing out the drinking water from a place to another one to supply the cities , castles and the military units , these building masters emerged of the* "*popular school*", *were simultaneously the best constructors of the high stone and fine bridges built by typical humpbacked arches* "

F.Pouqueville highlighted that *as regards this difficult craftsmanship, the great ability of the building masters from Lunxheria and their talent is especially appeared on the modern works like the tunnels and aqueducts on aches at the Santa Maura*

Island, those of Janine, Elbasani, Tepelena or that of Gjirokastra which is based on arches (built in 1810-1811) as well as many important construction works which have built in different area of European Turkey. He further added that the masters from Lunxheria who were trained and educated at the so-called "*daily experience school*" of their ancestors, learned the technique of such ancient craft (*as it is considered the building*) by achieving its highest perfection.

The he was referred to the aqueducts of the Nikopol city (Preveza) which the water is supplied 15 km far away of this city. As well as the aqueducts from Edreneja which can be seen since the altitudes of Symfalis till to the Korint, just like all the hydro construction works of Istanbul. Amongst four hundred workers and specialist of fountains who were at the Istanbul in the beginning of nineteenth century , one hundred of them were from Lunxheria and through the ferman of Sultan enjoyed by 1775 the privileged status of "*fountains builders*" of the empire's capital. Hahn expressed his sympathy about the level of quality of bridges, which were built in Albania. By considering them as consolidated constructions that were built by the Albanian building masters, he especially emphasized the Bridge of Mesi on the River Kir of Shkodra. Another scholar like D. Cantemir also provided useful notes as regards these masters. He stated "Just *to see the aqueduct of Istanbul, it is enough to be convinced* ". On the other hand, J.Buchart stressed amongst others "the *masters of chisel who have worked in Gjirokastra are without doubt the most capable in over all Albania*".

Very interesting information about Albanian building masters is also provided by the Balkan scholars and researches like A.Hadjimihali, D.Grabijan. D.A Ilcev etch. For example A.Hadjimihali pointed out that " *the building masters of Korca worked at the regions of North Greece*" While D.Grabijan stated that " *In Ohrid are more well-known the masters from Small Reka* " adding further that " *the Albanian building masters of the village named Velerisht are more preferred*".

Meantime the Bulgarian scholar D.A.Ilcev noted that " *Since the century XVII-XVIII the Albanian building masters have established in Sofia their guild (named " taskijan esnafi") which*

were dealt with the carving of stones on the buildings, fountains, graves etch"

Through these references is clearly presented that the foreign travellers who passed across the regions of European Turkey (in Ottoman Empire period) have wrote valuable notes as regards the Albanian building masters.

Within this framework, as follow there is a longer quotation on this issues extracted by G. H. Hahn who is often very quoted through albanological studies.

Therefore, G.H.Hahn has provided many significant and objective accounts on this issue. His research findings contain very detailed information related to how Albanian building masters have been organized moved and accomplished their activities in other countries. *They* –he stated - *are even masons or carpenter, especially those of the villages of Kolonja (Southeast) and Dibra (Northeast). Such crafts have been used by all the inhabitants of these regions*." Further, he pointed out "Those *who built the walls at the European Turkey and the Kingdom of Greece, cutting woods or saw boards, all of them are from Albania. These craftsmen work and travel together under the leadership of an old master and carry on the property raw materials through mules, horses and donkeys*. It is mentioned that the number of people who work in Istanbul and its suburbs figures about 6000. Then he noted that "they *came back (at their home-A.M) during the Saint Georges Day and left (to continue the rest of works) along the Saint Miter Day. The artisans possibly work at the same place or bring together within the area. A group of masons make up of 20 persons. The group move under the guiding of an old master*." Hahn stated that "the *Albanian building master is capable and a saver man"*

Referring to the masters of Dibra he emphasized that "they *built houses, wells, fountains, bridges, cult objects, bathroom (hamam) and were well-known everywhere like good stone and woodcutters"*,

Except the above-mentioned authors, another useful information sources is considered the Archive of Ethnography at the Institute of Popular Culture in Albania (now it is differently named

after the changes in the Albanian Academy of Science). Here can be found different materials, which have been collected through the ethnographic expeditions by the passionate ethnologists like Rrok Zojzi (a pioneer of Albanian ethnography) and Andromaqi Gjergji (academic). Just immediately after the Second World War and beginning from the second half of the twentieth century until to the late 60', such outstanding ethnologist conducted several expeditions in many urban and rural areas of the country at either south or northern part of it.

In their notes where were put the impressions of different aged building masters interviewed , it was accurately demonstrated certain features like as where and how they have exercised their activities; what is the organisations; how did they move to other countries to work; the relationship within the group; payments and the construction works which they were in charge of as well as the history of their professional training and perfections. Such details raised the interest of researchers who are dealt with the ethnological studies. Especially it looks very interesting all the information related to their travels and they constructed work commitments at the Balkan countries where mentioned different building that is.

For example the building masters who had worked at the city of Berat, were mainly from Kolonja and Opari (without mentioned the masters from Dibra who were known amongst the local people as *gegë*). They have been so well-known and familiarized within the city since the people in Berati still remembered real names of certain masters regardless they had worked there many decades ago (Vangjeli, Sifka, Llazi, Sotiri etc). One of the significant evidence of such confidence is the fact that people of Berat could distinguished the work of a master from Kolonja and Opari in comparison to that of any other master who came from a different region. Therefore, the building masters of Kolonja and Opari were well known as a qualitative stonecutter until the other from Dibra (gegët) as woodcarver. Those who were from Kolonja was also attributed the technique of carved stone walls without using wooden belts as well as the extensive use of arches and vaults on the buildings. Such masters have worked even to the building of churches particularly at the

region of Korca, including the works within city itself. At the same time, the tracks of their works are still present in Tirana, Durresi, Vlora, and Elbasan and at the suburbs area of their villages.

Regarding the notes on the city of Shkoder it is mentioned the fact that the most of building masters were from Dibra and some of them remained for all the rest of their in that city. Within this framework, it should be noted that there were several building masters from the region of Cermenika who worked in not only Shkoder but also moved until to Skopje and other areas of Balkan regions.

Despite the region of Cermenika, Mokra(a region which is part of Pogradeci at the southeast of Albania) constitute another area where are traditionally emerged outstanding building masters on the stone cutting or very famous regarding the frames of doors and windows. Such people who originated from Mokra or other villages of Pogradeci emigrated abroad to run their profession thus considering it an income sources for the families. They had worked in Macedonia and Bulgaria but particularly in Romania because there were many works to do in this country with the beginning of twentieth century. Here could be mentioned their involvement as regards the building projects of different hotels in Kostanca like "Carl, " Tereza", and " Bristol" etc despite many private houses which were constructed by them within this period. An elderly man remember that " *he went to work in Romania for 27 years just having short breaks along this time to came back at his home"* . Also he remind that "*regardless the seasonal moves towards this country there were many cases where certain people didn't come for a long time at their home or stayed there forever*" . However, we have not referred to the tragic stories, which are often found amongst the notes of the above researchers who collected such facts from the real life of the Albanian building masters.

Another valuable information is provided by several publications occurred across the years 70-80' of twentieth century which were focused on different building genres that were inherited from the past as well as on the masters who built them. Such information could be found at the magazine "

Monumentet/Monuments" (its edition began as a Semester Journal in 1971) or " Kultura Popullore/Popular Culture" (its edition began again as a Semester Journal in 1980) or even at the collections " Etnografia Shqiptare/Albanian Ethnography " or " Gjurmime Albanologjike/Albanologic Research " – series of folklore & ethnology (Prishtine) .

As result of this process , a distinguished feature is not only the experience that Albanian building masters transmitted across the years to overall the country, but even the natural exchange process of the traditions and techniques with other countries where they worked in.

Such approach which is just shortly mentioned in this paper still remain open as an research issue which needs further elaboration especially through a mutual collaboration with the scholars from Balkan countries and beyond .

Bibliography

Ippen, Th. "*Skutari und die Nordalbanische kuststenebene*", Sarajevo 1907.
Hahn, G. "*Albanische studien*", Jena 1854.
Kaucky, M. *Mittelalbanische Stadt und Wirtschfsbidler*, në rev. "Osterreichische Monatschrift fyr der Orient", Wien 1916.
Degrand, A. "*Suvenir de la Haute Albanie*", Paris 1901.
Leake, W, M. "*Travels in Northern Greece*", London 1835, vëll. I-IV. Po ai "Reseaches in Grece", London 1814.
Pouqueville, F. "*Voyage de la Grece*", Paris 1826.
Manzour, I. "*Memoires sur la Grece et Albanie*", Paris 1827.
Çelebi, E. "*Sejjhatnamesi*", Istambul 1900 (1318h), vëll. I.
Lear, E. "*Journals of a Landscape paintar in Albania, Iliria ec*", London 1852.
Cantemir, D. "H*istorian of south east European and oriental civilisations*", Bucharest 1873.
Hadjimiali, A. "*La maison grecque*", Athene 1949.
Grabijan, D. "*Makedonska kuça ili prelaz stare orientalne v sovremenu evropsku kuçu*", Ljubljana 1955.
Shkodra, Z. "*Qyteti shqiptar gjatë Rilindje Kombëtare*", Tiranë 1984.
Zojzi, R., Gjergji, A. "*Raporte të vitit 1949*", AE *dok.* 6/2. Ibid, "Raporte të vitit 1951", vëll. II, AE, *dok.* 19/3. **Ibid**, "Raporte të vitit 1953", AE, dok. 13/5.

Gjergji, A. *Ditar i ekspeditës etnografike të Oparit* dhe *Ditar i ekspeditës etnografike të Bregdetit*, "Fondi Personal",viti 1951. **Ibid**. "Arti i zbatuar popullor", Tiranë 2006.
Vinça (Tuda), Sh. *Të dhëna etnografike lidhur me shtëpinë në Veleshtë të Strugës*, "Kultura popullore" 2, Tiranë 1985.
Hoxha, E. *E folmja toske e rrethit të Strugës* (I), "Jehona" 4, Shkup 1979.
Tirta, M. *Migrimi i shqiptarëve jashtë atdheut* (*mesi i shek.* XIX-*vitet* '30 *të shek*. XX), "Kultura popullore" 1, Tiranë 1988.
Shkupi, F. *Tiparet e zbukurimores nga shek.* XVII *deri në fillim të shek.* XX *në Shqipëri*, "Monumentet" 2/1988 (36), Tiranë 1989.
Shtylla, V. *Ndërtime të vjetra ujore të mjeshtërve nga Lunxhëria*, "Monumentet" 2/1987 (33), Tiranë 1987.
Prifti, N. *Organizimi i vogël dhe trevat e muratorëve stinorë të Kolonjës*, "Monumentet" 2/1983, Tiranë 1983.
Sokoli, R. *Usta Mehmet Isaja*, "Perla" 1996/4, Tiranë 1996.
Riza, E. *Mjeshtrit dhe arkitektura popullore*, "Mjeshtrit dhe arkitektura popullore", Tiranë 1976. **Ibid** *Tipare të krijimtarisë popullore në banesën qytetare shqiptare*, "Monumentet" 1/24, Tiranë 1982. **Ibid**, "Ndërtimet fshatare në Labëri", Tiranë 1984.
Riza, E, Thomo, *Albanie*, "*Architecture traditionnelle des Ballkan*", Athenes, 1990.
Thomo, P. "*Arkitektura fshatare e Shqipërisë Veriore*", Tiranë 1981.
Krasniqi, Mark, "*Gjurmë e gjyrmime*", Prishtinë 1979.
Grup autorësh, "*Historia e arkitekturës shqiptare* (nga fillimet deri në vitin 1912)- maket, Tiranë 1979.
Grup autorësh "*Vendbanime dhe banesa fshatare shqiptare*" I, Tiranë 2004.
Riza, E, Haliti, Nj. "*Banesa qytetare kosovare e shek. XVIII-XIX*", Prishtinë 2006.
Muka, A. "*Banesa fshatare dhe familja e madhe*", Tiranë 2001. **Ibid**, "Ndërtimet tradicionale fshatare", Tiranë 2007.

Eno KOÇO

BYZANTINE ALBANIA AND THE VOCAL ISON "QUESTION" : THE PRESERVATION OF AN ANCIENT TRADITION IN THE ARBËRESH ECCLESIASTICAL AND SECULAR MUSICAL PRACTICE

The Arbëresh Byzantine Musical Liturgy

The oral tradition of the Arbëresh chants it can be said that are based on the classical Byzantine, medieval style of chant, without "heterogeneous influxes", as Father Lorenzo Tardo of the Abbey of Grottaferrata puts it, or other Ottoman expressive devices and musical effects such as "lamenting trills, guttural pulsations, nasal paraphoniae and nostalgic dirges" (Tardo 1938, 100). The Arbëresh possess a considerable patrimony of this repertoire, which even today is still transmitted orally. At the present time the liturgy is sung in Albanian and Italian as well as the traditional Greek. In order to make the understanding of the text of the liturgy easier, in 1968 it was decreed that the use of the Albanian language should be substituted (although not totally) for the Greek language. Scaldaferri's view is that "this obviously will provoke the abandoning of even the most recent forms of the modern Byzantine chant in Greek. The most problematic situation encountered today", according to him, "is in the Eparchy of Lungro where the very old liturgy has been completely substituted with that in Albanian and with music adapted from the modern Byzantine chant" (Scaldaferri 2000, 294). On the same language issue, Garofalo writes that "until few decades ago songs were sung only in Greek. Different translations into Italian and Albanian were used only recently. Believers (who generally do not know Greek) usually read editions in Greek transliterated into Roman type with parallel translation into Italian" (Garofalo 2004, 276).

The Byzantine chant of the Arbëresh of Sicily is still perceived as not archaic or exotic, but as a living occurrence and developed with the consent of the local people, Sicilians, who have shown tolerance and sympathy for diversities. Tardo's L'Antica melurgia bizantina is an important reference for Classical Byzantine music (from the 9th to the 15th century) and many recordings of these chants use Tardo's theoretical investigation, which is meticulously

examined in his book. He also referred to the Neo-Byzantine theory concentrating predominantly on the "Chrysanthine" reform. Tardo based his musical grammar of Byzantine chants on the "ancient and modern" reading, classical form and Chrysanthus reform; the latter codification showed strong Ottoman influence. Tardo appears to disapprove some of Chrysanthus' proposals presented in his Theory, among others, the note signs such as endófonon (endophonon), which he describes as performance styles of "an inner or nasal voice", or rinofonia "an obvious anti-esthetical expression". According to Tardo, these devices "do not exist either in any of the ancient codices or in the small but numerous theory texts of Byzantine music manuscripts" (Tardo 1938, 100).

The new Ottoman expressive qualities incorporated in the Byzantine chant, such as the small inflections and fluctuations in the intonation, Tardo did not perceive them as an enrichment of the flexibility of the voice or a conscious means of expression. It should be stressed that for strong ideological motifs, Chrysanthus' approach attempted to provide a link between the genera of the ancient Greek music and Neo-Byzantine music; however, correspondences to Ottoman makams were also assigned in his Theory. Leaving aside distinctions between their theoretical organisations, the resemblance of modal systems and audible features of Byzantine and Ottoman modes is striking. This is because of the long co-existence in the same geographical area of Byzantine music and Ottoman court (classical) music.

Tardo makes clear that the Orthodox Albania of the 1930s certainly adopted the system and the chant of its neighbouring country, Greece, based on written or printed music of the post-Byzantine period. He points out that the Serbian, Romanian and other peoples of the Balkans, as well as the Albanian people, have long since adopted the liturgical music of the present day Oriental Greece altering it with the "polyphonic superstructures of anachronistic type" (Tardo 1938, XV). However, Tardo is more interested in the Byzantine orally transmitted chants, as he states:

All of these Byzantine songs, used before in Albania, in Morea, in the Near East, and then transmitted and jealously preserved (as perhaps being something sacred and rather exaggerated) in the new places of Sicily, represent a monument of an incomparable value that, for their unaltered tradition, give a great prominence to the Byzantine melurgical art. The liturgical melodies, in their general complexity, belong to the end of the 13th century and the beginning of the 14th. The Albanians, loathing their Muslim slavery, left their

homeland soil, not taking with them the ultimate musical pattern of Constantinople, or the scholarly and wise art of the refined protopsalti, but rather a provincial, mountainous and archaic tradition (Tardo 1938, 111).

In the 1930s Tardo made an appeal to the Byzantine world by stating that the classical Byzantine tradition should not be considered as being entirely lost, as certain songs still survive among the Greco-Albanian community of Sicily.

The Vocal Ison "Question"

"In the Oriental Church", Tardo states, "the ison is traditionally conserved and it is of a very ancient origin". He makes an assumption on how the ison was perceived and sung since the time of the great Fathers of Eastern Church, St Basil (4th century), St John Chrysostom (4th-5th centuries) and St Sophronius (6th century). The influence of the Byzantine Empire on Italy in the early middle ages was evident and the Roman Church referred to Byzantine chants for some of their theoretical and performance aspects. With regard to the ison practice, there are some contemporary theories which suggest that the ison, as Tardo also believes, was used in medieval Italy. "On the practice of this kind of ison, that is the sotto voce chord, memories are preserved also in Rome. When the Greek colony was flourishing, the Greek chants alternated with the Latin ones, not only in the liturgical, but also extra-liturgical functions" (Tardo 1938, 392). Based on the verses of the Greek chants, Tardo came to conclusion that the melodies of the chants were Greek, but the Latins added to them single chords and set the accompaniment in a Byzantine form expressed by the word sussurros (murmur). It is on this basis that "the Gregorian chant, the far filiation of the Byzantine chant, has started to be accompanied by the organ" (Tardo 1938, 392). He also gives an explanation of the use of a "simple" ison based on the tonic, and a "double" ison, as he named the movements according to variations of the Tone (Echos) from the tonic to the dominant; these movements he is inclined to perceive as harmonic, or a certain form of polyphony. "There are parts", he explains, "where the ison should not be heard, in some other parts where the ison should be slightly heard, and there are points where the ison should really sustain the fundamental tone of the whole singing part (Tardo 1938, 393). "The ison", writes Tardo "corresponds to an accompanying note similar to the organ pedal or the so-called falso bordone" (Tardo 1938, 390). In his Theory Tardo uses the term "ison" also to represent a written sign or a distinct hand sign, chironomy, which identifies the repetition of a tone and expresses a

special value of the rhythm. Tardo makes a special point by stressing that apart from certain Byzantine chants, such as the papadike and melismatic, not all of them are accompanied by the ison: the psalms, the prokimen and other small psalmodic forms, they do not employ the ison. In his L'Antica Tardo examines the ison feature but not, however, as a component of the Arbëresh chant. He clearly exposes his viewpoint on the use of ison sign and ison performance form (ύποφάλλω or ύπηχεω, accompanying) during the Classical period of Byzantine music, but he does not proceed to show why ison singing was not practiced in the Arbëresh liturgical chant, although a considerable number of these chants belongs to the Byzantine medieval period.

Tardo's theoretical research is based on the transcription of the codices found mainly in the Italian land, in Badia di Grottaferrata, the Vatican Library, Biblioteca Ambrosiana (in Milan), as well as in some other great monasteries and libraries of the West and East. In my view, the practice of Byzantine chant which the Albanians and Greeks brought from the Balkans into the Italian soil did not make use of the ison: my belief is that any kind of ison employed in the Arbëresh chant would have been inherited from refugees arriving from the Balkans and not from that Byzantine legacy which existed in south Italy since the early centuries of the Christian era or after the 8th century, when the region was placed under the jurisdiction of the Patriarchate of Constantinople. I believe that no ison was brought onto Italian soil from Balkans church singing because the ison had only started to be used in the south-west Balkans when the Byzantine practitioners left the peninsula after the Ottoman conquest. If during the medieval times the ison was intended to represent a graphic sign which "simply repeated the preceding note" (Tardo 1938, 267), from the 15th century onwards the practice of ison became an important style of singing of Byzantine chant; its role as a sustained base of the mode and the sole accompaniment over which the melody evolved, gave the chant its modal soul.

Tardo had strong reservations about the way the Byzantine melodies developed in Oriental Greece during the Ottoman period. The tendency to enhance the chants with polyphonic and harmonic textures or to re-dress them with details of a modern harmonization, this, according to him, disfigured and distorted the aesthetic sense of the Byzantine melody and destroyed the Oktoechos tonality. To emphasize this idea he quotes a paragraph from the Rassegna Gregoriana, No 1-2 1909: "The application of the polyphonic style in Byzantine chants in the Balkans and among the Slavs has produced

the destruction of the ancient ecclesiastical ήχοι and the traditional melodies; a great loss for the science, for the arts and for the liturgical tradition" (Tardo 1938, 394). Although he was against some patterns of adaptation towards a Middle-Eastern approach that occurred in Greece and the Balkans, but also believing that the ison had an ancient origin as he described in his Theory, he "allows" an exception of its use in the Neo-Byzantine chants and accepts the idea expressed in the Μουσιχὸς χόσμος (Athens, October 1929–February 1930) that the "admirers of the traditional melodies love leaving them in their original form, without any superstructure, except, it is understood, the artistic use of the ison" (Tardo 1938, 394).

It should be stressed that elements of microtones, melismatic ornamental patterns, improvised melodic formulae, and above all the ison, they dwelt in the corpus of the early and mid-medieval Byzantine chant but were of a basic, rudimentary nature. During the Ottoman times, however, these rudiments developed significantly by absorbing resonant drones and heavily ornamental Middle-Eastern stylistic features. Discussing the microtones (quarter-tones and neutral tones) of the Byzantine chants, Tardo recognises the use of "intervals smaller than semitones, which also exist in nature" (Tardo 1938, 354). These divisions of intervals (microtones), according to him, were used in Italy up to the 16th century, but are also to be found in the traditional and popular songs, as well as the Byzantine chants of the Greco-Albanian colonies of south Italy. He also discerns that such fluctuations in the intonation occur in the contemporary Greek chanting practice.

Performance

Tardo, among others, put a great deal of effort into the practical revival and performance of the ancient Byzantine chants. If other scholars of his time were interested in the theoretical aspect of this field, Tardo's inclination was both in theoretical and practical matters. His reconstruction of the liturgical chants could not be made just based on, as he described, "academic" approaches or "silent transcriptions" and "omitting the study of the living tradition" (Tardo 1938, 110). He was able to read the manuscripts of melodies composed for liturgical use and transcribe them from the Middle-Byzantine into Neo-Byzantine and Western notation. He was also able to sing the hymns from the Byzantine classical manuscripts as he was familiar with the traditional chant of the Sicilian-Arbëresh communities of the 14th and 15th centuries. Chorus conductors or Protopsaltis often enriched their repertoire by including newly

composed chants and using the Oktoechos according to the necessities of the church. Tardo was one of them.

Based on the medieval theoretical texts and notated manuscripts, Tardo conceived the performance of the ison not as it really developed in the Balkans after the 15th century, as the lowest sound and foundation of the mode, but in an organ-pedal or falsobordone style, i.e. the soloist melody with a triadic form of choral accompaniment. Listening to his own performances of Byzantine chants with the Coro della Schola Melurgica di Grottaferrata where he acted as conductor, it becomes evident his perception of the "accompaniment" used in some of liturgical pieces. This is of a falsobordone structure of a chord type in root position; the top note of the chord is often placed an octave higher than the lowest note of the melody and it is in a triad position. The falsobordone type of the accompaniment, which is generally very light and serves as a gently woven background to a solo voice, changes the harmonic function according to the modulation of the melody. By employing this kind of choral accompaniment or, as he called it, organum vocale, for his transcribed ancient Byzantine chants, Tardo researched and experimented with what he considered to be the ison practice during the medieval times, based on his interpretation of palaeographic Byzantine notation.

The fact that in the Balkans from the 15th century onwards the ison took a totally different course, i.e. a participatory role in the form of a sustained single tone within an originally monodic, non-harmonized, chant, shows the importance of its function in the Neo-Byzantine liturgical tradition. It should be stressed that in the Epirus zone of the Balkans (in its geographic context), the Byzantine ison coexisted with the oral traditions of the iso(n)-based multipart unaccompanied singing (IMUS) of the same region. Neo-Byzantine ecclesiastical ison has more in common with the secular oral tradition of IMUS of south-west Balkans than with the falsobordone type of ison used at the Badia di Grottaferrata. Although several Arbëresh clerics studied and worked at Grottaferrata and Collegio Romano at Rome during the end of 19th century up to present days, none of them tried to introduce the ison practice to their everyday musical liturgy in the Arbëresh churches of Sicily and Calabria. Just as they were loyal toward preservation of the ancient Byzantine rite in their church, sung in traditional Greek and recently in Albanian, so they were reluctant to introduce "new" features to their chants, such as the case with the ison, borrowed either from the post-Byzantine new tradition of the Balkans or the Byzantine medieval ancient tradition of Italy.

However, in recent times, efforts have been made to adopt an ison to the traditional Arbëresh chants, but, in my view, it sounds out of context.

In Piana degli Albanesi I had the privilege to record the singing of the Eight Tones by Papa Jani Pecoraro, Parish Priest of the Cathedral of St. Demetrio. He sung in both languages, Greek and Albanian. I am not certain how much these Tones would sound similar to the Classical Byzantine turns of melody, however, compared to the present day Neo-Byzantine or "Chrysanthine" tradition, where modes of soft and hard chromatics, much more ornamented melodies, "through the nose" solos, as well as the practice of the ison are encountered, Papa Jani's versions of a Megalynarion and an Oktoechos sound to some extent different, with almost no Middle Eastern expressive devices, as having a shade of the Old Roman or Gregorian chant, although in a certain period of history the Old Roman chant is supposed to have borrowed the intonation, structure and system from the Byzantine Classical chant. When discussing the Oktoechos system of the Sicilian-Albanians, Di Salvo noted that "a characteristic of these chants was the absolute absence of the chromatic scale of Plagal Second Mode and Second Mode used in the Greek Church" (Di Salvo 1952, 129). Papa Jani's Tones have adopted, in my evaluation, a "light touch" approach towards the Neo-Byzantine Oktoechos.

In the very recent times the performance of the Arbëresh chant has been re-evaluated especially in the Bishopric of Lungro. The Neo-Byzantine musical system characterized, among other things, by melismatical melodies in a free rhythm and enriched by expressive elements, is the result of a research of Giovan Battista Rennis and is achieved through an impressive performance/recording of the Italian-Albanian Byzantine Choir of Lungro. Based on the supposedly Classical Byzantine legacy, Rennis uses long holding notes of the bass line and sometimes as a top line in combination with the solo parts to create a solemnity effect and a captivating resonance of a choral harmonized ison, a subtle blend of Byzantine tradition and Western chant.

After the Byzantine period, between the 15th and 19th centuries, i.e. during "Neo-Byzantine" period and "Neo-Greek" or "Chrysanthine" reform, not only the ison, but other performance characteristics such as the timbral nuances, size of intervals and articulation of the melody developed with different inclinations: in Greece and the rest of Middle East, the novelty features comprised fluctuation in the intonation (expansion and contraction of intervals,

the augmented seconds in particular), semi-nasal tone qualities and highly wrought melodic embellishments. In Italy, on the other hand, although the Roman church was heavily influenced by the Byzantine Empire at the beginning of the new millennium and turned to Byzantine chants for guidance and performance models, the reverse of the meaning of the phrase "Rome conquered Greece but Greece conquered Rome" happened; it was the Byzantine chant that being separated from the Eastern main trunk and acclimatized to the new Western milieu absorbed some features of Old Roman and Gregorian chant of the 11th to early 13th century versions. Speculations on the supposedly use of ison in the Old Roman chant are nowadays becoming more frequent.

Byzantine Chant and the Ison

Different views over the necessity of adaptation of a polyphonic language to Byzantine chant or leaving it intact and uncorrupted by Western or Eastern influences have always been a question of principle, of a doctrine of the Byzantine liturgy. The addition of a second accompanied voice, for example, to the Byzantine traditional monophonic tune functioning as a variable ison, as well as other polyphonic effects such as the ascending major thirds in a heterophonic style, have attempted to change the perception that the Byzantine chanting is supposed to be strictly monophonic. Has this diaphony in thirds been borrowed from the idiomatic vocabulary of the folk music, or has it been borrowed from Western practice? My opinion is that the Slavic influence, from either West or East, is evident, but it is also discernible that this, in turn, has been inspired by folk music. Joining the singing to the melody in parallel thirds also is a feature of Greek folk music. Commenting on the use of thirds in the Neo-Byzantine chants, as well as a kind of mania for harmonization of the Oktoechos recurring in Greece, Tardo paraphrases the journal Φόρμιγξ (February 1911) that "there are harmonized even the απολυτίχια of the οκτώηχος, with a continuation of thirds, which give to melodies, beautiful in themselves, a banal feeling" (Tardo 1938, 394).

The Byzantine chant was originally monophonic, but with the addition of the ison it became, in some way, more "dependent" on the harmony. Nowadays, performance reconstructions of ancient Byzantine tunes are quite often done by incorporating an ison in them with the intention of creating a pleasant moulding, similar to a presupposed earlier stylistic form of the ison practice, or making them sound more remote but at the same time more fashionable. This is obviously done with good intentions to show the best of the

Byzantine chant legacy and also to relate it to classical Byzantine chant. For academic purposes of a given study it is, of course, interesting and tempting to research various stylistic approaches and shades of an ison, but any attempt to synthetically associate it with a primordial origin would have need of stronger evidence.

The Arbëresh Traditional Multipart Music

In Calabria, where majority of the Arbëresh people were settled, local people practiced their own multipart singing. However, the newcomers brought from Albania, Epirus and Morea a different kind of musical expression and structure. The blending of the Balkan style with the local Calabrian style of multipart singing into a new repertory, a process which lasted hundred of years, created an Arbëresh/Calabrian physiognomy by evoking feelings of remoteness and perceiving images of an individual and popular consciousness and imagination. Whatever the origin of the Arbëresh song, whether Albanian or Calabrian, the present product is a fascinating result, a sensation associated with the vocal production, Arbëresh language and elements of an accompaniment in the character of a drone; the latter, although a partial one, is a significant element. The folk traditional drone/iso which came to Calabria from the south-west Balkans as a component of the song was embryonic and remained as such, of course, allowing room for a natural process of transformation Conversely, during Ottoman times, the drone grew to become an important element of Byzantine chant and of the traditional multipart singing; the latter employed a variety of specific regional styles of singing.

Coexistence of Ison-based Multipart Unaccompanied Singing and Byzantine Chant

Judging by their Byzantine (almost entirely oral) musical legacy of a specific repertoire and "classical" Oktoechos organisation, it could be said that the Byzantine chanting of the of southern Albania and northern Greece belonged to, as Ferrari put it, the "poor churches" tradition and did not strictly follow the Constantinople musical principles, but allowed adaptations, in fact corruptions, of mainstream scholarly teachings. The two approaches of iso(n)—secular and ecclesiastical—introduced into the south-west Balkans through the eastern routes in mid-medieval times, were only in the process of their formation and did not reach Italian shores as a consolidated element of Byzantine chant or traditional secular multipart singing. That is why only segments of holding notes of a drone type could be found in Arbëresh multipart traditional singing, whereas evidence of the use of the ison in Byzantine chant in the

early stage of Albanian emigration is difficult to verify. However, the introduction of the ison in the Balkans for use in Byzantine chant, or rather Neo-Byzantine chant, brought by the clerics from the Orient, can be considered to belong to the late-medieval times.

In a wider spectrum, melodic outlines and patterns of folk origin, not solely in the south-west Balkans but across the Byzantine Empire, also suggest an interaction between the folk-song repertories and musical liturgical tradition. In their earlier period, the iso(n) of both traditions, liturgical and secular, shaped features of the medieval Byzantine culture, and in the course of time incorporated in them new Middle Eastern traits. Although the iso(n) of Byzantine chant functioned as a totally separate and different style from the traditional folk singing, it served the same purpose; to supply a tonal reference point for the melodies. Returning to the Arbëresh singing, liturgical and non-liturgical, a strong reason why the practitioners did not employ a clear iso(n) as in its country of origin, Albania, Epirus and Morea (Peloponnesus), is, I believe, that this new component of multipart singing was only on the eve of its configuration as a sustained droning sound, whereas in the Balkans the iso(n) developed conspicuously and took on an important role. In Byzantine singing, initially as a foundation of the mode, the ison stayed on the same note, but later it took the role of an intermittent pitch change and jumped down when the melody moved down. In contrast, in the secular traditional folk singing of the south-west Balkans, the iso dwelt within the framework of a pentatonic and archaic origin of singing, but it developed largely towards various stylistic forms and structures.

As the ecclesiastical and secular interrelationship is regarded, Çabej suggests that Byzantine liturgical practice penetrated into the Arbëresh folk-song tunes, as well as the chants of South Albanian Orthodox Church:

Albania is also the land where Oriental-Islamic tunes are mingled with the Byzantine tunes found here, which became familiar to the people through the church. More apparent are the influences of medieval Byzantine tunes on liturgical and religious song and its dissemination from here to the secular song of the Albanians of Italy and to the church song of the Orthodox Christians of south Albania (Çabej 1975, 128-9).

In a personal communication with Father Giordano, parish priest of Frascineto, he also believed that Byzantine music has influenced on the Arbëresh traditional music.

Bibliography

E. Çabej, *Studime Gjuhësore* (Linguistic Studies), Prishtinë, Rilindja, Vol. 5, 1975.

P. B. Di Salvo, "*La tradizione orale dei canti liturgici delle Colonie italo-albanesi di Sicilia comparata con quella dei codici antichi bizantini*", in, Atti del Congresso Internazionale di Musica Sacra in Roma 1950, Tournai 1952.

G. Garofalo, "*Music and Identity of Albanians of Sicily: Liturgical-Byzantine Chant and Devotional Musical Tradition*", in "Manifold Identities, Studies on Music and Minorities", ed. by U. Hemetek, G. Lechleitner, I., *Naroditskaya and A. Czekanowska*, ICTM, Cambridge Scholars Press, London, Chapter 24, 2004.

N. Scaldaferri, *"Paths between Orality and Writing in the Byzantine Liturgical Tradition* in Southern Italy", in Il canto "patriarchino" di tradizione orale, Neri Pozza Editore, 2000.

L. Tardo, *L'Antica melurgia bizantina*, Scuola Tip. Italo Orientale "S. Nilo", Grottaferrata, 1938.

CRITIQUE ET BIBIOGRAPHIE

Rolf KÖDDERITZSCH

REZENSION
ФАЛИЛЕЕВ, АЛЕКСАНДР И : ВОСТОЧНЫЕ БАЛКАНЫ НА КАРТЕ ПТОЛЕМЕЯ : КРИТИКО-БИБЛИОГРАФИЧЕСКИЕ ИЗЫСКАНИЯ. – MÜNCHEN : BIBLION-VERLAG, 2006, 167 FF. ISBN-10 : 3-932331-57-5 ; ISBN-13 : 978-3-932331-57-2.
(Studien zum Südosteuropasprachatlas, Bleu 5)

Klaudios Ptolemaios fasst in den acht Büchern seiner etwa um 150 n. Chr. in Alexandria geschriebenen Γεωγραφικὴ Ὑφήγησις das gesamte geografische Wissen der Antike zusammen. In Kapitel 10 des 3. Buches hat Ptolemaios Moesia Inferior und in Kapitel 11 Thracia und die Chersonesos Thracica behandelt. Falileyev (= Vf.) bespricht alle in diesen beiden Kapiteln genannten Toponyme, Hydronyme und Ethnonyme in eigenen Abschnitten, auf den Seiten 18-79 die Namen von Moesia Inferior und auf den Seiten 80-134 die von Thracia. Zu den thrakischen Namen zählt Vf. auch die Inselnamen Θάσος, Ἴμβρος und Σαμοθράκη, für die er aber keine überzeugenden Etymologien geben kann. Bei jedem Namen gibt Vf. die Textstelle, die Topographie der Örtlichkeit, die graphischen Varianten in den verschiedenen Handschriften der Ὑφήγησις, eine Auswahl antiker Quellen, in denen der Name erwähnt wird, einen kurzen historisch-geographischen Kommentar und eine philologische und linguistische Analyse.

Eine besondere Schwierigkeit in toponymischen Wörterbüchern, in denen etwas zur Herkunft der Namen gesagt wird, ist das Faktum, dass die ursprüngliche Bedeutung eines Namens und die Motive seiner Bildung zumeist nicht bekannt sind, sieht man von durchsichtigen griechischen Benennungen wie Τραϊανόπολις, Ἀπολλωνία, Πτερόν sowie dem klar als keltisch identifizierbaren ON Νουϊόδουνον (heute Isaccea, zwischen Galaţi und Tulcea) [<kelt. **nowyo-* ‚neu' + **dūnon* ‚Befestigung, Fort'] einmal ab. Es ist allerdings auch möglich, dass der erste Bestandteil des Namens Νουϊόδουνον etwas mit dem Hydronym Νόης (Herodot IV, 49),

der Benennung eines Nebenflusses der Donau, und mit dem Toponym Νοοῦαι (Novas, Νόβας) zu tun hat, für die auch die idg. Wurzel **snew*- ‚schwimmen, fließen' in Frage kommt (Vf. 54 f.).

Obwohl in der Forschung immer wieder das Thrakische und das Dakisch-Mysische als Verwandte und direkte Vorläufer des heutigen Albanischen in Anspruch genommen werden, bietet das vorliegende Buch, d. h. die bei Ptolemaios aufgeführten ONN keinen Anhaltspunkt für Hypothesen dieser Art. Dessen ungeachtet sollen hier noch drei Toponyme Erwähnung finden, von denen behauptet wird, dass sie Bezug zum Albanischen haben :

1. Μεσημβρία (Vf. 48 ff.)

Nach I. Duridanov[1], der sich hier auf Arbeiten von V. Georgiev stützt, bedeutet thrak. –βρία ‚Stadt'(<**-wriyā* ; IEW 1152[2]). Das erste Kompositionsglied enthalte idg.**mendy-ān*-, Reiter, Pferdegott'. Auf dem in Duvanli bei Plovdiv gefundenen Goldring befindet sich das Bild eines Reiters mit einer Inschrift in griechischen Buchstaben, darunter die Wortform *mezēnai*, die als Vokativ zu einem maskulinen *ā*-Stamm **menzānā* gilt. Dieses Wort ist nach Duridanov „fast identisch mit dem Beinamen der messapischen Gottheit (Iuppiter) Menzana, der Pferde geopfert wurden (Pferdegottheit) ". Nach D. Detschew[3] steckt jedoch in der ersten Hälfte des ON Μεσημβρία der PN Μελσας. Einigkeit besteht darüber, dass der ON an griech. μεσημβρία ‚Mittag, Süden' angeglichen wurde. Überdies gab es außer der Stadt am Schwarzen Meer noch eine gleichen Namens am Ägäischen Meer und eine im heutigen Nordiran (Vf. 50).

2. Νέστος (Vf. 110 f.)

Νέστος ist der Name eines Flusses in Thrakien, in Bulgarien heißt er heute Mesta. In Mitteldalmatien gibt es den Fluss Cetina, der in antiker Zeit ebenfalls Νέστος hieß. Der Name wird aus idg. **ned-tos* hergeleitet (idg. Wz. **ned*- ‚tönen, brüllen. rauschen'; IEW 759). Das bedeutet, dass sowohl im Thrakischen als auch in der Sprache der Νεσταῖοι bzw. Νέστοι[4] in Dalmatien idg. **-t-t-/ *-d-t-*zu–*st*-

[1] I. Duridanov.. *Die Sprache der Thraker*. - Neuried, 1985, S. 11, 80, 100, 124 ff.

[2] J..Pokorny, *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch.* Bd. I. - Bern • München, 1959.

[3] D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*. - Wien, 1957, S. 296.

[4] Vgl. A..Mayer, *Die Sprache der alten Illyrier.* Bd. I. - Wien, 1957, S. 242.

geworden ist. Nach Chr. Danov[5] sind die Νέστοι bzw. Νεσταῖοι ein „vermutlich thrak. oder auch illyr. Stamm, im Küstengebiet der n.ö. Adria“. Nach H. Pedersen[6] ist idg.*-*t-t-* im Albanischen zu *–s(s)-* geworden. Diese Entwicklung ist mit Sicherheit nicht über **-st-* gelaufen, da altes **st* im Alb. als *sht-* erscheint (vgl. alb. *është* < idg. **$h_1$en-$h_1$esti*, alb. *shteg* < idg. **stoig^{h}os*). Als Beispiel für den Wandel idg. **-t-t-* > alb. *–s(s)-* wird immer alb.-geg. *pasë* < **pot-to-* angeführt[7], obwohl dieser Ansatz nicht ganz unproblematisch ist[8]. Ein weiteres Beispiel für den Lautwandel idg. **-t-t- / *-d-t-* > alb. *–s(s)-* könnte alb. *besë* ‚Zusage, Vertrauen, Ehrenwort, Vertrag‘ sein, wenn es auf idg. **b^{h}oid^h-tā* (zur Wz. **b^{h}eid^h-* ‚überreden, vertrauen‘; vgl. IEW 117) zurückgeht.

3. Βεσσική (Vf. 89)

B. war ein Militärstützpunkt westlich des heutigen Plovdiv. Der Name ist eine Ableitung auf *–ik-* vom StammesN Βεσσοί, Βῆσσοι. In der etymologischen Literatur wird dieser StN oft mit alb. *besë* (s. o.) und im Weiteren mit alb. *be* ‚Eid‘ zusammengestellt und als Ableitung von den Wurzeln idg. **b^{h}eid^h-* ‚überreden, vertrauen‘ bzw. **b^{h}end^h-* ‚binden‘ (vgl. IEW 127) erklärt. Alb. *be* ‚Eid‘ lässt sich durchaus auf ein idg. **b^{h}oid^h-ā* zurückführen, wodurch der Zusammenhang mit *besë* gegeben wäre. Schwieriger ist die Erklärung des Stammesnamens Βεσσοί, Βῆσσοι.

Nach Duridanov[9] ist idg. **ei* im Thrak. erhalten geblieben, während es im Dak. zu **e* geworden ist. So bietet sich an, in dem StN Βεσσοί, Βῆσσοι eine Bildung des Dakomysischen zu sehen. Dieser Vorschlag mag auf den ersten Blick überraschend erscheinen, aber Völkernamen müssen nicht immer Eigenbezeichnungen sein. Ein idg. ** b^{h}eid^h-s-o-* würde im Dakischen ein **besso-* ergeben, d.h. ein Besse wäre für den anderen Bessen ‚ein Vertrauenswürdiger, ein Verschworener‘. In anderen idg. Sprachen finden sich folgende *s-* Weiterbildun-gen zur Wz. **b^{h}eid^h-*: hom. ἐν πείσῃ, in Beschwichtigung‘ (< *πειθ-σ-), lat. (Ennius) *fīdus* (< ** b^{h}eid^{h}os*) n. ‚Bündnis‘ (IEW 117). Was den hier vorgeschlagenen Lautwandel von

[5] Danov, Christo.. Nesti, in: *Der Kleine Pauly*, Bd.IV. - München, 1967, Sp. 79.

[6] H. Pedersen, *Die gutturale im Albanesischen*., 1900, *KZ* 36, S. 308.

[7] So schon Pedersen, *op. cit*.; s. letztlich V. Orel, *Albanian etymological dictionary* – Leiden • Boston • Köln, 1998, S. xxii.

[8] Vgl. hierzu B. Demiraj, *Albanische Etymologien* –Amsterdam • Atlanta, 1997, GA, S. 313 f.

[9] Duridanov, *op. cit.*, S. 42 f., 129.

**-d^hs- > *ts > ss* angeht, so lassen sich, vor allem weil das Dakische eine Restsprache ist, vorläufig keine weiteren Beispiele beibringen[10]. Dakische Toponyme und Hydronyme auf thrakischem Gebiet sind der ON *Pulpudeva* (= griech. Φιλιππόπολις, heute Plovdiv), der FlussN *Vedena* (südöstlich von Sofia), die ONN Ὀδεσσός (heute Varna) und Σαλμυδησ(σ)ός (heute Midia am Schwarzen Meer)[11], was zeigt, dass es immer wieder dakische Einflüsse und Zuwanderungen auf thrakischem Gebiet gegeben hat.

[10] Für das Thrakische s. Duridanov, op. cit., S. 119.

[11] Vgl. hierzu Duridanov, op. cit., S. 126 f., 132, 113, 130 ff.

LA VIE SCIENTIFIQUE

CONFERENCE SCIENTIFIQUE «EQREM ÇABEJ DHE VENDI I TIJ NË SHKENCAT ALBANOLOGJIKE» *A L'OCCASION DE SON 100E ANNIVERSAIRE 1908-2008*

L'Académie des Sciences d'Albanie et l'Académie des Sciences et des Arts de Kosova, en collaboration avec le Centre des Recherches Albanologiques et avec d'autres institutions de l'Enseignement Supérieur, ont organisé, le 10 octobre 2008 au Palais des Congrès, sous l'attention du Président de la République d'Albanie, Prof Dr Bamir Topi, la conférence scientifique «Eqrem Çabej dhe vendi i tij në shkencat albanologjike», lors de son 100^{e} anniversaire.

La Conférence a été ouverte par le Président de l'Académie des Sciences d'Albanie, l'académicien Teki Biçoku qui a souligné les valeurs authentiques de Prof E. Çabej et sa contribution précieuse dans les recherches sur la langue albanaise.

Dans son allocution le Président de la République, Prof Dr Bamir Topi, en appréciant la vie et l'œuvre de recherche de Prof Çabej, fortement attachées à la vie de la nation, à la langue albanaise et au peuple qui la parle, a souligné que la publication au complet du premier ouvrage écrit en langue albanaise est le mérite de l'éminent chercheur, Eqrem Çabej. Il a souligné entre autres que « L'œuvre de Çabej demeure actuelle à présent d'ailleurs, quand la langue albanaise se bat pour protéger sa propre identité contre les tendances assimilatrices de globalisation".

La Conférence a été saluée également par le Président de l'Académie des Sciences et des Arts de Kosovë, l'académicien Rexhep Ismajli.

Les académiciens Shaban Demiraj et Idriz Ajeri ont présenté leur exposé intitulé «*E. Çabej në 100-vjetorin e lindjes*». Ensuite ont été présentees les communications suivantes : «*Çështja e prejardhjes së gjuhës shqipe nga Çabej e më vonë*» par l'académicien R. Ismajli ; «*Studimet etimologjike në fushë të shqipes nga Meyeri te Çabej*» par prof S. Mansaku ; «*E. Çabej për letërsinë shqipe*» par prof. S. Hamiti ; «*Vlerat e studimeve etimologjike të prof. Çabejt për shkencat e sotme albanologjike*» par Acad. K. Topalli ; «*E. Çabej për historinë e formimit të strukturës dialektore të shqipes*» par prof B. Beci ; «*Vendi i botmit të Mesharit*

duke ndjekur Çabejn» par M. Mandalà ; «*Çabej – fonetikë e morfologji historike*» par E. Likaj ; «*E. Çabejs Studienjahre in Österreich (mit Besprechung seiner noch unpublizierrten Dissertation)*» par H. Eichner ; «*Kronologjia e ndryshimeve morfologjike të shqipes*» par académ. B. Bokshi ; «*Çabej dhe historia e letërsisë sot*» par F. Dado ; «*Botimi kritik i Mesharit të Gjon Buzukut – dy modele në ballafaqim*» par A. Omari ; «*Trajtimi i turqizmave të shqipes nga E. Çabej*» par J. Matzinger ; «*Vrojtimet e E. Çabejt mbi kuantitetin e zanoreve të theksuara*» par I. Badallaj ; «*E. Çabej in memoriam*» par D. Luka ; «*E. Çabej për fjalëformimin e shqipes*» par T. Osmani ; «*Albania në literaturën irlandeze të vjetër dhe të mesme*» par R. Ködderisch ; «*Parmiet metodike në veprën e Çabejt*» par Sh. Rrokaj ; «*E. Çabej për shqipen e sotme*» par Sh. Islamaj ; «*Etnokultura shqiptare në studimet e Çabejt*» par M. Tirta ; «*Ide pararendëse të Çabejt në kërkimet etnolingustike*» par Gj. Shkurtaj ; «*E. Çabej dhe Aleksandër Xhuvani*» par E. Lafe ; «*Rreth ndihmesës së E. Çabejt në sesionin e vitit 1952*» par F. Raka ; «*Marrëdhëniet gjuhësore shqiptaro-sllave dhe ndihmesa e Çabejt*» par Xh. Ylli ; «*E. Çabej për gjuhën e Mesharit të Buzukut*» par R. Mulaku ; «*Disa shkrime të pabotuara të E. Çabejt*» par Th. Dhima ; «*Meshari i Buzukut dhe kontributi i Çabejt për filologjinë shqiptare*» par E. Paci, ; «*Gjurmë të shqipes në të folme të greqishtes*» par Dh. Qiriazi.

Les travaux de la conférence ont été clôturés par le Président de l'Académie des Sciences et des Arts de Kosova, l'académicien Rexhep Ismajli.

CONFERENCE SCIENTIFIQUE «**KONGRESI I MANASTIRIT DHE NJËSIMI I ALFABETIT TË GJUHËS SHQIPE** » A L'OCCASION DU CENTENAIRE DU CONGRES DE MONASTIR – LE CONGRES DE L'ALPHABET DE LA LANGUE ALBANAISE, 1908-2008

L'académie des Sciences d'Albanie et l'Académie des Sciences et des Arts de Kosova en collaboration avec le Centre des Recherches Albanologiques et d'autres institutions de l'Enseignement Supérieur en Albanie, ont organisé le 17 novembre 2008, au Palais des Congrès, sous l'attention du Premier Ministre de la République d'Albanie, Prof Dr Sali Berisha, la conférence scientifique : «*Le Congrès de Monastir et l'unification de l'alphabet de la langue albanaise*».

La conférence a été ouverte par le Président de l'Académie des Sciences d'Albanie, l'académicien Teki Biçoku. La Conférence a été saluée aussi par le Président de l'Académie des Sciences et des Arts de Kosovë, l'académicien Rexhep Ismajli et par le Vice/Premier ministre de la Macédoine, Abdilaqim Ademi.

Le Premier Ministre Albanais, Prof Dr S. Berisha, a salué la Conférence en soulignant entre autres que "L'indépendance et l'alphabet de la langue albanaise sont devenus deux facteurs primordiaux qui ont garanti la subsistance de la nation et sa vision de l'avenir".

A leur tour, les académiciens Shaban Demiraj et. Kristaq Prifti (membres de l'Académie des Sciences d'Albanie) ont présenté l'exposé "*Kongresi i alfabetit të gjuhës shqipe dhe vendi i tij në kulturën shqiptare*".

A la conférence ont été présentées les communications suivantes : Prof. Xh. Lloshi (Tiranë), "*100 vjet të alfabetit të vetëm të shqipes*" ; Dr. H. Matoshi (Institut Albanologique, Prishtinë), "*Fryma bashkuese kulturore kombëtare e Kongresit të Manastirit*" ; Académ. K. Topalli (Centre des Études Albanologiques, Tiranë), "*Parimet themelore të hartimit të alfabetit të gjuhës shqipe*" ; Mr. S. Ahmetaj (Université de Prishtina), "*Aspekti kombëtar i zgjidhjes që dha Kongresi i Manastirit*" ; Prof. T. Osmani (Université "Luigj Gurakuqi", Shkodër), "*Shtypi shqiptar për njësimin e alfabetit të shqipes (1888-1908)*" ; Prof. M. Çeliku (Université "Aleksandër Xhuvani", Elbasan), "*Kongresi i*

Manastirit dhe strategjia gjuhësore e njësimit të shkrimit e të gjuhës letrare shqipe" ; Prof. E. Hysa (Centre des Études Albanologiques, Tiranë), "*Kongresi i Manastirit dhe procesi i standardizimit të gjuhës shqipe*" ; Prof. R. Memushaj (Université de Tirana), "*Veçori të fazës së parë për planifikimin gjuhësor të shqipes*" ; Prof. Q. Murati (Institut Albanologique, Prishtinë), "*Alfabeti - shkalla e pare drejt standardizimit të gjuhës shqipe*" ; Académ. A. Uçi (Académie des Sciences d'Albanie), "*Alfabeti i Manastirit dhe shkolla shqipe*" ; Prof. E. Lafe (Académie des Sciences d'Albanie), "*Njësimi i shkronjave dhe larmia e tingujve (çështje të shqiptimit letrar)*" ; Prof. P. Nushi (Académie des Sciences et des Arts de Kosova), "*Alfabeti i Kongresit të Manastirit dhe perceptibiliteti i shkronjave të tij*" ; Prof. Gj. Shkurtaj (Université de Tirana), "*Kongresi i Manastirit si kurorëzim i vlerave fonetike e fonematike të shqipes në shkrim*" ; Prof. R. Pernaska (Paris), "*Kongresi i Manastirit - kongresi i dy-shshkronjëshave*" ; Prof. F. Altimari (Université de Cosenza), "*Shkronja-flamur ë : lidhjet e gjata shqiptaro-arbëreshe përmes historisë së shkurtër të një gërme të thjeshtë*" ; Prof. I. Badallaj (Université de Prishtina), "*Variante alfabetesh tek autorët arbëreshë para Kongresit të Manastirit*" ; Dr. M. Pirraku (Instituti Albanologique, Prishtinë), "*Roli i Kosovës në zgjidhjen përfundimtare të alfabetit kombëtar shqiptar*" ; Dr. J. Bajraktari (Institut de l'Histoire, Prishtinë), "*Çështja e alfabetit sipas dokumenteve të Lëvizjes Kombëtare Shqiptare*" ; U. Butka (Tiranë), "*Kontributi i Mid'hat Frashërit, kryetar i Kongresit të Manastirit, për alfabetin dhe çështjen kombëtare*" ; Prof. As. A. Lame (Université "Eqrem Çabej", Gjirokastër), "*Mendime të M. Frashërit, delegat në Kongresin e Manastirit, për gjuhën shqipe dhe për kulturën shqiptare*" ; Prof. A. Jashari (Université "Fan Noli", Korçë), "*Ndihmesa e atdhetarëve korçarë për alfabetin shqip*" ; Dom N. Ukgjini (Shkodër), "*Klerikët dhe çështja e Kongresit të Manastirit*" ; H. Isufi (Durrës), "*Dom Nikollë Kaçorri në Kongresin e Manastirit*".

La conférence a été clôturée par le membre de l'Acédémie des Sciences et des Arts de Kosova, Bujar Bokshi.

IN MEMORIAM

LE POETE ET ACADEMICIEN ENVER GJERQEKU

Le 24 octobre 2008, aux premières heures du matin, l'un des fondateurs de l'expression moderne dans la poésie albanaise en Kosovë, le grand maître du sonnet, le poète, le professeur et l'académicien Enver Gjerqeku, présent il y a 60 ans dans les lettres albanaises, nous a quittés. Peu de temps avant, l'Académie des Sciences et des Arts de la Kosovë avait célébré, en sa présence, son 80^{e} anniversaire.

Enver Gjerqeku naquit le 25 août 1928 à Gjakovë, dans une famille urbaine. Dans son pays natal il avait fait sa primaire, (1942) et l'École Normale (1948), tandis que la Faculté Philosophique – Groupe de Langue et Littérature Albanaise, à Belgrade (1955), où il fit sa Maîtrise également (1961).

Après avoir terminé la Normale il a travaillé un certain temps comme enseignant. Au cours de ses études il était membre de la rédaction de la revue *Zani i rinisë* (1954-1956), alors qu'après les études, il était professeur de langue et de littérature albanaise à l'École Normale de Prishtina (1956-1959), à la Grande École Pédagogique (1959-1962); aux années 1962-1995 il était maître de conférences et professeur de littérature albanaise à la Faculté Philologique de l'Université de Prishtina. Pendant un certain temps il a été président de l'Association des Écrivains de la Kosovë. Au cours des années 1956-1967 il a été membre de la rédaction de la revue littéraire *Jeta e re* et de 1965 à 1968 membre de la rédaction de la revue de recherche *Gjurmime albanologjike*.

Pendant les années 1986-1991, il a été rédacteur en chef de la Rédaction de l'Encyclopédie de la Yougoslavie pour la Kosovë en langue albanaise. Le 21 octobre 1986, il a été élu membre correspondant et, le 3 avril 1991, membre régulier de l'Académie des Sciences et des Arts de la Kosovë.

L'intérêt d'Enver Gjerqeku pour la littérature date des bancs du lycée. Dès 1946, il publia dans *Zani i rinisë* (La voix de la jeunesse) la première poésie *Shoqes së mbyllun në çarçaf* (Á la copine voilée). Dès lors, il se présente presqu'en permanence par des

poésies et des travaux d'autres genres dans : *Zani i rinisë, Rilindja, Jeta e Re, Fjala* etc. A part la poésie, Gjerqeku s'est occupé aussi de l'étude de la littérature albanaise et de traduction de la poésie et de la prose.

Il a participé à des rencontres, manifestations et symposiums littéraires en Kosovë, en ex-Yougoslavie, ainsi qu'en Albanie, Roumanie. Tchécoslovaquie, Hongrie, Turquie, Russie, Amérique, Canada etc.

Pour une riche activité dans le domaine de la littérature il est lauréat des Prix du Conseil Populaire de la Kosovë en 1950, 1957, 1959, du Prix Régional du Décembre 1960, du Novembre 1969, du Prix de *Rilindja* 1976 et du Prix "Azem Shkreli", pour l'œuvre fondamentale, qui lui a été attribué cette même année (2008) par le Ministère de la Culture, de la Jeunesse et des Sports de la Kosovë.

Enver Gjerqeku est l'auteur de quelques recueils de poésies : *Gjurmët e jetës* (1957, 1964, 1973), *Bebzat e mallit* (1960, 1968), *Tinguj të zgjuem* (1966), *Blerimi i vonuem* (1966), *Ashti ynë* (1972), *Xixa stralli* (1976, 1979), *Pengu* (1977), *Lumi i palodhur* (1978), *Pengu i dashurisë* (1980), *Sogjetar amshimi* (1982), *Shpella e Gadimes* (1982), etc. La rédaction des publications *Rilindja* publia en 1987 son œuvre complète en trois volumes, alors que l'Académie des Sciences et des Arts de la Kosovë a publié deux volumes de sa poésie choisie 9en 2002 et 2006).

Sa poésie a été traduite et publiée de partout la ex-Yougoslavie ainsi qu'introduite dans beaucoup d'anthologies et panoramas publiées en langues étrangères.

TABLE DE MATIÈRE

Idriz Ajeti, Shaban Demiraj
Eqrem Çabej - Le centenaire de sa naissance----------1
Emin Riza
Berat et Gjirokastër – deux centres urbains complementaires du « patrimoine mondial » ---------- 11
Neritan Ceka
Les fortifications dans les villes de l'Illyrie Meridionale et de l'Epire ---------- 21
Beqir Meta
La confrontation albano-grecque a propos de Himara 1920-1924---------- 45
Muin Çami
L'attitude politique du peuple albanais durant la Première Guerre Mondiale ---------- 69
Kolec Topalli
Les principes fondamentaux de l'élaboration de l'alphabet de l'albanais ---------- 81
Bardhyl Demiraj
La lettera <ë> come testimone della tradizione scritta albanese- arbëreshe e alcuni problemi riguardanti la sua odierna ortografia ---------- 89
Rami Memushaj
The binary features of the Albanian sounds segments ---------- 99
Ilir Gjipali
La Mission archeologique italienne en Albanie avant et apres la Deuxieme Guerre Mondiale----------113
Ali Muka
The albanian building master under the ethnologist point of view ----------121
Eno Koço
Byzantine Albania and the vocal ison "question" : the preservation of an ancient tradition in the arbëresh ecclesiastical and secular musical practice----------133

CRITIQUE ET BIBIOGRAPHIE

Rolf Ködderitzsch, rezension: *фалилеев, александр и : восточные балканы на карте птолемея : критико-библиографические изыскания.* – München : Biblion-Verlag, 2006, 167 ff. Isbn-10 : 3-932331-57-5 ; isbn-13 : 978-3-932331-57-2. ----------145

LA VIE SCIENTIFIQUE

Conférence Scientifique «Eqrem Çabej dhe vendi i tij në shkencat albanologjike». A l'occasion de son 100e anniversaire, 1908-2008 ----------149
Conference scientifique «Kongresi i Manastirit dhe njësimi i alfabetit të gjuhës shqipe ». A l'occasion du centenaire du Congrès de Monastir, 1908-2008--------151

IN MEMORIAM
Le poète et académicien Enver Gjerqeku ----------153